

LES
PETITS BÉARNAIS.

Je ne reconnaîtrai pour authentiques que les Exemplaires qui porteront ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs.

A. Eymery

DE L'IMPRIMERIE DE ST. IMBERT.

LES
PETITS BÉARNAIS,

OU

LEÇONS DE MORALE

convenables à la Jeunesse;

PAR Mme JULIE DELAFAYE (BRÉHIER),

auteur des *six Nouvelles de l'enfance*, etc.

DEUXIÈME ÉDITION.

Il en est des connaissances comme des bienfaits : donner c'est acquérir ; en enseignant nous apprenons.

YOUNG. 2e *Nuit*.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n° 30.
1820.

LES

PETITS BÉARNAIS.

CHAPITRE XIV.

Le bocage historique. — La ronce. — L'histoire de Manès.

La maison de M. Silvère s'élevait sur le penchant d'une colline, à la tête d'une prairie baignée par les eaux de l'Adour. Un long rideau de peupliers suivait le cours de l'eau jusqu'à une grande distance. Un bois de hêtres, à travers lequel on apercevait une partie du bourg de Campan, et qui s'élevait en amphithéâtre autour de la maison, lui procurait un ombrage plein de fraîcheur. Les montagnes les plus voisines, au lieu d'être nues et déchiquetées comme la plupart de celles que nos voya-

geurs avaient rencontrées dans leur route, se montraient couronnées de bocages, dont la riante verdure reposait agréablement les yeux. On découvrit dans le lointain les neiges du Mont-Perdu, celles du Pic du Midi, et d'une infinité d'autres montagnes.

Hypolite et son père avaient déjà parcouru tous les environs de la maison, lorsqu'ils rencontrèrent M. Silvère et le reste de la famille, qui se disposaient à faire aussi une promenade avant déjeûner. M. Silvère conduisit ses hôtes dans une petite plantation fort agréablement distribuée, et qu'il appelait ses annales, parce que la plupart des arbres et des arbustes qui la composaient lui rappelaient un souvenir historique.

Assis dans ce lieu, sous un cèdre du Liban, il y pensait au peuple de Dieu. Là le souvenir de Moïse, ce législateur que l'écriture nous apprend avoir été *le plus doux des hommes*, et qui parlait avec l'Eternel comme *un ami avec son ami*, se mêlait à celui de la création du monde.

La voix des prophètes de Jérusalem semblait retentir encore dans les branches de cet arbre vénérable, toutes les fois que le vent l'agitait. Le saule pleureur avec ses branches pendantes et son aspect désolé, redisait les douleurs de ce même peuple, exilé dans la superbe Babylone, où cet arbre croît naturellement. Sur les branches à demi dépouillées d'un vieux chêne, le gui attendait la serpe d'or des Druides. Le souvenir de leurs dieux sanguinaires, et des secrifices affreux qu'on leur faisait, entourait le pied de cette vieille colonne de la nature. Athènes avec ses beaux-arts, ses orateurs et ses grands hommes, se montrait encore dans un olivier naissant, symbole de la paix, qu'elle avait eu la sagesse de préférer à celui de la gloire. Le platane s'élevait majestueusement, fier d'avoir arrêté, par les charmes de son ombrage, Xerxès, qui traversait les plaines de la Lydie à la tête de son armée. Le peuplier d'Hercule, le laurier d'Apollon, et une foule d'autres arbres auxquels se ratta-

chaient d'intéressans souvenirs, les uns réunis en bosquets, les autres solitaires ou alignés, formaient une promenade charmante. On remarque avec étonnement une ronce entourée d'une petite palissade. Interrogé à ce sujet, M. Silvère rougit et soupira.

— Cette ronce, qui n'a de rapport qu'avec moi, dit-il, me rappelle un trait de mon enfance. Vous voudriez connaître ce trait? mais il me fait si peu d'honneur, que je n'ai guère envie de vous le raconter. Toutefois, comme il peut être utile à ces jeunes gens, je prétends surmonter cette sotte honte que j'éprouve encore à mon âge. On a bien raison de dire que la jeunesse va semant pour une saison plus réculée. Suivant ce qu'elle a répandu, on fait une bonne ou une mauvaise récolte. C'est quand ce temps est arrivé qu'on se réjouit de ses bonnes actions; mais c'est alors aussi qu'on s'afflige et qu'on se sent humilié de ses fautes.

A l'âge de treise ans j'étais au collége à

Toulouse. Je tournais assez bien les vers pour m'attirer les éloges de mes professeurs. Je chantais les plaisirs de l'étude, et la reconnaissance qu'on doit à ceux qui dirigent notre éducation. Jusque-là tout était innocent. Un jour que je m'avisai de faire une satire contre la paresse, je recueillis de vifs applaudissemens. Toujours plus encouragé, j'attaquai l'ignorance, quoique je ne fusse qu'un ignorant moi-même, et dans cette dernière pièce, je désignai sans les nommer plusieurs de mes camarades avec tant de précision, qu'on les reconnut aussitôt. Tous ceux qui ne furent point blessés admirèrent mon esprit. Un seul professeur eut la sagesse de me blâmer. Il m'assura que je perdrais le cœur de tous mes camarades, et qu'enfin je me trouverais absolument sans amis, si je ne changeais pas de conduite. Quand tout le monde me comblait d'éloges, je n'avais garde d'écouter un si bon avis; mais la prédiction de ce sage professeur ne tarda point à s'accomplir. Je fus craint et dé-

testé. Un seul de mes camarades me chérissait encore. Ce jeune écolier, nommé Marcel, était né de parens fort riches. L'argent ne lui manquait pas; il le partageait généreusement avec moi, dont la bourse n'était pas à beaucoup près aussi bien entretenue que la sienne. Sa libéralité et son bon cœur lui donnaient une sécurité estimable; il ne craignait point ma malice, quoiqu'il fût un des moins habiles du collége, et que ses devoirs ne fussent que des lambeaux des nôtres. Eh bien! mes amis, croiriez-vous que j'osai devenir assez ingrat pour le livrer au ridicule! Je sentais que cela était si odieux, que je ne signai point les vers que je fis contre lui, espérant qu'il ne me soupçonnerait pas d'en être l'auteur, mais comptant bien en même temps qu'il serait le seul à l'ignorer. Je composai une fable dans laquelle je le peignais sous la figure d'une ronce qui accroche la laine de toutes les brebis qui passent auprès, faisant ainsi allusion aux nombreux emprunts dont il

composait son travail. Cette fable, où un seul se trouvait déchiré en l'honneur de tous les autres, eut un succès prodigieux ; mais elle accabla de douleur le pauvre Marcel. Bien loin de s'imaginer que j'en fusse l'auteur, il me défendit avec chaleur auprès de quelques écoliers qui cherchaient à l'éclairer, et me fit part de ses peines. Vous vous imaginez facilement ce que je dus sentir en regardant couler ses larmes, en voyant avec quelle candeur et quelle bonne foi il soutenait que j'étais incapable d'avoir commis une action aussi indigne. Confondu, désespéré, ne pouvant résister aux reproches de ma conscience, j'avouai tout à Marcel.

— O mon Dieu ! s'écria-t-il tout ému, si l'esprit ne peut briller qu'aux dépens du cœur, je te remercie de ne m'en avoir point donné. Cette réflexion me frappa. Je renonçai à ce dangereux talent qui gâte le cœur, à ces éloges qui coûtent des larmes, et ne nous laissent pas un ami pour notre vieillesse.

J'ai dit, mes enfans; profitez de ma confession, et ne faites pas comme ces voyageurs imprudens qui, sans écouter les sages avis qu'on leur donne, vont périr au même abîme où les autres se sont précipités.

— J'espère, monsieur, répondit Casimir, que nous profiterons mieux de votre complaisance. Dès à présent je reconnais que le plaisir d'être admiré pour un bon mot, ou de se livrer à une gaieté malicieuse, est une action fort condamnable lorsqu'une personne simple en est la victime.

— Il y a même de la lâcheté dans ces sortes de jeux, reprit M. Léopold, car on s'attaque rarement à forces égales. La multitude, encline à la malice, se range presque toujours du côté de celui qui porte les coups, tandis que l'objet de sa méchanceté dévore en secret son humiliation et ses larmes.

— Je ne crois pas être méchante, continua Isabelle; cependant rien ne me fait tant de plaisir à lire qu'une épigramme.

— Autre chose est d'en composer ou d'en lire, reprit M. Silvère. Dans le premier cas, le désir de nuire nous anime; dans le second, on rit innocemment d'un trait spirituel, dont on ignore d'ailleurs la force et la portée. N'avons-nous pas tous les jours entre les mains les satires de Despréaux?

—Voilà justement où j'en voulais venir, dit Adrienne. Ce poëte si renommé devait être un méchant homme, puisqu'il n'a pas craint de livrer au mépris une foule d'auteurs, ses contemporains.

— Si l'on doit s'en rapporter à ceux qui nous ont donné l'histoire de sa vie, il s'en faut bien que ses actions lui aient mérité ce reproche. Il secourait, nous dit-on, de sa propre bourse ceux mêmes qu'il attaquait comme écrivains. Toutefois j'ai peine à croire qu'avec un cœur sensible, il eût pu consentir à faire couler tant de larmes. Le mépris et le ridicule sont plus cruels à supporter que l'indigence; et toutes les libéralités du monde

ne sont pas capables d'en consoler. Despréaux s'est fait une gloire immortelle dans la carrière qu'il a parcourue; mais loin d'ambitionner sa couronne, tout homme généreux doit être tenté de s'écrier comme Marcel : Mon Dieu! si l'esprit ne peut briller qu'aux dépens du cœur, je te remercie de ne m'en avoir point donné.

En arrivant à la maison, on trouva que Vénérande, la gouvernante de M. Silvère, avait servi le déjeûner sous un berceau de jasmin, au bord de la terrasse. On lui sut gré d'avoir choisi cet endroit, d'où on voyait l'Adour promener ses flots entre les peupliers et les saules. Les jeunes gens n'avaient point oublié l'histoire de l'Egyptien; M. Silvère ne cherchait point à s'en dédire. Aussitôt après le déjeûner, il alla donner des ordres pour qu'on invitât à dîner quelques personnes de son voisinage, qu'il était bien aise de faire connaître à ses amis; ensuite s'apercevant que la chaleur du jour commençait à se faire sentir

sur la terrasse, il les fit entrer dans son cabinet de travail. Il y régnait le plus beau désordre du monde. Là se trouvait un pupitre chargé de musique, ici un tableau sur le chevalet. Les chaises étaient couvertes de livres, de cartons, d'instrumens de musique; de sorte qu'il n'y avait pas un siége à offrir à la compagnie. M. Silvère appela sa gouvernante pour qu'elle vînt les débarrasser. Dame Vénérande entra en murmurant.

— Voyez, disait-elle, pour qui l'on passe à l'aspect d'un endroit aussi bien rangé! On croira que je ne fais rien ici, que je ne sais ce que c'est que la conduite d'un ménage; et, Dieu merci, c'est la faute de monsieur, qui ne veut pas qu'on approche de ce cabinet.

Après avoir rôdé et murmuré quelques momens, sans que M. Silvère parût seulement s'en apercevoir, Vénérande se retira. Alors on prit place autour de M. Silvère, qui commença ainsi l'histoire de l'Egyptien.

HISTOIRE

DE

L'ÉGYPTIEN MANÈS.

MANÈS était un pauvre paysan des bords du Nil, qui ne possédait au monde qu'un petit carré de terre dans lequel il cultivait de magnifiques oignons. Il les vendait au marché du Caire, et subsistait du produit qu'il en retirait. Comme il en avait peu à cause du peu d'étendue de son terrain, il vivait aussi avec bien de la peine et de l'économie. Toutes les fois qu'il portait au Caire sa marchandise, il voyait de nombreux esclaves entourer les pourvoyeurs des maisons riches, et se charger d'une infinité de provisions qu'ils achetaient dans

différentes boutiques étalées sur la place. Lorsque Manès était de retour dans son pauvre logis, il repassait toutes ces choses dans sa mémoire.

— Ne suis-je pas bien malheureux! se disait-il. Je travaille toute l'année pour cultiver mes oignons; je me mets tout en sueur pour les porter au Caire, et tant de peines ne me procurent pas même un bon repas! Qu'ai-je fait pour ne jouir jamais de l'heureuse vie que mènent les maîtres de ces pourvoyeurs qui se promènent dans les marchés et m'achètent mes oignons? Je sais bien que tout le monde ne peut pas être également riche, et je ne suis pas si ambitieux que de vouloir monter tout à coup au rang de ces seigneurs; mais si le ciel avait compassion de moi, ne devrait-il pas au moins augmenter du double la récolte que je fais tous les ans, afin qu'en prenant de la peine, j'en fusse récompensé par quelques douceurs?

Comme il parlait ainsi, un vieillard se présenta à sa porte, et lui cria:

— Lève-toi, Manès, et viens m'aider à me defendre d'un crocodile qui me poursuit.

Manès se leva aussitôt, et courut du côté que le vieillard lui indiquait. Le crocodile est un animal si rusé et si dangereux, qu'il fallait toute la générosité de Manès pour s'exposer à le combattre. Cependant lorsqu'il fut dehors il n'en aperçut point, et en se retournant il pensa tomber de frayeur, en voyant à la place du vieillard un jeune homme beau et bien fait, vêtu d'une robe dont la blancheur n'a point de modèle parmi nous. Elle tenait quelque chose de la lumière de la lune, et semblait propre à éclairer comme elle. Une flamme brillante et pure voltigeait sur la tête du jeune homme, sans jamais s'en écarter.

— Manès, dit-il au paysan, et sa voix ressemblait aux sons d'une harpe entendue dans le lointain, ne sois pas si étonné de me voir; je ne t'ai jamais quitté depuis que tu es au monde. Je suis ton bon génie.

C'est moi qui t'ai préservé de la mort dans ton enfance, lorsque les maladies te retenaient dans ton berceau. C'est moi qui t'ai conservé de bons parens jusqu'à l'âge où tu ne pouvais te passer de leurs soins et de leurs instructions. C'est moi qui ai pris soin de te maintenir en paix avec tous tes voisins, et qui ai fait fructifier ton terrain pour que tes oignons fussent les plus beaux de la contrée. C'est moi aussi qui t'ai empêché d'agrandir ta fortune, parce qu'il m'a semblé que tu devais être heureux dans ta médiocrité. Je vois tant de riches se corrompre, que j'ai voulu te préserver d'une si terrible épreuve. Cependant j'ai entendu que tu te plaignais de ton sort; comme il est en mon pouvoir de le changer, j'ai voulu m'assurer auparavant que tu es toujours bon et vertueux. C'est pourquoi ayant pris la figure d'un vieillard je suis venu réclamer ton secours, afin de connaître si tu t'exposerais à un grand danger pour en délivrer ton semblable. Je suis satisfait de ton bon cœur;

il est juste que je t'en récompense. Donne-moi la main ; je vais te conduire dans un lieu où tu n'auras qu'à choisir ta fortune.

Manès, trop étonné pour répondre, se laissa prendre par la main. Au même instant le génie déploya deux vastes ailes semblables à celles du cygne, et s'élevant mollement dans les airs, enleva après lui le bon Egyptien, qui trembla d'abord de tout son corps en abandonnant la terre. Peu à peu se sentant soutenu par une force surnaturelle, il se rassura, et commença à regarder au-dessous de lui. Il passait en ce moment au-dessus des fameuses pyramides, qu'on a rangées au nombre des sept merveilles du monde, vastes tombeaux dont l'origine se perd dans la nuit du temps, et qui semblent avoir été élevés pour braver la puissance de ce grand destructeur. Quelle que soit leur antiquité, il n'a osé ni les détruire, ni même les offenser en passant. Sa faux, qui s'est émoussée sur ces palais du silence, a sapé jusque dans ses fondemens une ville cé-



Le Génie déploya deux vastes ailes
et enleva le bon Egyptien.

lèbre, dont Manès vit les ruines éparses sur une vaste plaine. C'était la ville de Thèbes, dans laquelle on entrait par cent portes magnifiques. Maintenant ses portes, ses palais, ses statues sont renversés dans la poussière. Les Arabes y conduisent leurs troupeaux, et, couchés négligemment sur quelques débris illustres, ils appuient leurs pieds sur la statue mutilée d'un Jupiter tonnant. Le génie et l'Egyptien planèrent quelques instans sur la grande cataracte du Nil, lorsqu'il descend de la Nubie pour entrer dans l'Egypte, qu'il arrose et féconde par ses débordemens réguliers. Ce fleuve cache son berceau dans les hautes montagnes de l'Abyssinie. Ses sources mystérieuses furent long-temps inconnues; et plusieurs, en considération des bienfaits qu'elles répandent, leur assignèrent une origine céleste. Après avoir vu différens lieux fort éloignés les uns des autres, mais que la grande élévation où ils se trouvaient leur permettait de considérer en même temps, le génie et l'Egyptien

s'arrétèrent sur l'une des montagnes de la Haute-Egypte, d'où l'on pouvait voir toutes les villes de ce vaste pays. Le génie laissa Manès le parcourir des yeux pour admirer d'abord la vue magnifique qui se déployait devant lui. Le Nil, après sa chute, se promenait en faisant de moelleux détours à travers une vallée longue et fertile. De gras pâturages, des champs couverts de productions de toutes espèces, des villes opulentes ornaient ses bords, et d'innombrables canaux, ouverts de tous côtés, l'invitaient à quitter ses rivages ordinaires pour parcourir les terres éloignées de son lit. Ses eaux s'y répandaient partout avec profusion, comme un bon roi qui, ne pouvant quitter le siége de son empire, envoie jusqu'au fond de ses provinces de fidèles serviteurs chargés d'y répandre ses bienfaits.

Après que Manès eut regardé toutes ces choses, le génie lui donna un verre à travers duquel on distinguait aisément les objets les plus éloignés.

— Regarde maintenant, lui dit-il; vois-tu du côté de la mer la commerçante Alexandrie, bâtie par le héros dont elle porte le nom? Je puis te rendre maître de ses riches magasins où abondent les trésors de toutes les nations, et dont tu vois les bâtimens, semblables à des palais, s'étendre le long des bords de la mer.

Manès ne fut point tenté d'un don si magnifique, et si peu proportionné au destin qu'il avait eu jusqu'alors en partage. Le génie voyant qu'il ne répondait rien, poursuivit.

— Aimerais-tu mieux habiter cet édifice sombre et majestueux où l'on rend la justice au peuple, et qui s'élève à peu de distance du palais du roi à Memphis? Je te transporterai en un instant dans la superbe salle où les magistrats sont réunis; tu pourras siéger à côté d'eux; le roi te donnera de grandes richesses, et les peuples se prosterneront devant toi à ton passage.

Manès branla la tête. Il sentit que cette

place importante exigeait des connaissances dont il était privé. Le génie reprit :

— Peut-être une gloire plus éclatante te semble-t-elle plus digne d'envie. Serais-tu flatté des avantages des guerriers, lorsqu'en revenant chargés de la dépouille des vaincus, ils paraissent comme le dieu de la guerre dans leurs marches triomphales? Au bord du lac Mœris, dans la ville de Fayoum, vois-tu un guerrier qui s'avance au son des instrumens? Ses habits, son char, les harnois de ses coursiers éclatent d'or et de pierres précieuses. Il marche sous des portiques qu'on a ornés exprès pour le recevoir.....

— Bon génie, dit Manès en l'interrompant, toutes ces magnificences me sont trop étrangères pour me rendre heureux. Vous avez entendu que j'ai dit que je ne suis point ambitieux. Si vous eussiez doublé ce matin la récolte de mes oignons, je n'aurais point désiré autre chose; mais puisqu'à présent il m'est permis d'espérer quelques avantages de plus, donnez-moi,

je vous prie, cette maison sur la terrasse de laquelle on aperçoit deux tentes. Si, avec cette maison, je possède de quoi y vivre sans travailler autrement que pour mon plaisir, je ne vous importunerai jamais de mes plaintes.

— Fort bien, Manès, répliqua le génie, ta modération me charme, et je vois que tu es digne de ce que je fais pour toi. Rien n'est plus facile que de te contenter. Le maître de cette maison, qui est située dans la ville de Siout, au milieu des jardins les plus magnifiques, expire en ce moment. Il n'a point d'héritiers; sa maison va être vendue au profit du roi. Prends cet or. Je vais te conduire à Siout; tu l'achèteras avec tout ce qu'elle contient.

L'Egyptien fut bientôt transporté aux portes de Siout, où le génie le laissa après avoir changé son pauvre habit en un vêtement plus conforme à sa nouvelle fortune. Manès, en entrant dans la ville, rencontra plusieurs caravanes qui partaient pour la Nubie. Il passa auprès des ruines d'un

vaste amphithéâtre bâti par les Romains, et s'étant adressé au magistrat chargé de la vente de la maison, il l'acheta avec les meubles qu'elle contenait. Ces meubles n'avaient point de magnificence; ils n'étaient qu'agréables et commodes; mais ils paraissaient d'un grand prix aux yeux d'un pauvre cultivateur d'oignons. Manès se promenait de chambre en chambre, tantôt riant de plaisir, tantôt demeurant immobile d'admiration. Il se couchait sur les lits, il s'asséyait sur tous les sophas, il ouvrait les coffres et les armoires, et ne se lassait pas de faire l'inventaire de sa petite fortune. Il acheta deux esclaves pour le servir. Le génie avait soin d'entretenir la bourse qu'il lui avait donnée, de manière qu'il s'en trouvait toujours assez pour sa dépense ordinaire; mais si elle ne se vidait jamais entièrement, elle n'en contenait aussi jamais davantage. Un jardin petit, mais agréable, se trouvait attaché à la maison. Manès s'amusa à le cultiver comme il faisait de son carré d'oignons.

Un fabricant de toiles de lin, qui venait lui proposer d'en acheter, l'ayant surpris une bêche à la main, se prit à rire, et lui dit :

— Comment, seigneur, un homme de votre sorte s'amuse-t-il à de si grossières occupations? que feront vos esclaves, si vous remplissez leurs devoirs? le maître d'une si charmante habitation doit-il s'abaisser jusqu'à travailler à la terre ?

Ces paroles et d'autres semblables rendirent Manès tout honteux. Il se garda bien de répondre au fabricant que ce genre de travail étant le seul qu'il fût capable de faire, il aimait mieux s'y livrer que de rester oisif. Comme il vit qu'on le prenait pour un homme d'importance, il quitta sa bêche en rougissant, et acheta au fabricant une pièce de belles serviettes qui étaient bordées de franges de soie, à l'imitation de celles de Damiette. Depuis ce moment, il ne voulut plus travailler à son jardin, et l'abandonna aux soins de ses esclaves. Manès devenu oisif s'ennuya. Il

passait tout le jour étendu sur un sopha, et le soir il allait respirer la fraîcheur sur une terrasse au pied de laquelle se trouvait un jardin délicieux, qui ne lui appartenait pas.

Une espèce de palmier appelé dattier, fort commun à Siout, y formait des allées obscures comme la nuit, et qui s'étendaient dans tous les sens à perte de vue. Au milieu d'un bassin de marbre blanc, qui se trouvait au centre commun d'où partaient toutes ces allées, s'élevait un vase rempli de fleurs. Ces fleurs, et le vase qui les contenait, étaient aussi de marbre. De chaque fleur jaillissait un filet d'eau plus ou moins fort, selon la capacité de la tige. Ils montaient tous ensemble dans les airs et retombaient dans le bassin comme autant de perles et de rubis. Sur les bords de cette eau croissaient de véritables fleurs, entre lesquelles on avait pratiqué de petites allées couvertes d'un sable doré, et qui servaient de passage pour arriver jusqu'au bassin. Entre les grandes alleés de

dattiers se trouvaient des bocages d'ébéniers et d'acacias qui mariaient ensemble leurs fleurs jaunes et blanches, suspendues en grappes parfumées. Une multitude d'oiseaux chantaient sans cesse dans ce jardin délicieux, que la beauté et le nombre de ses dattes rendaient en outre d'un fort bon rapport.

Manès, ne sachant plus que faire, s'avisa de désirer ce jardin. D'abord il s'arrêta peu à cette pensée; mais insensiblement elle fit tant de progrès dans son esprit qu'il en éprouva un véritable chagrin.

— Quoi! se disait-il à lui-même, ce jardin est sous mes fenêtres; je ne puis jeter les yeux hors de ma maison sans l'apercevoir; je touche de la main la cime des acacias et des ébéniers qui l'ombragent, et il ne m'est pas permis de m'y promener! Si on voulait que je pusse jouir de ma situation, il ne fallait pas me mettre un pareil objet sous les yeux. D'ailleurs ma maison est trop près de ce jardin pour

qu'il en soit séparé ; je puis voir tout ce qui s'y passe, et ceux qui s'y promènent peuvent entendre à leur tour ce que je dis dans ma maison : nous ne pouvons donc que nous gêner mutuellement. Je prétends aller voir celui à qui il appartient, et si j'ai assez d'argent pour l'acheter, j'en ferai aussitôt l'acquisition.

Manès parlait ainsi parce qu'il ne connaissait pas le prix des choses. Le jardin appartenait à un vieux seigneur arabe qui ne pouvait plus en jouir à cause d'une goutte qui l'empêchait de marcher. La maladie lui donnant de l'humeur, il refusa d'abord nettement de vendre son jardin ; cependant ayant réfléchi que la maison de Manès en était si voisine, que de là on pouvait aller la nuit lui voler une partie de ses dattes, il pensa qu'il valait mieux en tirer un bon prix que de s'exposer à n'avoir rien. Il rappela Manès, et lui demanda de son jardin une somme considérable que le pauvre Egyptien était loin de pouvoir lui donner. Manès demeura un

peu interdit ; mais ne voulant pas le faire connaître, il dit au vieil Arabe qu'il réfléchirait là-dessus, et lui rendrait réponse en peu de temps.

Il s'en retourna chez lui désespéré. Il ne voulut rien prendre du repas que ses esclaves lui avaient préparé, et passa la nuit dans la tristesse. Il suppliait le génie d'avoir compassion de lui, et se trouvait beaucoup plus malheureux que lorsqu'il n'avait qu'un carré d'oignons à cultiver.

Le génie lui apparut aux premières lueurs du matin, et commença par lui reprocher tous ses murmures. Il lui détailla les biens dont il jouissait dans cette maison qu'il avait choisie ; il compara sa situation à celle dont il l'avait tiré, et faisait tous ses efforts pour lui persuader qu'il devait se trouver heureux. A toutes ces sages raisons Manès ne faisait que pleurer, gémir et demander le jardin. Le génie voyant son obstination, eut la bonté de le satisfaire. Il lui donna une autre bourse pleine d'or, et lui dit en se retirant :

— Prends garde à toi, Manès; les désirs ambitieux commencent à naître dans ton âme. Ils se déborderont comme les eaux du Nil, et ne se retireront pas comme elles.

Manès ne fit aucune attention à cet avis; il ne sentait que la joie d'acquérir le beau jardin. Aussitôt qu'on put sortir, il se rendit chez le vieil Arabe, fit dresser l'acte de vente, et paya avec la plus grande joie du monde. De là, sans différer plus long-temps, il courut au jardin dont on lui avait donné la clef.

Pendant un mois il ne fit autre chose que le parcourir, tantôt se promenant dans les allées de dattiers, tantôt se reposant à la fraîcheur des bosquets, et tantôt se baignant dans le bassin de marbre, à travers la pluie agréable qu'y répandait le jet d'eau. Il finit par s'habituer à ces beautés qui le transportaient d'abord d'admiration. Lorsqu'après s'être promené le long des allées il arrivait toujours au mur qui formait la clôture de ce jardin, il éprou-

vait de l'impatience, et trouvait ses allées trop courtes, quoiqu'elles fussent extrêmement longues. Il remarqua à l'extrémité de l'une d'elles une petite porte pratiquée dans la muraille, et qui paraissait condamnée depuis long-temps. A l'aide d'une échelle, il monta sur le mur, et vit que cette petite porte donnait sur une prairie charmante, arrosée de plusieurs canaux et toute bordée de saules. L'herbe haute, touffue et entremêlée de fleurs, offrait au pied des saules des lits et des sophas d'une fraîcheur délicieuse. A cette vue Manès devint tout triste.

— Ah! s'écria-t-il les larmes aux yeux, que ce jardin serait parfait, si, en abattant ce vilain mur, il communiquait à la prairie! De chaque allée on apercevrait ce beau tapis de verdure sur lequel les fleurs forment une éclatante broderie, et ces saules qui tombent comme des rideaux sur les bords des canaux qui les arrosent. C'en est fait, je mourrai si je n'ai pas cette prairie.

Il demanda à qui elle appartenait. On lui dit qu'elle venait de tomber en héritage à un jeune marchand d'essences qui ne faisait que de s'établir dans le commerce, et qui la donnerait sans doute à bon marché, parce qu'il avait besoin d'argent. Manès alla le trouver à l'instant. La somme qu'il lui demanda, quoique très raisonnable, était au-dessus des moyens de Manès, qui s'en retourna tout désolé sans lui répondre. L'Egyptien se remit encore à pleurer et à gémir comme pour le jardin, jusqu'à ce qu'il eût aperçu le génie, qui vint plus tard et plus en colère que la première fois. Il lui fit de nouveaux reproches, et lui dit en lui remettant une autre bourse :

— Manès, tu n'as point écouté mes derniers avis, et je prévois que tu en feras autant de ceux que je vais encore te donner. Le cœur de l'ambitieux est un gouffre qui ne se remplit jamais ; l'excès de ses désirs entraîne sa ruine ; et pour vouloir tout envahir, il finit par ne posséder rien.

Manès fit semblant d'être convaincu de la sagesse de ces paroles ; il promit au génie de ne rien souhaiter davantage ; mais il parlait sans savoir ce qu'il disait, et seulement pour se débarrasser du génie. Il n'avait le cœur occupé que du plaisir de se voir le maître de la prairie. A peine en eut-il fait l'acquisition, qu'il alla s'y étendre voluptueusement sous les saules. Il était ravi d'entendre le murmure de l'eau qui circulait tout autour. Pendant qu'il prenait ce plaisir, des ouvriers rassemblés par son ordre abattaient le mur du jardin, et en enlevaient les débris sur des civières. Lorsque cet ouvrage fut achevé, Manès se mit au bord du bassin, et considéra de là, avec une grande joie, le coup d'œil que présentaient les allées terminées par la prairie, et la prairie par le Nil. Après avoir ainsi regardé plusieurs allées, il découvrit, au bout d'une des moins apparentes, une petite pièce de terre entre le Nil et la prairie. Elle était sur un petit coude que formait le fleuve en cet endroit,

et n'avait pas plus de trente pas de longueur.

— Comment ! s'écria Manès, il serait dit que tout ce qu'on voit de ces allées m'appartient excepté cette petite pièce de terre, et je n'en deviendrais pas possesseur? Il n'en sera pas ainsi ; je prétends qu'elle soit à moi dès ce soir, pour que dès demain je la fasse mettre en prairie. Je n'ai pas besoin du génie dans cette occasion ; l'acquisition est si peu de chose, que l'argent de ma bourse me suffira.

Il courut aussitôt aux informations. Il apprit que le maître de ce champ était un pauvre jardinier qui élevait sa famille du produit des légumes qu'il cultivait sur ce morceau de terre. Manès ne daigna pas aller chez lui, il y envoya un de ses esclaves avec soixante pièces d'argent, qui valent environ trente écus de notre monnaie. L'esclave revint bientôt avec l'argent, et fit savoir à son maître que le jardinier ne voulait point vendre à quelque prix que ce fût. Manès se mit dans une grande

colère à ces paroles, et envoya dire au jardinier de venir lui parler. Ce pauvre homme vint tout tremblant ; il se prosterna aux pieds de Manès, qui, bien loin de se sentir touché de ses craintes, lui parla avec un orgueil insupportable.

— Misérable paysan, lui dit-il, tu refuses de me vendre quelques pieds de terre, à moi qui suis capable de te les payer le double de ce qu'ils valent ! Ne sais-tu pas que j'ai acquis le plus beau jardin de toute la ville, et que la prairie qui est au bout m'appartient aussi ? Les propriétaires de ces lieux magnifiques me les ont cédés sans difficultés, et toi, qui n'es qu'un misérable, tu me refuses ce que je te demande ? N'est-ce pas pour toi un grand honneur que je veuille joindre ton morceau de terre à de magnifiques possessions ?

— Mon cher seigneur ! répliqua le jardinier en se prosternant une seconde fois, ne vous mettez pas en colère contre votre pauvre serviteur; mais daignez plutôt écou-

2**

ter les raisons qu'il va vous dire. Ceux qui vous ont vendu le jardin et la pairie sont des gens riches à qui il reste encore beaucoup d'autres biens ; pour moi je n'ai que ce morceau de terre qui me fait vivre. Tout petit qu'il est, il ne laisse pas que d'être extrêmement fertile. L'argent que vous me proposez ne m'en procurerait peut-être pas un semblable ; et quand vous doubleriez la somme, je ne pourrais jamais me décider à me défaire de mon héritage. De tout temps ma famille l'a possédé ; je ne désire point l'agrandir. Grâce à la bonté de Dieu, il suffit pour me nourrir moi et mes enfans, et je ne demande qu'à le conserver.

Manès, au lieu de se rendre à de si justes raisons, se mit encore plus en colère, et accabla d'injures le pauvre jardinier. Lorsque ce dernier fut sorti, il se désespéra, et courut par la ville pour savoir comment il s'y prendrait pour forcer le jardinier à lui vendre sa terre. Quelques personnes sages lui représentèrent vaine-

ment que rien ne pouvait obliger un homme à se défaire de son bien, et qu'il devait abandonner cette pensée; il n'en ressentait que plus ardemment le désir de posséder le petit champ. Vers le soir, il rencontra un marchand, homme fourbe, envieux, méchant, capable des plus grands crimes, et qui était l'ennemi secret du pauvre jardinier. Manès lui ayant aussi demandé conseil dans cette occasion, le marchand lui répondit :

—Si vous voulez me donner une bourse de mille pièces d'or, je m'engage à vous livrer pour rien le morceau de terre que vous désirez.

Manès, fort surpris de ces paroles, lui demanda comment il s'y prendrait. Le marchand répliqua :

—Rien ne me sera plus facile. J'intenterai un procès au jardinier à l'occasion d'une grosse somme d'argent que je soutiendrai qu'il me doit. Comme il ne pourra pas me la donner, on me livrera tout ce qu'il possède, et je vous remettrai en-

suite la terre qui est au bas de votre prairie.

— Mais, reprit Manès, s'il vous doit de l'argent, comment a-t-il refusé celui que je lui proposais ?

— Il ne me doit rien, continua le marchand; et je ne lui intenterai ce procès que pour vous rendre service.

L'Egyptien eut d'abord horreur de ce crime. Il quitta le marchand après s'être engagé par serment à ne point révéler ce qu'il venait de lui dire, et s'en retourna chez lui fort affligé. Il regardait tristement son jardin, et quoique la pièce de terre se trouvât au bout de l'allée la moins apparente, ainsi que je l'ai déjà dit, il ne pouvait supporter cette contradiction. Il alla plusieurs fois chez le jardinier pour essayer de le tenter par l'augmentation de la somme, et finit par lui proposer les mille pièces d'or. A la vérité, il ne les avait point; mais il espérait dans l'assistance du génie. Rien ne put ébranler le jardinier. C'était un homme sage, plein de

piété et d'honneur ; il n'aurait point voulu recevoir une somme si fort au-dessus de la valeur de son bien, et toutes les richesses de la terre n'eussent point été capables de le tenter. Manès, plus irrité que jamais, et ne pouvant modérer son ambition, se décida alors à employer les criminels moyens du marchand. Il ne lui manquait pour cela que les mille pièces d'or. Il se mit à invoquer le génie avec des prières et des gémissemens beaucoup plus pressans que les autres fois. Le génie parut, et lui demanda ce qu'il voulait faire des mille pièces d'or qu'il réclamait de lui avec tant d'instances. Manès demeura interdit à cette question.

— Méchante créature ! s'écria le génie, je t'avais bien dit que les richesses n'étaient propres qu'à te corrompre. Regarde où t'ont conduit tes désirs immodérés. Lorsque tu ne possédais qu'un carré d'oignons, tu ne craignais pas de t'exposer généreusement pour secourir un de tes frères ; et maintenant que tu as des biens

en abondance, tu voudrais obtenir de quoi payer un crime digne de la mort, pour posséder le mince héritage d'un malheureux père de famille ! Je cesserais de mériter le titre de ton bon génie, si je ne t'arrachais de cet abîme de corruption où tu commences à descendre. Reprends tes vertus avec ton premier état ; il vaut mieux un peu de bien avec justice qu'un gros revenu là où l'on n'a point de droit (1).

Le génie saisit la main de Manès, et le transporta dans son ancienne demeure, où son petit carré d'oignons avait continué de prospérer.

L'Égyptien fut d'abord affligé de ce changement ; mais comme il n'avait pas eu le temps de se corrompre tout à fait, il frémit en songeant au crime dont il avait failli devenir le complice, et remercia Dieu de l'en avoir préservé. Il réfléchit encore qu'il avait éprouvé plus d'ennui

(1) Prov. — 16.

que de joie dans sa prospérité ; que l'ambition remplissait son cœur de soucis ; et se rappelant les dernières paroles du génie, il ajouta celles-ci :

Un peu de bien vaut mieux avec la crainte de l'Éternel, qu'un grand trésor là où il y a du trouble (1).

— Ah ! monsieur Silvère ! s'écria Adrienne, que nous vous sommes obligés de nous avoir fait part d'un si charmant ouvrage ! J'ai bien peur qu'au lieu de profiter de sa morale nous ne fassions comme Manès, dont les désirs n'étaient jamais satisfaits ; nous vous tourmenterons souvent pour entendre de nouvelles histoires, puisque vous les composez si agréablement.

HYPOLITE.

Que ce génie avec sa flamme et sa robe couleur de la lune devait être admirable à voir !

---

(1) Prov. — 15.

ISABELLE.

J'aurais voulu être du voyage qu'il fit faire à Manès au-dessus des pyramides et des ruines de Thèbes.

CASIMIR.

Il faut convenir que ce Manès était bien impertinent. Après n'avoir possédé qu'un petit carré d'oignons, il se trouvait maître d'une maison agréable, d'un magnifique jardin, d'une charmante prairie, et il n'était pas satisfait.

M. LÉOPOLD.

Un royaume ne lui aurait pas suffi. Dès qu'on a la liberté de contenter tous ses vœux, on ne cesse plus d'en former. Ouvrir la porte à un vain désir, c'est les appeler tous.

M. ALBERT.

Comment n'aurait-il pas eu de mauvaises pensées, puisqu'il ne s'occupait à rien ? L'oisiveté n'est-elle pas la mère de tous les vices ? Si le marchand de toile n'eût pas fait honte à Manès de l'exercice

qu'il prenait dans son jardin, Manès n'aurait point ensuite passé tout le jour étendu sur un sopha ; il n'aurait point songé à désirer le jardin placé sous ses fenêtres ; il n'en serait pas venu à la veille de commettre un crime pour se contenter.

M. LÉOPOLD.

Puisque le travail est une chose si utile, demandons à M. Silvère qu'il nous prête un volume de Virgile. Casimir et Hypolite traduiront une page de l'Énéide pendant que notre ami vaquera lui-même à ses affaires.

Adrienne et sa sœur prirent chacune leur ouvrage, et se placèrent doucement dans l'embrasure d'une croisée. Adrienne brodait un mouchoir pour Bibiane ; Isabelle faisait des bas à son jeune frère Alexis.

CHAPITRE XV.

La nouvelle amie. — Le repas à la grecque. — Le cabinet d'histoire naturelle.

Après le bonheur d'être en paix avec sa conscience, il n'en est point de plus désirable que celui de l'être aussi avec tous ceux qui nous entourent. De quelque côté qu'on arrête ses regards, on ne voit que des visages amis et satisfaits. Qu'on descende dans son cœur, on est heureux; qu'on interroge son âme, elle répond par des tressaillemens de joie : Dieu et le monde paraissent nous sourire. Voilà ce que pensait Adrienne en brodant son mouchoir à côté de sa sœur, lorsque deux dames, conduites par M. Silvère,

entrèrent dans l'appartement. C'étaient madame Clémence et Félicie sa fille, voisines de M. Silvère, et que ce dernier avait invitées à dîner. Les deux sœurs se levèrent et les saluèrent avec modestie. Une simplicité noble se faisait remarquer dans le maintien de la mère ; la candeur et l'ingénuité étaient répandues sur le visage de Félicie, jolie blonde de quatorze ans. Toutes deux vêtues d'une étoffe très commune, ne devaient qu'à l'ordre et à la propreté les frais de leur toilette. Madame Clémence, veuve d'un officier, demeurait autrefois à Bayonne ; mais depuis la mort de son mari, réduite à une petite pension qu'elle tenait de la bonté du roi, elle s'était retirée à la campagne avec Félicie et deux autres enfans plus jeunes. Sortie de la ville depuis plusieurs années, obligée, par la médiocrité de leur fortune, à vivre très sédentaire, Félicie n'avait d'autre usage du monde que celui que sa mère avait pu lui enseigner ; leçons toujours imparfaites lorsque la pratique ne s'y joint

pour ainsi dire jamais. Avec de l'esprit naturel, Félicie, timide à l'excès, ressemblait quelquefois à une personne dépourvue d'intelligence; mais à la moindre prévenance son âme simple et aimante se livrait à son penchant naturel. Alors elle était gaie, franche, ingénue. Ses réparties naïves avaient un agrément d'autant plus remarquable qu'on ne s'y attendait point. Les filles de M. Albert, touchées de sa timidité, s'efforcèrent d'abord de la mettre à son aise. Elles y réussirent; et Félicie se montra si aimable, qu'elles conçurent pour elle, en peu d'instans, une véritable amitié. Au moment du dîner, elles accoururent toutes trois en se tenant par la main. Le pasteur de Campan, qui était un fort brave homme, quoiqu'il aimât un peu trop à parler, et que la passion qu'il avait pour les Grecs fût quelquefois poussée à l'excès, vanta la beauté et la modestie de ces jeunes personnes.

— En vous regardant, leur dit-il, je crois voir les Grâces encore enfans, ou les

filles de Minée si habiles à ourdir de riches étoffes, ou celles de Niobé qui, fière de ses quatorze enfans, osa se préférer à Latone. A l'exception des Grâces, ces filles eurent toutes un sort déplorable, les unes ayant été métamorphosées en chauve-souris, et les autres tuées par les flèches de Diane et d'Apollon. Dieu vous préserve, mes belles demoiselles, d'une si cruelle destinée !

On rit beaucoup du vœu du bon pasteur de Campan, et on allait se mettre à table lorsqu'il arriva de nouveaux hôtes à M. Silvère. M. Léon, qui demeurait à Bordeaux, étant venu prendre les eaux à Bagnères, n'avait point voulu s'en retourner sans venir voir à Campan son ancien ami. Lié aussi avec MM. Albert et Léopold, il fut ravi de les rencontrer dans ce même lieu. M. Léon était accompagné de sa nièce, ancienne connaissance d'Adrienne et d'Isabelle. C'était cette demoiselle Aspasie dont Casimir a déjà dit deux mots au commencement de cet ouvrage,

fille hardie, décidée, se croyant un génie extraordinaire, et ne pouvant supporter qu'on réduisît son sexe à des vertus douces et modestes. Quoique les deux sœurs n'eussent jamais beaucoup aimé Aspasie, cette réunion inattendue leur causa cependant la joie qu'on éprouve presque toujours en se retrouvant avec d'anciennes connaissances. Félicie seule sentit s'évanouir toute sa gaieté ; elle redevint timide et silencieuse. Quelques regards dédaigneux, quelques informations assez peu secrètes, dont elle se vit l'objet, achevèrent de la troubler. Les deux sœurs essayèrent en vain de rendre la conversation générale ; Aspasie, placée entre elles, ne parlait que de Bordeaux, de ses fêtes et de ses spectacles, conversation à laquelle Félicie n'aurait pu prendre part, quand elle en eût trouvé la hardiesse. Lorsqu'on fut au dessert, M. Léon complimenta M. Silvère sur l'excellence de ses vins.

— Je suis certain, dit M. Léopold, que les vins de Cos et de Chio, si renommés

chez les anciens, ne valaient pas cette agréable liqueur.

— Je veux le croire, ajouta le pasteur de Campan; mais convenons aussi qu'ils savaient le boire avec bien plus de volupté que nous ne faisons.

— Bon! dit en riant M. Silvère, voilà le pasteur qui va nous parler grec.

— Oui, sans doute, continua le pasteur, j'aime les Grecs, et si j'avais votre fortune, je ferais mieux que d'en parler, je les imiterais. En entrant dans la salle du festin, je voudrais qu'on fût d'abord agréablement flatté par l'odeur des parfums qui y brûlaient dans des cassolettes d'argent, et qu'au lieu de s'asseoir humblement sur des chaises de paille, on s'étendît sur des lits rangés autour de la table.

— Y pensez-vous, pasteur? reprit M. Silvère; il faudrait donc pour cela que je la fisse dresser dans la prairie, ou que je m'occupasse auparavant d'agrandir ma maison. Onze lits tiendraient-ils dans ce salon?

— A la bonne heure, poursuivit le pasteur, on pourrait se contenter des chaises ; mais rien n'empêcherait qu'un domestique ne vînt nous poser à chacun une couronne de fleurs sur la tête ; il en parerait aussi les vases de vin, et dès le commencement du repas nous choisirions un roi pour le présider. Ce roi veillerait à ce que la gaieté ne dégénérât pas en licence ; il ordonnerait les santés qu'on devrait porter, et indiquerait le moment de boire le vin à longs traits.

— Tout va bien jusqu'au roi, s'écria Aspasie ; il n'y a que ce titre qui me choque : car, sans contredit, une pareille souveraineté appartient de droit à la femme la plus aimable du festin.

— Il faudrait pour cela qu'il y en eût, répondit le pasteur, et les femmes n'y étaient pas admises.

— Voilà de sots repas, interrompit Aspasie et des Grecs bien impertinens !

— Peut-être en cela ne faisaient-ils pas si mal, répliqua le pasteur. Dans un repas

splendide, le vin échauffe quelquefois les têtes, au point de permettre à la langue une liberté excessive. La modestie des femmes en eût souffert, et la joie des convives s'en serait trouvée plus contrainte. Pendant que leurs époux et leurs pères chantaient la coupe à la main, elles s'occupaient dans leur intérieur d'ouvrages convenables à leur sexe.

— Ah! oui, reprit ironiquement Aspasie, la navette et l'aiguille pour toute ressource. Pauvres femmes! voilà comme on nous traita dans tous les temps.

Voulez-vous donc qu'on en eût fait des archontes? lui demanda Casimir.

Cette question excita le rire de toute la compagnie. Aspasie soutint qu'elles auraient pu prétendre comme les hommes à cette dignité, et que la jalousie seule les avait réduites à une condition si obscure. M. Léopold lui fit observer en souriant qu'elle oubliait le troisième chapitre de la Genèse, où la femme est condamnée à l'obéissance. Aspasie ne savait trop que ré-

pondre, lorsque M. le pasteur vint à son secours en poursuivant l'éloge des repas grecs. Il vanta les chants, les danses et les jeux d'adresse qui les terminaient ordinairement. Il nomma les mets les plus recherchés qu'on avait coutume de servir sur les tables, les noms de ceux des Grecs qui se distinguèrent le plus par le faste et le somptuosité de leurs festins; de là il passa aux Latins, et aurait fait peut-être le tour du monde, si M. Léon ne l'eût interrompu.

— Nous ne sommes ni Grecs ni Latins, lui dit-il, mais parmi nos usages il en est aussi d'excellens. De mon temps, on ne se quittait jamais sans avoir dit chacun sa petite chansonnette, et ce n'était rien alors en comparaison de la musique d'aujourd'hui. Pour moi, je suis d'avis que ces jeunes demoiselles nous donnent le plaisir de les entendre, à commencer pas Aspasie.

— Eh! comment voulez-vous que je chante, mon oncle! s'écria Aspasie; je n'ai

pas de diapason pour me donner le ton convenable.

Casimir se mordit les lèvres pour s'empêcher de rire. M. Léon pria sa nièce avec bonhomie du s'en tirer du mieux qu'il lui serait possible. Enfin, après beaucoup de difficultés elle chanta avec une voix médiocre et beaucoup de prétention, une longue ariette qui ennuya fort la compagnie, à l'exception de son oncle, qui avait pour elle une tendresse excessive. Isabelle déploya du goût et de l'intelligence dans le vaudeville épigrammatique qu'elle chanta l'instant d'après. Félicie, placée à côté d'elle, et pressée par M. Silvère de se faire entendre à son tour, s'en défendit en rougissant.

— Je ne sais pas chanter, disait-elle; je ne l'ai jamais appris.

— Qu'importe, ma chère Félicie? lui répliqua M. Silvère; les petits oiseaux vous charment tous les jours quoiqu'ils n'aient point dè maîtres. Vous nous plairez comme eux.

Malgré cet aimable encouragement, Félicie résistait avec douceur. Déjà en voyant son trouble on cessait de la solliciter, lorsqu'Aspasie, poussée par une malignité condamnable, redoubla si vivement ses instances, que madame Clémence fit signe à Félicie de ne pas résister plus long-temps. Docile aux ordres de sa mère, la pauvre Félicie, vermeille comme une rose et tout interdite, essaya de chanter une vieille romance que sa mère aimait beaucoup. La nature avait tout fait pour elle ; l'art seul lui manquait. Avec un peu de méthode et moins de timidité, elle eût fait l'ornement d'un concert. A la table de M. Silvère elle avait droit au moins à l'indulgence. L'altération de sa voix, sa rougeur et son trouble, si propres à exciter de l'intérêt, n'inspirèrent à Aspasie qu'une insultante gaieté. Elle trouva ridicule ce qui n'était que simple et touchant. Le visage caché dans un mouchoir, qui étouffait mal ses éclats de rire, tantôt elle jetait sur Félicie un regard furtif

et moqueur, tantôt elle pressait la main d'Isabelle comme pour lui faire part de ses pensées; mais bien loin de lui répondre, Isabelle partageait l'indignation de toute sa famille, qu'une conduite si odieuse scandalisait au dernier point. Félicie s'aperçut bientôt qu'elle était l'objet des railleries de la nièce de M. Léon. Sa voix s'altérait de plus en plus, un éclat de rire, plus mal déguisé que les autres, acheva de la déconcerter tout à fait; elle ne put retenir les marques de sa sensibilité, et sa faible voix s'éteignit dans les larmes. Adrienne et Isabelle se jetèrent à son cou, et la comblèrent de caresses. Aspasie voulut réparer par de faux éloges la faute qu'elle avait faite, et dont elle craignait d'être blâmée par des personnes aussi peu railleuses. Les hommes, et jusqu'à son oncle, louèrent avec plus de franchise la douceur et la pureté du chant de Félicie.

— Chère enfant, dit madame Clémence avec émotion, tu n'as pas appris à l'école

du monde à mépriser les sarcasmes des gens frivoles qui le composent. Tu n'es sortie du sein de la nature que pour passer dans celui de la tendre amitié; mais si tu savais le peu d'estime que l'on doit faire de ceux qui veulent y briller le plus, ils auraient bientôt perdu la puissance de t'humilier.

Aspasie rougit, car elle comprit que ces paroles la regardaient. M. Léon, qui le comprit aussi, se crut obligé de réprimander sa nièce. M. Silvère, désirant terminer entièrement une scène aussi désagréable, proposa à ses hôtes de visiter son cabinet d'histoire naturelle.

— Que pensez-vous, ma chère, dit Aspasie en se penchant à l'oreille d'Adrienne, d'un cabinet d'histoire naturelle à Campan? Cela doit être fort curieux pour des montagnards; mais pour nous qui avons vu celui de Bordeaux, je crois que nous allons bien rire.

— Quelque petit qu'il soit, répondit Adrienne, je suis certaine de m'y trouver

fort ignorante. La mesure de mes connaissances est si bornée !

— Voilà une modestie extrême, reprit Aspasie ; j'aurais quelqu'envie de la révoquer en doute. Pour moi je suis plus franche, et je jurerais bien de savoir par cœur tout le cabinet de M. Silvère.

On entra dans une petite galerie qui donnait sur la terrasse. M. Silvère, en ayant ouvert les croisées, découvrit à ses hôtes une foule d'armoires vitrées dans lesquelles les curiosités se trouvaient rangées méthodiquement avec un ordre et une propreté admirables.

Le plomb si nécessaire dans les arts, l'étain le plus léger des métaux, le fer qui, sous des formes différentes, procure la subsistance et la mort, le cuivre, rival de l'or et plus perfide que lui, l'argent que a nature nous offre dans les mines, sont des figures si variées, et l'or le plus parfait des minéraux, mais qu'on ne peut voir sans s'affliger des crimes qu'il a produits, étaient rangés parmi d'autres substances

inférieures. Une riche collection de pierre curieuses et d'un grand prix se trouvait à leur suite. Là se voyaient des diamans encore bruts, que l'ignorance eût dédaignés comme elle méprise tout ce qui n'éblouit point ses regards. Image du savant, pauvre et inconnu, ils cachaient sous un aspect peu recommandable et leur éclat et leur valeur. Entre beaucoup d'objets de ce genre, qu'il serait trop long de décrire, on remarquait différentes agates sur lesquelles la nature avait dessiné de petits paysages d'une grande délicatesse. M. Silvère en atteignit une qui se trouvait plus grande et plus élevée que les autres. L'art avait su profiter dans cette agate des irrégularités et des défauts même de la nature. En éclairant par des feuilles d'or certaines parties, on avait représenté un sacrifice antique. Une femme, tenant l'urne qui renfermait les cendres de son époux, invoquait, avant de mettre cette urne dans la tombe, la puissance des dieux infernaux.

Dans un tableau de marbre de Florence paraissaient également diverses figures formées par les jeux de la nature, tels que le lever de l'aurore, des châteaux ruinés, des obélisques et des nuages. D'autres pierres portaient l'empreinte de véritables végétaux que le temps avait gravés sur leur surface. Une d'entre elles, monument du déluge universel, trouvée à la profondeur de plus de sept cents pieds dans une mine de charbon de terre en Bretagne, avait conservé l'empreinte d'une fougère qu'on ne rencontre qu'à la Chine et en Amérique.

Le pasteur de Campan fit observer une pierre assienne ou de sarcophage, semblable à celles que les anciens mettaient dans les tombeaux, parce qu'elles ont la propriété de détruire promptement les chairs avant qu'elles se corrompent. Il expliqua que le nom d'assienne qu'elles portaient leur venait de l'ancienne ville d'Asius, où l'on en faisait le plus d'usage. A côté de la pierre assienne, se voyait

celle de Memphis. Mise en macération avec du vinaigre, elle avait la faculté d'engourdir les membres, au point de les rendre insensibles aux douleurs de l'amputation. Le pasteur ayant cité Pline en cette occasion, et voyant qu'on l'écoutait avec plaisir, se hâta de montrer une pierre obsidienne, avec laquelle il dit qu'on faisait les vases myrrhins, si estimés à Rome. C'était une espèce de verre noir et poli[1], qu'on pense être une production des volcans. Ces vases contenaient des parfums; ils furent d'abord si rares, que des Romains les payèrent jusqu'à sept cent vingt mille livres de notre monnaie. L'empereur Néron porta l'extravagance jusqu'à leur rendre des honneurs extraordinaires. Il fit recueillir avec soin jusqu'aux plus petits fragmens de ces vases brisés, et leur érigea un superbe tombeau.

M. Silvère désirait faire admirer tour à tour et méthodiquement les productions de la nature; mais la plupart de ses hôtes, jeunes, impatiens et éblouis de tant de

richesses, couraient d'armoire en armoire, ne sachant à laquelle se fixer. Entraîné par eux, il résolut de satisfaire au hasard leur curiosité, sans l'assujettir à aucune règle. Ce qu'ils connaissaient le mieux, était ce qui les intéressait davantage. Aussi s'arrêtèrent-ils avec joie devant une foule de papillons dont les noms et les couleurs rivalisaient de grâce.

Le daphnis, le céphale, le mélibée, l'amiral avec ses bandes couleur de feu, le papillon belle-dame, que la nature s'est plu à parer jusque dans l'état de chenille et de chrysalide des plus riches nuances : tous ces papillons, légers enfans de la lumière, après avoir fait peu de jours l'ornement des campagnes, formaient ensemble un assortiment des plus magnifiques couleurs que la nature emploie pour peindre ses différens ouvrages. Les papillons de nuit, plus timides et non moins admirables, montraient au jour des broderies qu'il ne devait pas connaître. On trouvait parmi eux le gamma doré, qui

porte sur ses ailes la lettre grecque dont il a pris le nom ; le sphinx, dont la chenille affecte l'attitude de cet animal fabuleux, et cet autre papillon sur lequel la nature semble avoir imprimé le cachet de la mort, en peignant sur son corps une tête humaine décharnée. Ce dernier, le plus grand de tous, a été quelquefois l'objet d'une frayeur superstitieuse, non-seulement par la sinistre imitation qu'il représente, mais encore par un cri assez fort qu'il fait entendre, particularité qui ne se trouve dans aucun autre papillon.

Après eux s'offraient les fourmis républicaines ; les abeilles, si remplies d'amour et de fidélité envers leur souveraine ; la cigale, qui en ne paraissant songer qu'à se réjouir, prépare cependant par un travail pénible le berceau de sa famille. A l'aide d'une scie que la nature lui a donnée, elle perce jusqu'à la moelle les branches sèches qui se trouvent sur les arbres. Pendant ce temps, le mâle, qui n'a point de scie, fait résonner un petit instrument

de musique, parfaitement semblable aux timbales militaires, et avec lequel il produit ce qu'on appelle le chant de la cigale.

Là, se voyaient encore les insectes appelés *demoiselles*, avec leurs ailes de gaze, leur corps svelte, et leur couleur d'émeraude. L'un d'eux, avant que d'être revêtu d'une parure si élégante, était un obscur chasseur plein de ruse et de patience. Caché au fond d'une fosse de sable qu'il construit avec une adresse surprenante, il attend quelquefois des mois entiers que le sort lui amène sa proie. Cette fosse, qui a la forme d'un entonnoir, est toujours composée d'un sable mouvant. L'insecte imprudent qui se hasarde au bord de ce précipice, y roule avec les grains qui s'en détachent. Des ailes même ne suffisent pas pour le sauver du danger. A peine veut-il prendre l'essor, que le chasseur, du fond de son embuscade, fait voler sur lui une pluie de sable qui l'accable, et le fait retomber en son pouvoir. Cet habile chasseur est le fourmi-lion,

non qu'il soit fourmi lui-même, mais parce qu'il détruit particulièrement cet insecte. La nature ne lui a donné que de l'adresse pour soutenir son existence ; il ne peut s'avancer vers sa proie, sa marche n'étant qu'une espèce de petite secousse qu'il fait à reculons.

Les jeunes gens remarquèrent avec plaisir le scarabée-tortue ; fort petit insecte dont ils s'amusaient dans leur première enfance, et à qui son innocente beauté a valu la dénomination de *bête à Dieu*. Ils écoutèrent ce qu'on disait du grand scarabée aquatique, moins remarquable par sa couleur olivâtre, que par ce qu'il est à sa naissance. Il porte alors le nom de ver assassin que lui a mérité sa voracité. Toujours au milieu de l'eau, armé de deux dents meurtrières, guidé par douze yeux noirs immobiles et rangés sur sa tête, il s'élance sur sa proie et la dévore. Il ne respire que pour le sang et le carnage jusqu'au moment où, parvenu à l'époque déterminée par la nature, il se

retire dans la terre, s'y change en nymphe, et de là s'échappe en scarabée. Il retourne sur l'eau, file pour sa famille un berceau de soie qui flotte légèrement, et d'où sort le ver dont on vient de parler.

Les jeunes curieux passèrent assez rapidement devant de monstrueux reptiles qui semblaient encore menaçans quoiqu'ils fussent sans vie ; et sans écouter le pasteur, qui prétendait reconnaître parmi les serpens ceux qui formaient le caducée de Mercure, ils s'arrêtèrent un instant auprès des lézards gris et verts qu'ils rencontraient tous les jours en se promenant. Ces animaux, si communs dans nos provinces méridionales, sont innocens et craintifs. Au moindre bruit ils fuient entre les broussailles ou dans les fentes des pierres ; mais avant de disparaître tout à fait, on les voit long-temps immobiles et les yeux fixés sur l'homme, dont ils aiment, dit-on, la présence.

M. Silvère appela leur attention sur une couleuvre qu'ils n'avaient même pas

remarquée. Elle méritait cependant de l'être, et par la douce familiarité dans laquelle elle avait vécu, et par la fidélité courageuse qui avait causé sa mort. Cette couleuvre, élevée par une Italienne que M. Silvère avait connue dans ses voyages, distinguait la voix de sa maîtresse entre celles de plusieurs autres femmes. Elle se glissait dans son sein et autour de ses épaules; elle la suivait à la promenade. Un jour que cette dame se trouvait dans un bateau, on jeta la couleuvre dans la rivière. Elle se mit à nager à la suite du bateau; mais un coup de vent qui s'éleva enfla tellement les vagues qu'elle ne put leur résister. Sa maîtresse l'appela en vain d'une voix caressante; elle disparut après d'inutiles efforts. On jeta un filet, il était trop tard, la couleuvre n'existait plus lorsqu'on la retira de l'eau. Cette petite anecdote rendit tout à coup la couleuvre si intéressante, que chacun, qui d'abord avait passé près d'elle sans la regarder, voulut la voir et la contempler à loisir.

Elle n'inspirait plus de répugnance. C'est ainsi qu'un bon naturel triomphe des préventions injustes, et qu'il suffit de le laisser paraître pour faire oublier l'extérieur le plus repoussant.

La collection des quadrupèdes était moins complète que les autres, surtout parmi les animaux étrangers. On y admirait cependant un tigre qui n'eût point déparé le cabinet d'un souverain ; plusieurs tatous, que les jeunes gens regardèrent avec d'autant plus de curiosité, que M. Léopold en avait fait mention dans l'histoire d'Azuma ; un jeune lion, mais qui n'avait point encore de crinière ; plus d'une douzaine de singes ; quelques hermines, dont la fourrure est si précieuse ; des brebis étrangères ; un chien d'Irlande, race d'une antique origine et la plus grande de toutes, et un chien de berger, qu'on regarde comme la souche de tous les autres, et qui se montre toujours conducteur intelligent, sentinelle vigilante, serviteur soumis et fidèle ; le lièvre craintif et mal-

heureux, puisqu'il est toujours poursuivi ; le lapin aussi timide, mais plus habile à se soustraire au danger ; l'un triste et solitaire, l'autre gai et sociable, se trouvaient entre le renard si fertile en expédiens, et l'écureuil qui a presque la légèreté des oiseaux.

Ceux-ci formaient la plus belle branche de ce cabinet d'histoire naturelle. On y voyait, entre le colibri, qui ressemble lorsqu'il vole à une étincelle de diamant, et le condor, le plus grand et le plus terrible des oiseaux, une foule d'habitans de l'air, différens de mœurs et de plumage. Les uns avaient vécu sur les arbres les plus élevés ; les autres cachaient leurs nids dans des buissons. Ceux-ci se plaisaient seuls dans les rochers ; ceux-là volaient par troupe au milieu des campagnes ; d'autres effleuraient les vagues du bout de leurs ailes ; un grand nombre évitait la lumière qu'un plus grand nombre encore saluait dès le matin par des chants d'allégresse. Plusieurs oiseaux du nord, parés

d'une blancheur éblouissante, semblaient encore couverts des neiges de leurs pays. Après avoir admiré à la fois cette réunion magnifique, un doux penchant ramena nos jeunes curieux aux oiseaux de la patrie, à ceux dont les nids se trouvent cachés autour de nous, et dont les agréables chansons nous divertissent dans nos promenades.

Le rossignol, si indigent dans sa parure, si riche et si fécond dans ses chants, reçut les premiers honneurs. Doué d'un grand talent, il n'a pu se défendre d'un peu d'orgueil. Il dédaigne la société, et se plait à l'emporter sur le chant des autres oiseaux. Il élève sa voix au-dessus de tous ceux qui osent se faire entendre; il pousse l'ambition jusqu'à vouloir effacer celle de l'homme, jusqu'à vouloir couvrir le son des instrumens. On l'a vu périr dans cette lutte, vaincu par ses propres efforts. Le rossignol arrive au printemps dans nos bois qu'il abandonne aux approches de l'hiver, sans qu'on sache le lieu où il se-

retire ; mais soit qu'il voyage pour trouver le climat qui lui convient, soit qu'il établisse son domicile dans des endroits inhabités, il ne cesse d'être seul que dans la saison des amours. Alors il est sensible, il est fidèle. Ses chants deviennent ou de tendres discours qu'il adresse à sa compagne, ou de douces leçons qu'il donne à ses enfans.

Les voyageuses hirondelles, avec leur gazouillement timide, n'ont pas besoin de l'influence des saisons pour rechercher leurs semblables. Elles fuient ensemble les rigueurs de l'hiver ; ensemble elles reviennent jouir des douceurs du printemps. Elles connaissent le doux sentiment qui s'attache au berceau, et visitent tous les ans celui qui les a vues naître. Elles s'aident mutuellement dans la construction de leurs nids, et la place même qu'elles choisissent pour le bâtir dans notre voisinage, annonce leur penchant pour la société. Malheur à celui qui troublerait ces innocentes familles élevées pour ainsi dire sous

notre protection ! Comme ces voyageurs de l'antiquité qui venaient s'asseoir dans le foyer en invoquant les dieux de la maison, quelques hirondelles prennent aussi ce même foyer pour leur asile, quand elles arrivent de leur long voyage.

Les moineaux, qui aiment aussi à fréquenter nos habitations, ne nous quittent point ainsi que l'hirondelle; mais il ne faut point leur en savoir gré. C'est plutôt le goût du pillage que l'amour de la société qui les fixe auprès de nous. Ces brigands, dont la tête a été quelquefois mise à prix, se réunissent par bandes pour dévaster nos greniers, et comme il arrive toujours dans les sociétés corrompues, au lieu de jouir en paix du fruit de leurs rapines, ils se battent fréquemment avec fureur. Défians et familiers, on dirait que la connaissance qu'ils ont des hommes les leur fait craindre et mépriser tout à la fois.

La linotte, le bouvreuil, le pinson, le merle passent avec nous la triste saison de l'hiver; mais ils ne font point entendre

pendant ce temps leurs chants agréables et variés. Les linottes volent par troupe en poussant un petit cri d'appel. Le merle solitaire voltige de buisson en buisson. On l'aperçoit de loin à travers les ronces dépouillées; la défiance le tient à une grande distance de l'homme.

La pie pétulante et le geai bruyant ne peuvent garder le silence dans aucune saison. Placés sur les grands arbres des forêts, ils découvrent dans les sentiers le lièvre timide qui se hasarde loin de son gîte, et en avertissent aussitôt le chasseur par des cris éclatans et répétés.

A la suite de ces oiseaux venaient le coucou, qui va déposer audacieusement sa famille dans un berceau qui ne lui était pas destiné; le gros-bec dont les forêts solitaires n'ont jamais entendu la voix; la corneille, amie des ruines, et le corbeau qui compte les générations des hommes.

Comme il était impossible de voir tout en détail dans l'espace de quelques heures, et que plusieurs d'entre ceux qui visitaient

ce cabinet se proposaient d'y revenir une autre fois, on quitta les oiseaux pour admirer les coquillages. M. Silvère fit remarquer à ses hôtes de charmantes porcelaines, qui servent de monnaie dans plusieurs contrées de l'Afrique, et dont les Canadiens composent leurs colliers de paix, ainsi nommés parce que les deux partis opposés s'offrent cet ornement dans les traités. Il leur fit voir un *lambis* couleur de rose, en forme de cylindre, et qui sert de cor de chasse à quelques nations sauvages. Les coquillages nommés *cauris* garnissent les harnais des chevaux du levant, et les nattes de jonc, dont les habitans de l'île Sainte-Marthe ont coutume de revêtir les murailles de leurs maisons. D'ingénieux ouvriers retirent du *burgan* une belle nacre qu'on incruste d'or, et qui sert à former des ouvrages charmans. Le *buccin* conduisait à la guerre les phalanges romaines, qui s'en servaient comme d'une trompette. Quelques peuplades sauvages réunissent et exposent à un courant

d'air des tonnes, des casques, des buccins, des porcelaines, et dansent aux sons que rendent ces coquillages animés par le vent.

Le *nautile*, qui le premier montra, dit-on, à l'homme le modèle d'un vaisseau, habite avec la plupart de ces coquillages le vaste fond des mers. Lorsqu'il veut en gagner la surface, il renverse l'embouchure de sa coquille, présente la pointe et monte avec rapidité. Arrivé sur les eaux, il retourne adroitement son petit navire, n'y laissant que la quantité d'eau nécessaire pour le lester. Il élève deux de ses bras auxquels se trouve attachée une membrane mince et légère qui lui sert de voile; deux autres bras qu'il plonge dans la mer deviennent ses avirons; un cinquième forme le gouvernail. On rencontre quelquefois par un temps calme de petites flottes de nautiles ainsi appareillées. La tempête ou quelque autre danger menacent-ils ces navigateurs? habiles pilotes ils retirent les avirons et les voiles, remplissent d'eau leur navire, et se précipitent au fond de la mer.

Les coraux, les madrépores, les coralines et autres ouvrages des polypes ne présentèrent pas moins de merveilles. Ces charmantes habitations, de créatures presqu'invisibles, ressemblent tantôt à des plantes, comme le corail, dont les branches rouges et blanches imitent un arbre dépouillé de ses feuilles, tantôt à un nid d'oiseaux, à une grappe de raisin, à une ruche d'abeilles. Les éponges, qui sont aussi des polypiers, affectent également une multitude de formes différentes dont elles portent le nom. On trouve parmi elles, la *flûte de Pan* composée de sept tuyaux d'inégale longueur, l'*évantail*, le *turban*, le *cierge* qui s'élève en colonne pyramidale, le *gobelet de Neptune*, l'*agaric de mer*, la *corne de daim*.

Tous ces polypiers sont habités par des vers marins si extraordinaires, qu'on a douté de leur existence. Non-seulement ils sont fort petits, mais en les voyant on croit ne regarder que des fleurs. Une multitude de petits bras, attachés à un centre

commun, n'offrent en s'épanouissant que l'apparence d'une fleur dont les pétales sont disposés en rayons. Quelques uns même, du nombre de ceux qui ne se bâtissent point de palais, passent encore pour de véritables fleurs sous le nom d'*anémones de mer*. On les voit, quand la mer est tranquille, tapisser la surface des rochers. Leurs formes et leurs couleurs présentent un parterre à l'œil étonné. Fixés au bout d'une tige, ils s'enfoncent lorsqu'on veut les saisir, se contractent, et d'une fleur épanouie deviennent une fleur en bouton. La main qui voudrait la cueillir ne peut la toucher sans éprouver une cuisson qui dure assez long-temps. Ces *anémones* attirent et dévorent leur nourriture, se plongent dans l'eau et reparaissent à volonté. Si d'un côté de semblables caractères permettent de les ranger dans la classe des animaux, de l'autre la bizarrerie de leur forme, si bien d'accord avec celle des plantes, force le naturaliste à rester comme indécis dans ce grand mys-

tère de la nature. Arrivé sur les limites d'un de ses règnes, il ne sait plus quelle place assigner à l'objet de ses profondes méditations.

L'heure s'avançait. Madame Clémence, désirant retourner chez elle, termina la visite du cabinet en faisant ses adieux à M. Silvère. Ce dernier proposa d'accompagner les dames une partie du chemin; on sortit en donnant à sa collection les justes éloges qu'elle méritait.

— Eh bien, dit tout bas Adrienne à Aspasie, n'êtes-vous pas satisfaite de ce que nous venons de voir?

— Mon Dieu! ma chère, répondit Aspasie d'un air dédaigneux, cela n'est bon tout au plus que pour un écolier. Que de choses communes pour quelques raretés! Des moineaux! des hirondelles!

— Je vous assure que j'ignorais presque tout ce qu'on en a dit, répliqua Adrienne, et que le peu que j'ai retenu de leurs mœurs, me les rendra à l'avenir beaucoup plus intéressans. Que m'importe de savoir

l'histoire d'un nimal que je ne vois jamais qu'en gravure ou empaillé? Il faut que je m'en rapporte à ceux qui l'ont étudiée, et je suis privée moi-même de ce plaisir.

— Il est vrai, continua ironiquement Aspasie, qu'il est fort curieux de savoir que le rossignol est glorieux, que les moineaux aiment le pillage, et que le gros-bec ne chante jamais; mais il me semble qu'on verrait avec tout autant de plaisir l'oiseau de paradis, dont les plumes longues, brillantes et soyeuses lui donnent une telle légèreté, qu'on a cru long-temps qu'il ne se reposoit jamais. J'aurais voulu rencontrer dans le nombre des serpens le naja, que les Indiens trouvent l'art d'apprivoiser et de montrer publiquement dans les rues, comme on fait parmi nous des ours et des singes, malgré les dangers de sa morsure, qui donne la mort en peu d'instans. Enfin j'ai cherché inutilement le zèbre, la panthère, le rhinocéros, l'autruche, et même le lion, car celui de M. Silvère n'est qu'un lionceau. A la vérité le tigre est assez

beau ; mais ce n'est encore là qu'un tigre de Guinée ; il ne paraîtrait rien à côté de ceux du Nouveau-Monde.

Aspasie, fort satisfaite d'elle-même, crut avoir donné à Adrienne une haute opinion de ses études. Malheureusement elle avait achevé sa critique par un trait d'ignorance qui n'échappa point à la fille de M. Albert. Adrienne savait que les animaux de l'Afrique sont les plus forts et les plus terribles de la terre, tandis que ceux de l'Amérique en sont les plus petits. Au lieu de relever l'erreur d'Aspasie, elle garda le silence de peur de l'humilier, et se contenta de mépriser au fond de son cœur les ridicules prétentions que cette jeune fille montrait, et soutenait si mal.

CHAPITRE XVI.

Les talens et la bonté. — Le jeune poëte. — L'ours.

Casimir, toujours malin, s'était longtemps amusé d'Aspasie dans le cabinet de M. Silvère. Il se plaisait à lui proposer mille questions touchant les objets qu'ils avaient sous les yeux, jouissant à chaque minute de son embarras, et la trouvant toujours plus ignorante sur les connaissances les plus à sa portée. Pendant qu'il racontait ses malices à Hypolite, Félicie et sa mère, presqu'arrivées à la vue de leur maison, prenaient congé de la compagnie. La première, après avoir embrassé tendrement ses nouvelles amies, et les

avoir priées tout bas de venir la voir à leur tour, salua Aspasie avec une froideur timide; mais elle n'eut garde de l'inviter comme elle avait invité ses compagnes. Quoiqu'elle ne connût guère plus les unes que les autres, elle emportait à leur égard des sentimens bien différens. C'est ainsi que dans l'espace de quelques heures, avec une bonne ou une mauvaise conduite, on peut se faire chérir ou mépriser.

En retournant chez M. Silvère, Aspasie, qui donnait le bras aux deux sœurs, les félicita d'être enfin débarrassées de cette petite villageoise.

— Ne vous pressez pas de nous en faire compliment, lui répliqua Isabelle un peu piquée, car bien loin d'être de votre avis, nous pourrions en avoir un tout contraire.

ADRIENNE.

Il est vrai que toute nouvelle qu'est pour nous la connaissance de Félicie, je sens que je ne la quitterai point sans regrets.

— Qu'entends-je? s'écria Aspasie ; est-il possible que ces paroles sortent de la bouche des filles de M. Albert? Quelles ressources peut vous offrir une fille sans éducation?

ADRIENNE.

Lorsqu'une jeune personne a de la décence dans le maintien, de la pureté dans son langage, de la réserve dans ses discours, ne peut-on pas en conclure qu'elle est fort bien élevée? Félicie ne manque d'aucun de ces avantages.

ASPASIE.

La première paysanne, au langage près, vous apportera le même mérite. Cette décence et cette réserve que vous vantez si fort, ne sont bien souvent que le manteau de l'ineptie. On garde le silence parce qu'on n'a rien à dire.

ISABELLE.

C'est toujours un mérite de savoir le garder ; et celui qui craint de dire une sottise, montre bien plus d'esprit que celui

qui s'en croit incapable. Félicie d'ailleurs ne se tait pas toujours. Avant votre arrivée, nous causions toutes les trois fort agréablement.

ASPASIE.

Mais enfin que sait-elle?

ISABELLE.

Beaucoup plus de choses que nous, peut-être. Une journée ne suffit pas pour juger du mérite d'une personne modeste. Félicie ne se vante point ; sa mère ne cherche point à la faire remarquer Comment voulez-vous qu'on devine au juste tout ce qu'elle vaut?

ASPASIE.

Si nous augurons du reste par la musique, certes nous devons avoir une haute idée de ses talens!

ADRIENNE.

Les talens ne sont que les accessoires d'une bonne éducation. On peut être fort estimable sans en posséder aucun.

ISABELLE.

Je trouve que Félicie a la voix fort belle.

ASPASIE.

C'est la beauté de celle d'une paysanne qui jette des sons au hasard, sans goût et sans méthode. N'avez-vous pas aussi admiré le choix de cette vieille romance

ADRIENNE.

Je ne m'attendais pas qu'une jeune fille cachée dans les montagnes nous chantât des ariettes apportées en poste de Paris. Au reste, vous savez que j'aime beaucoup les chants simples et touchans ; je les préfère, quelque vieux qu'ils soient, à des paroles insignifiantes, dont tout le mérite est dans la note qui les fait valoir. Félicie a commencé par nous dire que sa mère aimait cette romance ; un choix déterminé par un semblable motif devait être à l'abri du ridicule.

ASPASIE.

Vous parlez là comme une pastorale,

ma chère Adrienne. Rien n'est plus langoureux et plus féminin que ce que vous dites. Toutes ces belles raisons n'empêcheront pas votre Félicie d'être une fille fort ignorante ; car enfin où aurait-elle appris le dessin, la physique expérimentale, les mathématiques, les langues mortes, les vivantes ?

Je suis votre servante, reprit en riant Isabelle ; mais s'il faut connaître tout cela sous peine de passer pour une personne sans éducation, je vous assure que j'en manque autant que Félicie.

ASPASIE.

Mais au moins vous savez la musique, vous dansez fort bien, et vous avez du goût dans votre parure. Cette jeune fille est vêtue comme une gouvernante.

ADRIENNE.

Vous ignorez sans doute que madame Clémence est sans fortune ; qu'elle a deux autres enfans, et qu'il lui est impossible de leur donner de beaux habits.

ASPASIE.

Ne peut-on pas conserver une robe pour les visites extraordinaires ?

ADRIENNE.

Pourquoi affecter un jour plus de luxe qu'on n'en peut soutenir ? La pauvreté est-elle un vice pour chercher à la dissimuler ? Et n'est-il pas bien plus sage de se conformer à sa fortune ? Félicie, avec son habit de gros coton, sa douceur et sa jolie figure, est mille fois plus intéressante que chargée d'atours imposteurs. Elle est aujourd'hui ce qu'elle sera demain, c'est-à-dire, la fille de la veuve d'un pauvre officier.

— Ainsi tout est bien dans cette demoiselle ! répliqua Aspasie avec dépit. Pour plaire désormais, il ne faudra plus passer des années devant un forté-piano, ni payer fort cher un dessinateur pour qu'il nous instruise dans son art. Sans frais et sans peine, couverte d'une étoffe commune, on n'a qu'à imiter mademoiselle Félicie.

— Vous ne me comprenez pas, reprit Adrienne avec douceur : bien loin de jeter une telle défaveur sur les arts d'agrémens, j'en prends tous les jours des leçons de ma mère. Ils ne dépareraient pas Félicie ; mais Félicie est aimable sans eux, parce qu'il n'a pas dépendu d'elle de les acquérir.

ISABELLE.

Les talens sont fort bons pour ceux qui les possèdent, parce qu'ils les préservent de l'ennui ; mais que m'importe à moi qui désire une compagne agréable, une amie de cœur, qu'elle sache la musique comme Pergolèse, et le dessin comme l'Albane ? M'en aimera-t-elle mieux pour cela ?

— Au contraire, reprit Casimir en se mêlant à la conversation, elle aura beaucoup moins de complaisances pour toi qu'une fille qui ne sait rien. Si tu lui parles d'un ajustement de bal, elle sourira de pitié. Si tu l'engages à faire une promenade du soir ou du matin, elle représentera que la fraîcheur n'est propre qu'à

lui gâter la voix. Vos plus doux entretiens seront des dissertations sur la physique, des traités de peinture, ou des règles de mathématiques.

Aspasie allait se fâcher tout à fait, lorsqu'Adrienne, reprenant la parole, lui dit avec beaucoup de grâce :

— Heureuses celles qui, comme vous, ma chère Aspasie, ont aimé l'étude dès leur enfance et ont pu s'abandonner à leur goût ! Je vous en félicite de tout mon cœur, et je ne doute pas que les charmes que vous y trouvez ne soient la seule raison qui vous fasse y mettre tant d'importance ; mais combien de personnes se trouvent privées, soit par leur fortune, soit par le séjour qu'elles habitent, de ces mêmes avantages qui vous sont si chers ! Il faut bien alors leur pardonner leur ignorance à cet égard, et cela ne doit pas empêcher de leur savoir gré des bonnes qualités de leur cœur. On ne s'informe plus de ce qu'elles savent ; on demande seulement si elles se font chérir et estimer

dans leur famille, si elles ont dans le caractère de la franchise et de la complaisance.

Aspasie, ne sachant plus que répondre, fut obligée de convenir, bon gré mal gré, qu'Adrienne pouvait avoir raison. Au reste, persuadée qu'on n'avait pas pour elle chez M. Silvère toute la préférence qu'elle s'imaginait mériter, elle engagea son oncle, qu'elle conduisait à sa volonté, à n'y faire qu'un très court séjour. Ils partirent sans être regrettés de personne. M. Léon, quoique bon, se faisait peu estimer, à cause de sa faiblesse et de son aveuglement; Aspasie, à force d'orgueil et de prétentions, se couvrit partout de ridicules.

Le lendemain même de son départ les deux sœurs effectuèrent le projet qu'elles avaient formé d'aller voir Félicie. M. Silvère voulut les faire accompagner; mais elles lui assurèrent qu'elles reconnaîtraient parfaitement le chemin, et qu'elles se faisaient un plaisir de se hasarder toutes

deux dans cette petite promenade. Elles prirent une corbeille pleine de superbes prunes que M. Silvère envoyait à madame Clémence, et s'enfoncèreut dans les bois en chantant ensemble une romance à deux parties. La romance était longue; les deux sœurs prenaient tant de plaisir à s'écouter, qu'elles ne s'aperçurent qu'assez tard qu'elles s'étaient égarées dans leur route. Une campagne sauvage avait remplacé les rians bocages de Campan; un torrent bouillonnait au milieu du chemin hérissé de toutes parts de rochers noirs et stériles.

— Où sommes-nous? s'écria Adrienne en pâlissant d'effroi.

— Je n'en sais rien, répliqua en riant Isabelle; mais nous ne pouvons pas être fort éloignées du point de notre départ. Avant de chercher notre chemin, laisse-moi, je te prie, contempler ce paysage agreste. Comme le bruit de ce torrent plait à mon oreille! Regarde avec quelle hardiesse il se jette du haut de ce ravin! comme il bouillonne ensuite! comme il

fait jaillir de tous côtés une écume blanche et légère !... Mais tu ne le regardes point, tu es inquiète.

— Il est vrai; nous voilà dans une solitude affreuse, à la merci de tous les dangers.

Adrienne avait les larmes aux yeux en achevant ces paroles. Isabelle reprit avec un peu de vivacité :

— En vérité, Adrienne, il y a des momens où tu perds toute ta raison. La frayeur te rend tellement différente de toi-même, qu'on ne te reconnaît plus, et il faut que je te moralise, moi qui suis la plus jeune. Songe donc qu'il n'y a pas une heure que nous sommes en route, et que nous avons marché doucement. Peut-être allons-nous nous trouver tout près de la maison de madame Clémence ou de Campan; peut-être n'y a-t-il qu'un arbre, qu'un rocher qui nous les cache. Je ne te demande que cinq minutes de repos, après quoi nous retournerons sur nos pas.

Adrienne n'osa refuser sa sœur. Elles

s'assirent sur un tronc d'arbre que le torrent avait tout récemment déraciné. Attaché encore à la terre par une faible partie de ses racines, il continuait de végéter ainsi renversé avec ses branches et son feuillage. Le courage et la peur se communiquent également. La tranquillité d'Isabelle ayant rassuré insensiblement l'esprit craintif d'Adrienne, elle se mit à rire de sa propre frayeur, et regardant l'arbre sur lequel elles étaient assises :

— Voici, dit-elle à sa sœur, de quoi inspirer une jolie églogue. Cet arbre, qui après avoir résisté aux efforts de ce torrent impétueux, vient enfin de céder à sa violence, est l'image d'un sage dont la vertu succombe. Comme cet arbre, il est renversé sans être mort, il se survit pour ainsi dire à lui-même. La vertu lui donnait tout son éclat; privé de ce don sacré, il ne fait plus que végéter dans la poussière.

— Cette idée me plait, s'écria Isabelle, et je me sens tout à coup comme inspi-

rée.... Cependant je n'ai jamais essayé de faire des vers; cela est-il donc si difficile?

— Il est au moins difficile de les bien faire.

— Je sais les mesurer, je connais à peu près les mots qui riment ensemble.

— Ce n'est pas tout. Le choix des expressions, la justesse de la pensée, l'harmonie, la clarté doivent se réunir dans les bons vers.

— Je pense que le désir qu'on éprouve de s'essayer dans cet art pourrait être l'indice d'une certaine disposition naturelle.

— Il serait peut-être indiscret de trop s'y fier; on courrait risque de se jeter dans la mésaventure qui arriva à ce pauvre Lucien.

— De quelle mésaventure et de quel Lucien veux-tu parler?

— De l'ami de Casimir, du fils aîné de M. Valère. Ne sais-tu pas l'histoire de sa pièce de vers?

— Non, sans doute; raconte-la-moi.

LE JEUNE POËTE.

Lucien était en pension depuis quatre ans, et quoiqu'il en eût déjà douze, M. Valère n'apercevait en lui aucun progrès. Le maître, qui était un homme sévère et juste, ne savait point flatter les parens de ses élèves en feignant une satisfaction qu'il ne recevait point de ces derniers. Tous les ans il distribuait des prix dans son collége, et jamais Lucien n'en avait obtenu. Il ne manquait pourtant ni d'esprit ni de mémoire, de sorte qu'on regardait son ignorance comme une espèce de problème difficile à expliquer. Enfin on découvrit que la passion de faire des vers l'empêchait seule d'avancer dans ses études. Il passait tout son temps à composer des

chansons, des épigrammes, des idylles; il le faisait secrètement dans la crainte de son maître, et ne montrait ses productions qu'à quelques camarades privilégiés. Une chanson assez spirituelle ayant circulé dans le collége, parvint jusqu'au professeur, qui découvrit ainsi à M. Valère le mystère qui les étonnait depuis si longtemps. La chanson était du nombre de ces poésies qui ne doivent leur mérite qu'à quelques vers heureux. Il y en avait plusieurs de mauvais et beaucoup de médiocres. M. Valère ne put souffrir qu'une si frivole occupation consumât le temps précieux de la jeunesse de son fils; il songea à l'en détourner par quelque moyen sûr et capable de faire dans son esprit une impression plus forte et plus durable que toutes ses remontrances. M. Valère alla donc un jour le chercher au collége pour l'emmener à la campagne, où toute sa famille était rassemblée à l'occasion de la fête de son grand-père. Chemin faisant, il lui reprocha doucement le mystère qu'il

lui avait fait de son goût pour la poésie, et l'engagea à composer quelque chose en l'honneur de son bon papa, qui en serait bien agréablement surpris. Lucien le promit avec joie, et de suite sa jeune imagination se mit à s'exercer. A peine eut-il reçu les premiers embrassemens de sa famille, qu'il courut s'enfermer dans un cabinet, au grand scandale de ses sœurs et de ses cousines, qui ne savaient pas que Lucien fût poëte.

Celui qui prépare un discours de réception à l'Académie ne travaille pas avec plus de courage que ne faisait notre écolier. Sa famille entière allait être témoin de son début. Il voulait que ce début eût de l'éclat, et qu'il donnât une grande idée de son génie. Son héros avait été un homme de guerre, mais depuis quelques années la goutte le retenait dans son fauteuil. Lucien, profitant de ces deux circonstances, dit dans ses vers, dont je ne me rappelle que le sens, que le vieillard prévoyant avait cueilli assez de lauriers dans

sa jeunesse pour former le lit sur lequel il se repose dans ses vieux jours. Lucien chargea ces vers de comparaisons pompeuses, de mots ambitieux ; il entonna presque la trompette épique pour chanter un bon vieillard infirme, et qui ne trouvait un instant de plaisir que dans la présence de sa nombreuse famille. Il relut plusieurs fois ses vers, corrigea les plus simples, quoiqu'ils fussent les meilleurs, et courut, fort satisfait de lui-même, montrer son ouvrage à M. Valère. L'épouse de ce dernier n'était pas dans le secret ; elle survint tout à coup, et l'on fut obligé de l'y mettre. Madame Valère connaissait mieux ses devoirs que la versification. Le bouquet de son fils lui parut un chef-d'œuvre ; elle eut de la peine à modérer son admiration. Lucien s'en aperçut, et son amour-propre s'en augmenta considérablement. Cependant M. Valère lisait la pièce sans rien témoigner de son opinion. Les vers étaient précisément tels qu'il les désirait pour son projet. Une ri-

dicule prétention s'y faisait sentir à chaque mot. Lucien, étonné de son silence, lui demanda ce qu'il en pensait.

— Mais toi-même, répondit M. Valère, quel jugement en portes-tu ?

— Vous savez bien, mon père, répliqua Lucien avec une certaine confiance, qu'un auteur ne peut pas dire ce qu'il pense de son ouvrage.

— C'est-à-dire, repartit M. Valère, que tu es satisfait du tien, car autrement tu pourrais convenir de ses défauts.

— Oh ! je ne pense pas qu'il soit parfait, poursuivit Lucien ; mais il me semble que j'en ai fait au collége qu'on trouvait bons, et qui ne valaient pas celui-ci.

— Eh bien ! reprit M. Valère, puisque tu en es content, je ferai imprimer ces vers dans le *Mercure*.

— Quoi ! tout de bon ?

— Oui. Tu sais que le rédacteur de ce journal est un de mes anciens amis : je vais lui écrire, et dans huit jours nous y verrons ta pièce de vers.

— Ah ! mon père ! quelle joie vous me causez ! Quoi ! ces vers que voilà, ces vers que je viens de composer seront lus de tous ceux qui reçoivent le *Mercure ?* Quel honneur pour moi ! Mon père, si vous priiez votre ami d'y mettre une ou deux lignes de réflexions critiques ? cela les ferait mieux remarquer.

— A la bonne heure ! Mais si ces réflexions allaient se trouver à ton désavantage ? car je t'avertis que cet écrivain est juste jusqu'à la sévérité, et d'une probité si exacte, qu'il n'est point de considération qui le fasse parler contre sa pensée. J'aurai beau lui dire que tu es mon fils, il se taira, ou dira simplement la vérité.

— Mais, mon père, si vous jugez mes vers dignes de l'impression.....

— Eh ! mon Dieu, mon ami, le jugement de ceux qui nous aiment est toujours fort suspect. Ta mère et moi, ne sommes-nous pas naturellement portés à l'indulgence, lorsqu'il s'agit de nos enfans ?

— Je vous assure, mon cher, reprit madame Valère qui brûlait déjà de voir les vers imprimés, que même dans l'almanach des Muses, il y a bien des morceaux qui m'ont semblé moins agréables que celui-ci. A la vérité je ne m'y connais guère; mais songez au jeune âge de Lucien: quand on saura qu'il n'a que douze ans, on ne pourra s'empêcher de trouver cette poésie surprenante.

— Maman a raison, repartit Lucien; une grande jeunesse mérite de l'indulgence.

— Eh bien, soit, dit à son tour M. Valère. Les vers seront donc imprimés. Et il alla écrire au rédacteur du *Mercure*.

Des personnes moins préveneus que Lucien et sa mère, auraient facilement deviné la pensée de M. Valère; mais la présomption d'un côté, de l'autre, une aveugle tendresse, les empêchaient de rien apercevoir. Lucien était ivre de joie. Il en contracta un air de suffisance, un mépris pour les divertissemens de ses amis, qui

firent que M. Valère s'applaudit doublement de ce qu'il avait fait. Ces huit jours d'attente parurent huit siècles à notre jeune poëte, et le secret lui pesait tant à garder, qu'il ne l'observa que jusqu'au jour de la fête de son grand-père. Le vieillard, surpris et enchanté, ne crut pas devoir épiloguer des vers composés en son honneur. Le lit de lauriers le flatta. Il donna de grands éloges à l'auteur. On but joyeusement à sa santé ; on lui fit réciter trois fois ses vers, fruits précoces de sa muse naissante ; et la feuille sur laquelle ils étaient écrits passait de main en main autour de la table. C'est dans cette ivresse de l'orgueil que l'heureux Lucien laissa échapper le secret de l'envoi au *Mercure*. Quelques personnes de la famille restèrent exprès pour jouir du triomphe de Lucien. Enfin le jour tant désiré arriva. M. Valère prit le journal ; tout le monde avait les yeux sur lui. Lucien, debout, penché sur l'épaule de son père, suivait des yeux chaque page. Tout à coup il s'écria :

— Ils y sont ! et un applaudissement général se fit entendre.

— Il y a même des réflexions, ajouta M. Valère. Veux-tu que je les lise?

— Je le veux bien, répondit Lucien d'une voix émue.

Dans ce moment critique, le cœur lui battait, et il avait cessé de regarder dans le *Mercure*. Appuyé derrière le fauteuil de sa mère, il attendait son jugement avec inquiétude. M. Valère lut à peu près ces paroles :

« Sans la prière d'un ami, qui m'a re-
» mis ces vers en me recommandant d'en
» faire mention, je n'occuperais point
» mes lecteurs d'un sujet si pitoyable. »

A ce début, tous les visages marquèrent de la surprise, et Lucien commença à sentir les épines dont la gloire blesse quelquefois ses adorateurs. M. Valère poursuivit :

« C'est, me dit-on, l'ouvrage d'un en-
» fant de douze ans ; on peut augurer,
» d'après cela, qu'il ne sera jamais un

» grand poëte. Je plains son père qui, en » cherchant à lui procurer une bonne » éducation, ne recevra pour récompense » de ses efforts, qu'une foule de méchans » vers à jamais ignorés. La profession de » poëte n'est pardonnable qu'à un grand » génie. Tout esprit médiocre est destiné » à la risée publique, lorsqu'il prétend » exciter une admiration qu'il ne mérite » point. Tel mauvais rimeur eût été un » bon avocat, ou un médecin estimé, s'il » se fût consacré à ces fonctions hono- » rables. Ce n'est pas qu'il ne faille aussi » de grands talens pour les exercer avec » gloire; mais comme elles ont un but » utile qu'on peut remplir sans célébrité, » un esprit ordinaire s'en accommode. Au » contraire, la science frivole du poëte » ne compose point avec la fortune. Il » faut qu'elle marche dans les cieux ou » qu'elle rampe sur la terre. Elle ne vit » que d'admiration et de louange, tributs » dont les hommes sont avares, et qu'il » faut leur arracher. La lecture des vers

» de notre jeune rimeur, convaincra aisément ceux qui prendront la patience de les parcourir, que la gloire dont je parle ne lui est pas destinée. En frappant fort il a cru frapper juste, ce qui est la preuve d'un mauvais goût. J'aurais mieux auguré de quelques vers simples et naturels, que de cette espèce d'ode boursoufflée, dont il n'est point d'écoliers qui ne soient capables. Je n'ai plus qu'un avis à donner à ceux qui l'élèvent; c'est de s'armer de bonne heure contre une manie qui lui fait perdre un temps précieux. Au lieu des louanges qu'il désire, il serait bon d'accueillir chaque pièce par un châtiment sévère, et quelque robuste que soit sa muse naissante, j'ose assurer qu'elle ne résistera point à ce régime. »

— Tu t'imagines facilement, continua Adrienne, l'effet que durent produire ces lignes foudroyantes. Lucien, au comble de l'humiliation, avait caché son visage

dans le sein de sa mère, et versait un torrent de larmes. Sa mère était indignée contre le *Mercure*, que le vieillard accusait d'un peu trop de sévérité. Les autres personnes de la famille se rangèrent ou feignirent de se ranger à cet avis. M. Valère seul soutint qu'il était probable que le censeur voyait plus juste qu'eux, et que sans leur tendresse pour Lucien, ce jugement aurait été aussi le leur.

Lucien eut beaucoup de peine à se consoler d'un pareil revers. Il se repentait cruellement d'avoir demandé des réflexions critiques, et l'idée qu'elles seraient lues de beaucoup de monde, idée qui lui était d'abord si agréable, le pénétrait de douleur. Il renonça pour toujours à une carrière dont les premiers pas lui avaient tant coûté ; il tourna vers des études plus sérieuses la facilité qu'il avait reçue de la nature, et tu te rappelles qu'on le regardait déjà, il y a un an, comme l'écolier le plus instruit de son collége.

— Voilà une aventure que je ne con-

naissais pas, et qui m'a tout à fait amusée, reprit Isabelle. Je me représente ce pauvre garçon passant d'une grande joie à une confusion plus grande, et cela devant des personnes qui étaient restées exprès pour jouir de son triomphe !

— C'est là justement ce qui l'affligeait davantage. Il voyait ou croyait voir sur le visage de ses cousines, cette pitié maligne et injurieuse qui est si cruelle à l'amour-propre.... Mais nous ne pensons plus à notre route, et pourtant les cinq minutes sont déjà bien loin.

— Restons encore un moment ; nous sommes si bien sur ce rocher ! Tu n'as plus de peur maintenant. Si nous avions avec nous notre déjeûner, nous prendrions un petit repas champêtre, d'autant plus agréable que je meurs de faim.

— Il me semble que je mangerais aussi avec plaisir. J'ai là du pain dans mon sac à ouvrage ; mais il est dur et grossier.

— Par quel hasard se trouve-t-il là?

— Je l'avais pris pour le donner en pas-

sant à ce gros chien rouge qui me fait tant de peur.

— J'entends ; c'était pour lui faire ta cour. Tout dur qu'il est, veux-tu que nous partagions ce pain?

— Volontiers ; l'appétit suppléera à la qualité du mets.

— Et ces belles prunes ?

— Oh ! Isabelle, nous ne pouvons pas y toucher. C'est un dépôt.

— Ne sommes-nous pas certaines d'en goûter notre part, puisque nous les portons à madame Clémence ?

— N'importe. Il me semble que nous ferons mieux de ne pas en manger à présent. Une certaine délicatesse, que je sens mieux que je ne puis l'exprimer, nous y oblige.

— Il est pourtant dur de manger de mauvais pain sec à côté de si beaux fruits.

— Il est louable aussi de répondre à la confiance de celui qui vous les a livrés. Si dans une si légère circonstance, nous n'étions pas assez fermes pour nous impo-

ser cette loi, qu'eussions-nous fait à la place de cette famille romaine qui, tombée dans la misère la plus affreuse, périssait de faim plutôt que de toucher à un riche dépôt qui lui avait été confié?

— Eh bien! laisse-moi donc cacher ce panier de prunes, afin que je ne souffre pas au moins le supplice de Tantale.

Comme Isabelle se levait pour éloigner le panier, elle aperçut un ours qui passait sur les rochers, de l'autre côté du torrent. Cette vue la rendit un peu sérieuse; elle fit signe à sa sœur, en lui montrant l'ours, de ne point faire de bruit, dans la crainte d'attirer son attention de leur côté. Au lieu d'écouter cet avis, Adrienne, saisie d'effroi, jeta un grand cri, et se mit à fuir de toutes ses forces. Elle ne s'arrêta que lorsque la respiration vint à lui manquer. Et ce fut alors qu'elle s'aperçut qu'Isabelle ne l'avait point suivie. Une vive douleur s'empara d'Adrienne; elle pleura amèrement en se reprochant d'avoir abandonné sa sœur.



Elle fit signe à sa sœur en lui montrant l'Ours.

— Isabelle! ma chère Isabelle! s'écriait-elle, que seras-tu devenue? Tu m'as en vain recommandé le silence; mes cris indiscrets auront attiré l'ours! Il t'a peut-être dévorée; et c'est moi qui en suis la cause! Malheureuse Adrienne! où t'a conduite ta pusillanimité! Tu n'as songé qu'à toi, et tu as laissé ta sœur dans le péril! Oh! je ne retournerai plus auprès de mes parens; ils m'auraient en horreur!.... Mais où irai-je?.... Si ma sœur n'était que blessée? si elle avait besoin de mes secours?.... Mais quoi! retourner au torrent!.... L'ours y est peut-être encore!... Eh bien, quand il me tuerait comme Isabelle!.... Hélas! je suis bien malheureuse!....

Elle se leva pour retourner sur ses pas, quoique cet effort lui coûtât cruellement, Elle croyait fermement marcher au-devant de la mort. Le cœur lui battait d'une force extraordinaire; de grosses gouttes de sueur lui tombaient du front, et son angoisse augmentait à mesure qu'elle se rapprochait

du torrent. Elle ne vit ni l'ours, ni Isabelle ; mais comme elle s'avançait avec précaution, elle entendit quelque chose remuer dans le feuillage. Adrienne, persuadée que c'était l'ours, se laissa tomber sur les genoux en fermant les yeux, pour ne pas voir l'objet de sa terreur. Tout à coup elle se sentit presser entre deux bras qui ne cherchaient point à l'étouffer ; c'étaient ceux d'Isabelle. Au son de cette voix si chère, la pauvre Adrienne ouvrit les yeux, et des larmes de joie inondèrent les joues des deux sœurs. Elles se tinrent long-temps embrassées sans pouvoir retrouver la parole. Isabelle se remit pourtant la première ; mais à peine eut-elle ouvert la bouche, qu'Adrienne l'entraînant avec vivacité :

— Allons-nous-en d'ici, lui dit-elle ; je croirais toujours voir ou entendre cette effroyable bête.

Isabelle prit le panier de prunes, et suivit Adrienne jusqu'auprès d'une petite maison, où on leur enseigna la demeure

de madame Clémence, qui n'était pas fort éloignée.

— Maintenant que nous voici en sûreté, reprit Isabelle, parlons un peu de notre aventure. Elle est triste et plaisante tout à la fois.

— Pour triste à la bonne heure, répliqua Adienne; mais pour plaisante, je n'en conviendrai pas. Je n'ai jamais eu tant de frayeur de ma vie, et j'aurai de la peine à en revenir.

— Eh bien, je t'assure qu'il n'y avait pas de quoi.

— Oh! pour le coup, Isabelle, c'est pousser la hardiesse jusqu'à la témérité. Tu n'ignores pas que l'ours est un animal féroce et carnassier.

— Point du tout. Il n'attaque jamais le premier, et ne blesse que pour se défendre. Il vit de racines et de fruits. Tout le danger était pour nos prunes.

— Ta mémoire ou la mienne sont prodigieusement en défaut. Il me semble que j'ai lu, au sujet de l'ours, des détails qui

ne s'accordent guère avec ce que tu me dis. Nous demanderons à nos parens ce qu'il en faut croire ; en attendant, raconte-moi ce qui t'est arrivé.

— Pas la moindre chose. Je me suis cachée après ta fuite dans ce même feuillage....

— Ah ! ah ! tu craignais donc aussi, toi?

— Les cris que tu as jetés m'ont donné un peu d'inquiétude. L'ours, sans être méchant, est, dit-on, d'une humeur fort susceptible ; il s'offense de peu de chose. J'ai crains que l'éclat de ta voix ne l'eût un peu scandalisé ; c'est pourquoi je me suis mise hors de sa vue, sans pour cela cesser de le regarder.

— Eh bien, lui as-tu trouvé un air de bonne humeur?

— Oui, il m'a semblé fort paisible. Après avoir détourné la tête au bruit que tu as fait, il a continué sa route en se dirigeant vers le sommet de la montagne. Alors je suis sortie de ma cachette, j'ai regardé aux environs, et ne t'apercevant

plus, j'allais à ta rencontre lorsque je t'ai entendue revenir. Je me suis remise dans le feuillage pour m'amuser un peu de ton inquiétude. Tes larmes, ta pâleur, ton effroi, m'ont inspiré tant de compassion, que le jeu n'a pas duré long-temps.

C'est en causant ainsi que les deux sœurs arrivèrent au but de leur petit voyage.

CHAPITRE XVII.

La visite. — La leçon de botanique. — La Bohémienne.

Adrienne et Isabelle aperçurent dans une étable, dont la porte était entr'ouverte, une jeune paysanne occupée à traire des chèvres. Elles s'avancèrent vers elle, et lui demandèrent la maîtresse de la maison. La jeune paysanne se leva aussitôt, posa à terre la jatte de lait, et ayant rejeté en arrière une partie de ses cheveux blonds qui lui couvraient le visage, elle vint en souriant embrasser les deux sœurs. Cette jeune paysanne était Félicie. Ses amies furent un peu surprises de la trouver ainsi vêtue, et dans une pareille oc-

cupation; mais elles n'en laissèrent rien paraître, et ne lui en firent pas un moins tendre accueil. Félicie leur demanda la permission d'achever de traire sa dernière chèvre; elle passa en suite proprement son lait, ferma l'étable, et conduisit les jeunes filles dans la maison. Madame Clémence, vêtue à peu près comme Félicie, pétrissait de la pâte pour faire du pain, aidée seulement d'une vieille servante qui avait élevé ses enfans dans un temps plus heureux. Madame Clémence, d'un ton noble et effectueux, mais sans confusion, pria les demoiselles de l'excuser si elle ne quittait pas un ouvrage qu'on ne peut interrompre sans inconvénient. Félicie les mena se reposer dans une autre chambre où se trouvaient ses deux jeunes frères. L'aîné copiait un exemple d'écriture, le plus petit bâtissait un château de cartes que Félicie fut obligée de déranger pour faire asseoir ses amies. L'enfant pleura, Félicie le prit sur ses genoux, et s'empressa de le consoler. Tout en le caressant, elle

entretenait Isabelle et sa sœur, et riait de l'aventure de l'ours, que la première lui racontait. Madame Clémance vint bientôt retrouver ses hôtes, et Félicie alla préparer le dîner. La table se trouva dressée dans le lieu même où madame Clémence s'occupait à pétrir; car il n'y avait que deux chambres dans la maison. Le pétrin était fermé et recouvert d'un tapis. Une grande propreté régnait dans toute la pièce, et principalement sur la table, où tout était disposé avec beaucoup de goût. Félicie n'avait ajouté à son habillement qu'un grand tablier de toile d'une blancheur ravissante; ses cheveux nouvellement tressés formaient une couronne autour de sa tête. Le dîner fut servi avec bien plus de recherche que les deux sœurs ne s'y attendaient. Une poularde délicatement nourrie, une crême excellente, des fruits conservés avec art, soit dans le sucre, soit dans leur état naturel, une liqueur délicieuse, et les belles prunes de M. Silvère concoururent à dédommager

nos jeunes voyageuses du mauvais déjeûner qu'elles avaient fait.

A l'instant où on sortait de table, trois petites filles se présentèrent, ayant chacune un livre sous le bras. Félicie s'avança au-devant d'elles, leur fit à chacune une caresse, et après leur avoir distribué le reste du dessert, elle les renvoya en leur disant qu'elle n'avait pas le temps ce jour-là de les recevoir.

— Que vous veulent donc ces enfans? lui demanda Adrienne.

— Je suis leur maîtresse d'école, lui répondit en riant Félicie. Tous les jours à cette heure je les fais lire et prier Dieu. Comme vous voyez, je n'ai pas encore beaucoup d'élèves; mais avec le temps on prendra confiance en moi.

— Et vous faites-vous payer bien cher, ma bonne amie? reprit Isabelle.

— Je ne leur prends rien, rien du tout, continua Félicie; c'est uniquement pour leur rendre service.

— Cela est bien bon de votre part,

poursuivit Isabelle; car il me semble que ce doit être une fonction fort ennuyeuse.

— Il est vrai qu'on a besoin de s'armer d'une grande patience, reprit Félicie; mais que voulez-vous ? Ma mère est pauvre, je ne puis rien donner, et il est si doux de faire du bien! l'instruction est aussi un bienfait. Nous sommes entourées de pauvres familles qui ne peuvent pas envoyer leurs enfans à l'école. Je me suis dit : Comme l'apôtre, je n'ai ni or ni argent; mais puisque je possède quelque chose qu'il serait utile à ces pauvres enfans de savoir, donnons-leur le seul trésor qui soit en ma puissance.

Les yeux d'Adrienne se remplirent de larmes. Oh ! combien Félicie lui parut aimable en s'exprimant ainsi ! Cette charmante enfant ne s'aperçut point de l'attendrissement qu'elle causait. Elle se mit à parler d'autre chose, et vanta son parterre à ses amies, en les y conduisant.

Elle leur montra un aloès de Saint-Domingue, qu'elle avait élevé avec beau-

coup de peine ; car cette plante craint les climats froids, sous l'influence desquels elle fleurit rarement. Du centre d'un massif de feuilles charnues, grandes, épaisses, pyramidales et armées de piquans sur leurs bords, s'élançait hardiment une tige svelte et terminée par un épi couvert de boutons. Chaque bouton promettait une fleur rouge-oranger, légèrement inclinée sur sa tige. Lorsque toutes les fleurs réussissent à s'épanouir, cet épi, élégamment soutenu, forme un coup d'œil des plus agréables ; mais Félicie n'osait se flatter d'en jouir, quelques précautions qu'elle employât. Son espoir avait déjà été trompé l'année précédente par les grands froids qui survinrent tout à coup.

Le gingembre des Indes orientales lui donnait moins de peine, et embellissait mieux son parterre, soit qu'il se montrât sous la forme d'un épi verdâtre garni de quelques fleurs éphémères, soit que les écailles de ce même épi, colorées de jaune et bordées d'un rouge éclatant, se fissent

voir dans toute leur parure. Cependant, par un de ces sentimens si communs dans le cœur des mortels, Félicie l'eût donné avec toutes ses autres plantes pour voir fleurir une seule fois son aloès. Plus ce dernier exigeait de soins, plus il lui devenait précieux.

Quelques jolis arbustes étaient plantés dans les coins du parterre, où ils offraient chacun un ombrage agréable. Là se trouvait l'azédarac, surnommé le lilas des Indes. L'Européen exilé, trompé par son parfum et la couleur délicate de ses fleurs en pannicule, croit, en se reposant à son ombrage, jouir encore de celui du lilas qu'il a planté de ses mains à la porte de sa maison.

Félicie fit remarquer aussi à ses compagnes une grenadille ou fleur de la passion, ainsi nommée parce qu'on croit y voir les instrumens de la passion du Christ. Du centre des pétales disposés en roses s'élève le jeune fruit surmonté de trois styles qui représentent les clous. Une

couronne garnie de frange, qui se trouve entre la corolle et le pistil, a semblé à quelques uns une imitation de la couronne d'épines. Voilà les titres de cette fleur pour mériter de porter une dénomination aussi vénérable. Elle offre d'ailleurs d'autres particularités assez intéressantes. Chacun des pétales, en s'épanouissant, produit un petit bruit semblable au mouvement d'une montre. Cette fleur ne s'ouvre jamais qu'à l'heure de midi, et reste ainsi jusqu'au lendemain dans toute sa beauté. A cette époque, elle prend la forme d'une soucoupe, et se referme précipitamment aussitôt que le soleil la frappe de ses rayons. Dès ce moment son règne est entièrement passé; elle ne s'ouvre plus, et meurt ainsi enveloppée de ses pétales.

Félicie montra encore d'autres plantes à ses amies, leur apprenant d'un air simple, mille détails qui les étonnaient en les amusant. Elle leur dit que la plupart des plantes curieuses qu'elle possédait lui avaient été données par M. Silvère, et parla quel-

que temps avec un tendre intérêt de ce vertueux vieillard, qui servait de consolateur et d'ami à tous les infortunés du canton.

— Ma bonne amie, reprit Isabelle après un moment de réflexion, en nous entretenant de la grenadille, vous vous êtes servie de termes qui ne me sont point très familiers, mais que je sais appartenir à la botanique. Connaîtriez-vous cette science?

— Oh! mon Dieu, non, répondit Félicie; tout mon savoir se borne au peu que je vous en ai dit. M. Silvère, en voyant ma passion pour les fleurs, a voulu que j'apprisse au moins à distinguer les parties qui les composent.

— Cela doit être fort joli à étudier, répliqua Adrienne; mais j'imagine que ce travail demande beaucoup de temps.

— Il en faut si peu, continua Félicie, que je puis dans un quart d'heure vous rendre aussi habiles que moi. Je vais prendre un lis; il a été mon rudiment, et je

crois que tous les botanistes en font le leur, à cause de la simplicité de ses parties qui sont grandes et bien distinctes. Cependant il n'est pas complet, comme vous l'apprendrez tout à l'heure. Asséyons-nous d'abord.

Elles allèrent s'asseoir au pied d'un rosier blanc. Félicité se plaça entre les deux sœurs, et tenant son lis à la main :

— Voyez-vous, leur dit-elle, ces six parties blanches ? ce sont les pétales, et la coupe élégante qu'elles forment par leur réunion, s'appelle la corolle. A présent regardez ce petit cylindre d'un vert tendre, qui sort de cette même corolle, terminé par une espèce de triangle, et enchâssé dans un autre d'un vert plus foncé ; c'est le pistil ou l'épouse ; car je vous préviens que chaque fleur est un petit palais nuptial, un temple de l'hymen. Vous riez, Isabelle ? Je ne vous dis pourtant que la vérité. Les fleurs se marient.

— Je suis bien curieuse de connaître ces nouveaux ménages, reprit Isabelle en

riant toujours. Maintenant que voilà l'épouse, montrez-nous aussi l'époux.

— L'époux? poursuivit Félicie ; dites donc les époux ; car je vous avertis qu'il y en a plusieurs, mais ils vivent tous en paix et sans jalousie. L'épouse de notre lis en a six, que voilà rangés respectueusement autour d'elle. Ce sont ces filets blancs surmontés chacun d'une petite tête dorée et mobile. Chaque filet s'appelle une étamine ou un époux. Maintenant il faut que vous sachiez que le pistil a trois parties. L'ovaire, où se forme le fruit ; le style, qui est enchâssé dans l'ovaire ; et le stigmate, qui couronne le style. L'étamine se divise aussi en deux parties très distinctes ; le filet, qui est blanc, et l'anthère que colore cette poudre jaune qui s'attache au nez lorsqu'on veut sentir un lis de trop près. Voilà, mes chères amies, ce que j'avais à vous apprendre.

— Il me semble, reprit Adrienne, que vous nous avez dit qu'il manquait quelque chose à ce lis.

FÉLICIE.

Effectivement, c'est le calice. On nomme ainsi l'enveloppe, assez communément verte, qui recouvre la plupart des fleurs encore en bouton, et qui se cache modestement sous la corolle, lorsque celle-ci est épanouie. Dans ces roses blanches, il est très visible.

ISABELLE.

Nous vous rendons grâce de votre charmante leçon, aimable Félicie. Je la trouve si fort de mon goût, que je veux essayer de la mettre quelquefois en pratique, et je me sens toute fière de savoir que les fleurs se marient. Mais à propos de ces mariages, à quoi servent-ils ?

FÉLICIE.

Ils sont fort utiles. C'est à la poussière des étamines qu'on doit le fruit qui succède à la fleur. Sans cette poussière nous ne mangerions ni poires, ni raisins, ni pain même, puisque le blé ne naîtrait jamais.

ISABELLE.

Quoi ! le blé porte une fleur ?

FÉLICIE.

Il n'est point de végétal qui ne fleurisse. N'avez-vous pas observé quelquefois le long des épis une poussière mobile et blanchâtre? Ce sont les anthères des étamines. S'il arrive de grandes pluies qui emportent cette poussière, les épis demeurent stériles.

ADRIENNE.

Fort bien, Félicie ! Je vois que tout en disant ne rien savoir, vous êtes beaucoup plus instruite que nous.

FÉLICIE.

Moi, mes bonnes amies? Je ne sais que fort imparfaitement les choses curieuses dont je vous entretiens. Il faudrait entendre M. Silvère ! Que de connaissances il possède ! Lorsqu'il nous fait l'amitié de venir ici, je ne me lasse point de l'écouter. Il vous parlerait de différentes méthodes que les savans ont employées pour classer les plantes, afin de les étudier plus facile-

ment. L'un (1), embrassant d'un coup d'œil hardi toute la végétation, établit la sienne sur la seule inspection des étamines, de sorte que le moindre brin d'herbe et l'arbre le plus élevé se rencontrent immédiatement dans la même classe. L'autre (2), plus fidèle imitateur de la nature, s'efforce de la suivre dans la chaîne qu'elle a formée, en divisant les plantes par familles, en saisissant ingénieusement le certain air de ressemblance qu'elles conservent entre elles. Ainsi, par exemple, le lis et la rose donnèrent leur nom à deux familles nombreuses, les liliacées et les rosacées. D'autres genres prirent le leur de leur forme naturelle. Telles sont les papillonnacées, les crucifères, dont les pétales sont en croix, les radiées, qui affectent la figure du soleil vers lequel elles s'inclinent plus visiblement que les autres; car toutes les plantes recherchent plus ou moins sa lu-

---

(1) Linnæus. (2) Tournefort.

mière. Vous apprendrez avec surprise à connaître le sommeil des végétaux.

ISABELLE.

Je vous assure que vous me surprenez autant qu'il est possible. Des plantes qui se marient, qui dorment ! Vous me feriez presque croire aux métamorphoses.

— Ne poussez pas jusque-là votre crédulité, reprit Félicie en riant. Ce sommeil, que vous pouvez vérifier tous les soirs en regardant les fèves de votre jardin, n'est pas plus extraordinaire que le mouvement de la sensitive. Les deux folioles opposées se relèvent en décrivant un petit cercle, et s'appliquant l'une contre l'autre, demeurent ainsi jusqu'au matin, où elles reprennent leur position naturelle. Les folioles des casses s'abaissent, au contraire, en se réunisssant par la partie inférieure de leurs feuilles. Cela n'arrive à la plupart des plantes que le soir, au lieu que vous savez que la sensitive exécute ce même mouvement autant de fois qu'on la touche.

ADRIENNE.

Je me rappelle fort bien d'en avoir vu une à Bordeaux, qui est encore plus étonnante que la sensitive ordinaire ; on la nomme, je crois, l'*acacia-pudique*. L'ombre d'une personne ou celle d'un nuage suffisent pour l'agiter.

ISABELLE.

Pour moi, je suis ravie de tout ce que j'apprends, et je ne cueillerai jamais de fleurs sans rechercher aussitôt le joli ménage qui les habite.

FÉLICIE.

Vous seriez bien surprise de ne le pas trouver. C'est ce qui arrive cependant quelquefois. Il y a des époux qui, au lieu de demeurer ensemble dans la même corolle, vivent séparés sur les branches d'un même individu, ou, si vous l'aimez mieux, de la plante qui porte ces corolles; alors les uns habitent une fleur et les autres une autre. Quelques uns sont tout à fait exilés

sur des arbres différens, et placés à une grande distance.

ISABELLE.

Ces arbres ne portent donc point de fruits?

FÉLICIE.

Ils en produisent, comme les autres, par une de ces merveilleuses ressources dont la nature ne manque jamais. Elle confie aux vents cette poussière des étamines si nécessaire à la formation du fruit; ce sont ceux qui la portent dans la corolle de l'épouse. Les dattiers sont au nombre de ces époux malheureux qui ne se voient jamais.

ISABELLE.

Il faut convenir, Félicie, que ceci est un peu difficile à croire. Cette poussière, abandonnée aux vents, court de grands hasards, surtout quand les arbres sont fort éloignés les uns des autres. Ne peut-elle pas tomber sur toute autre chose que sur les arbres à fruit où elle est nécessaire?

et croirai-je que le vent, qui est si variable, la conduise précisément comme s'il en en avait le dessein ?

FÉLICIE.

J'avoue que c'est une chose surprenante; cependant je l'ai crue, parce qu'on m'a fait connaître combien la nature est variée dans les moyens qu'elle emploie. Il y a tant d'autres choses qui surpassent notre intelligence ! Celui qui a appris aux oiseaux de passage à suivre leur longue route, sans jamais s'égarer, ne peut-il pas diriger aussi la poussière des étamines sans laquelle il n'y aurait point de fruits ? On raconte, à ce sujet, que lorsque les peuples d'Orient étaient en guerre les uns contre les autres, ils ne manquaient jamais de couper les dattiers mâles qui croissaient sur les terres de leurs ennemis, afin que les dattiers femelles ne rapportassent point de fruits, et que la famine, en se répandant par ce moyen, aidât ces peuples à triompher plus promptement les uns des autres.

ADRIENNE.

Plus je vous écoute, ma chère Félicie, plus je regrette que vous soyez si loin de nous. Avec quelle joie je suivrais vos leçons! et que je vous trouve heureuse de cultiver une science si agréable!

FÉLICIE.

Si vous revenez ici l'année prochaine, j'espère vous divertir par une nouvelle sorte de collection. C'est une horloge de fleurs que M. Silvère m'a promis de me composer. Il y en a beaucoup qui ont une heure déterminée pour se fermer et s'ouvrir. Quel plaisir de consulter des fleurs pour régler l'emploi de son temps! L'asphodèle me donnera en s'ouvrant le signal de la prière du matin; je viendrai consulter la grenadille pour m'occuper du repas de midi; et, dans les grandes chaleurs, j'attendrai que la belle-de-nuit s'éveille pour commencer ma promenade. Mes fleurs me serviront encore à prévoir la pluie et le beau temps. Si le souci du cap

de Bonne-Espérance n'est pas épanoui dès le matin, je n'enverrai point mes jeunes chevreaux au pâturage; car c'est un signe qu'il pleuvra dans la journée. Je les laisserai au contraire errer librement à la suite de leur mère, si le laitron de Sibérie ne s'est point ouvert après le coucher du soleil. Mais je ne m'aperçois pas que je tiens seule la parole depuis une heure; cela est fort malhonnête, et je vous prie de m'excuser.

ADRIENNE.

Ah! ma chère Félicie, n'ayez aucun regret; nous avons trop de plaisir à vous entendre. Nous admirons comment, à votre âge, vous avez tant de raison et d'agrément dans la conversation. Au sein d'une position triste et pénible, vous avez su vous faire des amusemens pleins de charmes.

— Vous me trouvez donc malheureuse? demanda Félicie en souriant.

— Eh! mais.... je ne sais trop que vous dire, reprit Adrienne un peu embarrassée.

Vous avez été plus heureuse; la comparaison suffit pour décider du bien ou du mal. Vous êtes obligée de vous livrer à des travaux pour lesquels vous n'étiez pas née.

FÉLICIE.

Quoi! parce que vous m'avez trouvée à traire mes chèvres !.... Oh ! je vous assure que cela ne m'afflige en aucune façon. Il est vrai que si je fusse demeurée à Bayonne, j'aurais fait toute autre chose. Mais puisque ma mauvaise fortune m'y contraint, je m'en occupe avec plaisir. Ces pauvres animaux me rendent mes soins agréables par l'attachement dont ils les paient. Ils me connaissent, ils répondent à ma voix, et me saluent par leurs bêlemens toutes les fois que j'entre dans leur étable. Un sentiment encore plus doux m'allège les occupations du ménage. Notre pauvre servante est vieille; elle a élevé mon enfance. N'est-il pas naturel que je la soulage à mon tour? L'idée qu'elle en vivra plus long-temps me rend joyeuse. La peine que

prend ma mère est la seule chose qui me chagrine. Quand je songe aux privations qu'elle s'impose, je ne me trouve plus heureuse, et c'est sûrement à quoi vous pensiez. Non, je ne devrais pas être contente de mon sort par cette seule raison; et le peu de souci que je vous ai laissé voir est une preuve de mon enfantillage.

Cette dernière réflexion fit venir les larmes aux yeux à la pauvre Félicie. Adrienne l'embrassa tendrement.

— Ne vous faites aucun reproche, mon amie, lui dit-elle : quelle que soit la destinée de votre mère, je gagerais qu'elle ne se trouve point à plaindre avec une si bonne fille.

— Et vous gagneriez votre gageure, ma chère demoiselle, ajouta madame Clémence en s'avançant. Ma Félicie est pour moi une fortune beaucoup plus précieuse que celle que j'ai perdue. Tant qu'elle sera bonne et vertueuse, je rendrai grâce au ciel de ses décrets.

Félicie embrassa sa mère, qui la serra un instant dans ses bras.

— Ah ! madame, s'écria Adrienne, quel regret nous éprouvons de demeurer si loin de vous ! Nous avons aussi la meilleure des mères ; elle verrait Félicie avec joie. Ce que nous lui dirons de vous et de votre aimable fille lui inspirera un vif désir de vous connaître l'une et l'autre. Si vous me promettiez de venir quelquefois à Coaraze ! vous aimeriez aussi notre bonne mère, et notre sœur Charlotte ! qui a autant de goût que Félicie pour la culture des fleurs, et le petit Alexis, notre plus jeune frère, que nous chérissons si tendrement. Nous sommes beaucoup d'enfans dans la maison de notre père, et néanmoins l'absence d'un seul afflige tous les autres. Notre situation est plus conforme à la vôtre que vous ne le supposez peut-être. Notre père a éprouvé des pertes considérables, et sans la bonté de notre aïeul, qui partage avec nous le reste de sa fortune, nous serions fort à plaindre.

Voilà bien des motifs pour vous engager à former une douce liaison avec notre famille ; mais que le plus grand de tous soit l'amitié que nous ressentons pour Félicie.

Enchantée de la franchise d'Adrienne, et touchée déjà de l'intéressant tableau qu'elle lui présentait de sa famille, madame Clémence lui laissa espérer que malgré la distance qui les séparait, elle pourrait bien un jour conduire sa fille chez M. Léopold.

Quoiqu'il ne fût pas bien tard, Adrienne, encore effrayée des dangers du matin, avertit sa sœur qu'il était tèmps de se remettre en route. Madame Clémence ne pouvant sortir de chez elle en ce moment, les fit accompagner par sa vieille servante et Félicie. Pendant que les deux sœurs prenaient congé de cette respectable dame, sa fille, qui s'était éloignée précipitamment, revint avec quelques petits paquets de papier qu'elle remit à Adrienne. C'étaient des graines de ses plus belles fleurs qu'elle la pria de donner à Charlotte, puisque cette der-

nière les aimait. Les trois jeunes filles s'éloignèrent lentement de la maison, à cause de la vieille servante qui ne pouvait marcher vite. En passant au pied d'un coteau sur lequel un jeune berger faisait paître ses chèvres, Félicie en fit remarquer à ses compagnes quelques unes qui lui appartenaient. Ce berger les gardait avec son propre troupeau, moyennant tous les jours quelques fromages que Félicie lui donnait.

Arrivées sur le bord de la route qui conduisait à Barèges, les jeunes filles rencontrèrent une pauvre femme ayant une mandoline sur le dos. Ses vêtemens annonçaient la plus profonde misère. Elle s'approcha des trois amies, et leur demanda si elles voulaient apprendre d'elle ce qui devait leur arriver dans tout le cours de eur vie.

— Et dans quel livre précieux verrez-vous cela? lui demanda Isabelle en souriant.

— Dans votre main, ma belle demoiselle, répliqua la pauvre femme.

— Vous êtes donc une Bohémienne? reprit Félicie.

— Fort à votre service, ma jolie enfant; je vous dirai à toutes les trois quel mari vous aurez par la suite.

— C'est de quoi nous ne sommes guère curieuses, répondit Isabelle; à notre âge on ne prend point de souci là-dessus.

— Eh bien, ma noble jeune fille, reprit la Bohémienne, je vous annoncerai peut-être quelqu'héritage.

— Nous n'en voulons point, s'écria Adrienne. On n'hérite point sans perdre quelqu'un de ses parens, et nous les aimons tous beaucoup plus que leur fortune.

— Vous ne refuserez pas au moins de connaître quels sont vos ennemis, poursuivit la Bohémienne; le mal qu'ils ont intention de vous faire, et quel moyen vous devez prendre pour l'éviter.

— Est-ce que nous avons des ennemis? répliqua Félicie en riant.

— Sachez, mon enfant, continua l'é-

trangère d'un ton emphatique, que personne n'est à l'abri de la méchanceté des hommes. Il n'y a point d'agneau qui n'ait un loup à redouter.

— Tenez, madame la Bohémienne, reprit gaiement Isabelle, nous n'avons guère de foi aux prédications; et, de plus, quand il serait possible que nous eussions des ennemis, quand vous auriez la puissance de nous les découvrir, nous refuserions de les connaître.

— Vous ne voulez donc pas me faire gagner quelque chose, mes bonnes demoiselle? repartit la Bohémienne en soupirant.

— Oh! de tout notre cœur, s'écrièrent-elles à la fois; mais nous sommes sans argent; que pouvons-nous vous donner?

— Faites-moi l'aumône d'un mouchoir, si vous en avez, pour que je le mette sur mon cou à la place du mien qui tombe en lambeaux, et je vous chanterai la chanson du berger d'Anticyre.

Adrienne tira de son sac à ouvrage un



La Bohémienne commença la chanson du Berger d'Anticyre.

petit mouchoir de soie qu'elle avait pris par précaution, et le donna à la Bohémienne.

— Je vous remercie, ma belle demoiselle, reprit la pauvre femme. Souhaitez-vous d'entendre ma chanson? Je vous avertis que vous n'en aurez jamais écouté de plus jolie.

Les jeunes filles se consultèrent un moment. Le soleil était encore sur l'horizon; on voyait de là le faîte de la maison de M. Silvère; la vieille servante aurait le temps de se reposer. Il fut décidé qu'on écouterait la chanson. On se plaça sur l'herbe à quelques pas du grand chemin, et la Bohémienne ayant accordé sa mandoline, commença la chanson du berger d'Anticyre, qui voulait être vertueux sans qu'il lui en coûtât aucun effort.

LE BERGER D'ANTICYRE.

CHANSON.

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir ? et n'est-ce pas pour celui qui a planté l'arbre, que le soleil fait mûrir les fruits ?

Dans le beau pays de la Phocide, un berger de la ville d'Anticyre conduisait son troupeau sur le promontoire de Pharigium, au bord de la mer de Cryssa. Il était revenu depuis peu de jours de la ville de Delphes, consacrée à Apollon, où l'on avait célébré les jeux pythiens qui se renouvellent de quatre ans en quatre ans en l'honneur du fils de La-

tone. Il avait admiré les richesses du temple décoré d'une foule de statues, de vases d'or et d'argent, de figures d'animaux fondues en bronze, présens des nations et des rois qui les offrirent pour remercier le dieu, ou se le rendre favorable. Il avait vu les magnifiques députations d'Athènes, de Chio et des autres villes de la Grèce, qui envoient de jeunes garçons et de jeunes filles richement habillés présenter au dieu les hommages de leurs concitoyens. Le berger avait assisté aux combats de flûte et de poésie, aux courses pied et à cheval, à la lutte et au pugilat, jeux périlleux qui coûtent souvent la vie à ceux qui s'y exercent. Cependant tant de souvenirs magnifiques n'étaient point ce qui occupait l'esprit du berger. Couché sur le bord du promontoire, les yeux attachés sur les vagues qui se déroulaient à ses pieds, il rêvait profondément.

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir ? etc.

A cette fête si renommée se trouvait Thalès, le premier des sept sages de la Grèce. Chef d'une école appelée Ionique, il instruisait ses disciples avec tant de charmes qu'en l'écoutant on était forcé d'aimer la vertu. Le berger n'avait pu l'entendre sans éprouver le désir de lui ressembler. O Thalès! s'était-il écrié, que faut-il faire pour être vertueux? — Mon fils, répondit le sage de Milet, sois religieux envers les dieux, modeste dans ta conduite, tempérant dans tes plaisirs, pacifique dans ton humeur, généreux envers ceux qui t'offensent, exempt d'orgueil et de colère, et modéré dans tes désirs. En pratiquant toutes ces choses, tu seras vertueux. Le berger à ces mots s'était éloigné avec tristesse; il trouvait cette tâche difficile à remplir. Quoi! se disait-il en lui-même avec amertume, de tant de dieux à qui j'offre des présens, pas un ne me donnera cette vertu que je désire, sans que je sois obligé de lutter sans cesse avec mes passions! Etait-il donc plus facile de

métamorphoser Hyacinthe en fleur, Coronis en oiseau, ou de ressusciter Cécrops en lui donnant une épaule d'ivoire? Jupiter, le père des dieux, si fécond en prodiges, ne saurait-il m'accorder celui-là?

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir? etc.

Le berger d'Anticyre roulait ainsi dans son cœur de folles pensées. La nuit, pendant qu'il sommeillait, Apollon lui envoya un songe. Une voix lui dit : Berger ambitieux, les dieux que tu accuses ont pris pitié de toi; ils t'accordent ce que ton cœur désire. Aussitôt après le lever du soleil, prends ton bâton, et rends-toi au tombeau de Laïus, près de la source du Phalare. Tu cueilleras une fleur couleur de pourpre, qui croît entre la troisième et la quatrième pierre du tombeau; elle est seule, et nulle autre ne lui ressemble. Tu mettras cette plante dans ton sein; aussitôt elle te procurera un doux

sommeil dont tu ne sortiras qu'avec l'objet de tes vœux. Le berger en s'éveillant fit une libation en l'honneur d'Apollon, car il ne douta point que ce songe ne vînt de lui, et se levant plein de joie, au lieu de conduire ses génisses au pâturage, il prit le chemin du tombeau de Laïus. Il trouva la plante couleur de pourpre, la mit dans son sein, et tomba aussitôt dans un profond sommeil.

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir? etc.

Un concert d'instrumens mêlés de voix harmonieuses vint le tirer de ce sommeil. En ouvrant les yeux, il fut surpris de la fraîcheur du bocage dans lequel il était couché mollement sur un lit de gazon. Une multitude de fleurs inconnues, les unes dispersées sur l'herbe, les autres suspendues aux arbres, répandaient toutes ensemble des parfums mille fois plus doux que ceux de la rose et de l'oranger. Elles

n'étaient pas muettes comme nos fleurs; au moindre souffle du zéphir, elles formaient ce concert harmonieux qui avait éveillé le berger. Il vit à côté de lui un jeune homme à peine vêtu d'une draperie légère, semblable à ces nuages d'or et de pourpre qu'on voit flotter autour du soleil couchant. Quatre ailes d'un bleu tendre s'agitaient sur ses épaules, et un ruban d'argent serrait les flots de sa chevelure ondoyante. Il apprit au berger qu'il se trouvait dans le jardin de la félicité. Toutes les fleurs qu'il voyait étaient autant de joies ainsi représentées, car non-seulement les joies légitimes, mais toutes celles qui trouvent accès dans le cœur de l'homme, fleurissaient dans ce jardin. — Je connais le but de ton voyage, ajouta le jeune immortel; tu es venu cueillir la fleur de la vertu; je vais te conduire auprès d'elle. — Il dit et marcha devant le berger, tantôt posant sur la pointe des herbes ses pieds délicats, tantôt les effleurant sans les toucher, soutenu

seulement par la douce agitation de ses ailes.

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir ? etc.

Le berger, en traversant ce beau jardin, demandait à son guide le nom des fleurs qui le frappaient davantage. C'est ainsi qu'il connut la fleur du plaisir, parée de couleurs changeantes, et si délicate qu'elle ne durait qu'un matin. L'étude, plus vigoureuse, cachait sa corolle charmante sous une enveloppe dure et épineuse ; on ne l'appréciait bien qu'en la cueillant. A côté d'elle une fleur présentait un aspect tout contraire ; ses pétales, parsemés de petits points brillans, qui attiraient les regards de fort loin, laissaient voir un intérieur épineux, toujours infecté d'une odeur fétide : c'était l'intempérance. L'oisiveté, pâle et inodore, traînait sur la poussière une corolle flétrie. La fidélité, parée d'une seule couleur, était là depuis des siècles ; elle survivait à toutes

les autres fleurs, et ne se ressentait jamais de l'influence des saisons. L'inconstance se balançait sans cesse sur sa tige, même dans les temps les plus calmes. L'orgueil n'avait pour fleur qu'une espèce de petit ballon couleur de pourpre qui se gonflait tellement qu'il finissait toujours par se crever. L'ambition avait placé son énorme fleur sur une tige si frêle et si haute, que le souffle du berger la renversa lorsqu'il passa devant elle. Cet accident le troubla. — Rassurez-vous, lui dit son guide, ce malheur lui arrive tous les jours; elle n'en essaiera pas moins de se relever.

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir? etc.

Ils arrivèrent enfin au pied d'un rocher sur lequel était placée une fleur de peu d'apparence: c'était celle de la vertu. Le berger, en la voyant si médiocre, fut tenté de se repentir de son voyage. Cependant la honte l'empêcha de le dire, et il résolut de pousser jusqu'au bout l'aventure. Il

tourna autour du rocher sans découvrir aucune route; le jeune dieu lui montra alors un petit sentier fort étroit et caché sous des épines, mais tapissé de verdure et de fleurs Le berger monta par une pente facile jusqu'au sommet du rocher, et cueillit la fleur. Ce fut alors qu'il en reconnut toute la beauté. Elle surpassait en grâces et en parfums toutes les fleurs répandues dans le jardin de la félicité. Son guide l'avertit de conserver précieusement cette fleur, s'il voulait profiter de ses avantages, sans quoi il les perdrait aussitôt infailliblement, et retrouverait à leur place toutes ses passious.

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir ? etc.

Le berger la mit dans son sein avec la fleur du tombeau de Laïus, s'endormit et se réveilla dans sa cabane. La fleur pourpre avait disparu ; il ne retrouva que celle de la vertu. Bientôt sa sagesse se fit tellement remarquer, qu'on venait le consulter

de toutes parts. Son nom devint le synonyme de tout ce qu'il y a de louable parmi les hommes ; mais plus sa réputation s'étendait et lui attirait d'honneurs, plus il appréhendait d'en perdre la source. Il ne pouvait penser sans effroi que tant de gloire se trouvait attachée à la conservation d'une simple fleur , dont mille accidens pouvaient le séparer. Il en perdit le sommeil et la paix. Funeste présent ! s'écriait-il, pourquoi t'ai je désiré ? O Thalès ! vous me trompiez en me disant que la vertu fait le bonheur de la vie ! — La nuit, pendant qu'il s'occupait de ces tristes pensées, car depuis long-temps il ne dormait plus, il entendit la même voix qu'il avait déjà ouïe en songe. Elle lui dit ces paroles : — Berger indiscret, Thalès ne t'a point trompé. La vertu qu'on obtient en triomphant de ses passions, rend les hommes heureux. Celle que tu possèdes ne t'a rien coûté, et l'estime dont tu jouis par elle est un bien usurpé. Si tu veux enfin connaître le bonheur, jette la fleur

que tu as cueillie, et deviens semblable à l'image qu'elle t'a montrée de ton propre cœur. — Le berger réfléchit long-temps à ces paroles. Il se rendit sur le promontoire, tout occupé des sages conseils qu'il avait reçus. Enfin il se détermina tout à coup à en faire usage en jetant la fleur dans la mer. Cette première victoire lui causa tant de joie, qu'il ne s'aperçut point en ce moment du retour de ses passions. Dès qu'elles se présentèrent, il les combattit avec courage, et mérita enfin une estime dont il jouit sans trouble et sans remords.

Où l'on n'a point semé, doit-on s'attendre à recueillir? et n'est-ce pas pour celui qui a planté l'arbre, que le soleil fait mûrir les fruits?

Ainsi chanta la Bohémienne. Les jeunes filles furent très surprises de ce qu'une pareille allégorie se trouvait dans la bouche de cette pauvre femme. Après avoir loué sa chanson, Adrienne lui demanda de qui

elle l'avait apprise. La Bohémienne répondit :

— D'un vieux seigneur polonais qui l'avait composée lui-même, ma belle demoiselle. Ma mère, qui faisait le même métier que moi, se trouvant au terme de sa grossesse, fut reçue dans le château de ce seigneur, où elle me mit au monde. Il voulut être mon parrain, et m'éleva pendant plusieurs années.

— Pourquoi n'êtes-vous plus avec lui ? lui demanda Félicie ; aurait-il cessé de vivre ?

La Bohémienne soupira et parut troublée. Au lieu de répondre à la question de Félicie, elle fit remarquer qu'il commençait à se faire tard, et saluant les trois jeunes filles :

— Je suis bien aise, leur dit-elle, que vous ayez été contentes de ma chanson.

— Nous en sommes si satisfaites, répliqua Isabelle, que voici un petit anneau d'or que je vous prie d'accepter pour toutes trois.

— Dieu vous bénisse, mes nobles demoiselles ! reprit la Bohémienne ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

Ayant ainsi parlé, elle passa autour de son cou le vieux ruban qui attachait sa mandoline, et poursuivit son chemin.

— J'imagine que l'histoire de cette Bohémienne doit être intéressante, dit Adrienne aussitôt qu'elle fut partie. Avez-vous remarqué le trouble dans lequel l'a jetée la question de Félicie, et comme elle nous a quittées ensuite brusquement ?

— C'est à quoi je pensais, répondit Isabelle.

— Et moi aussi, ajouta Félicie.

Quelqu'un qui les appelait à haute voix ayant fait détourner la tête aux deux sœurs, elles aperçurent Casimir et Hypolite qui venaient au-devant d'elles. Félicie se sépara alors de ses nouvelles amies, et s'en retourna chez elle avec sa vieille servante.

CHAPITRE XVIII.

L'ignorance. — Les ours. — Le voyage projeté.

Une de ces belles soirées d'été, dont on ne se lasse point de jouir, avait succédé aux brûlantes ardeurs du jour. Un vent frais qui s'était élevé après la disparition du soleil, parcourait les vallons et les gorges des montagnes encore embrasées, et formait, en se jouant dans le feuillage, un murmure doux et agréable. Une mystérieuse obscurité se répandait sur la terre, tandis que le ciel présentait à son tour un spectacle magnifique. Une large zone d'un rouge enflammé, mais dont la teinte s'adoucissait à mesure qu'elle s'éloignait du

coucher du soleil, embrassait une moitié de l'horizon, dont la nuit sombre enveloppait déjà l'autre moitié. A l'occident, une multitude de petits nuages encore frappés des derniers rayons du soleil, présentaient comme des vagues d'or dans un océan de lumière. D'autres, plus obscurs et placés à des distances progressives, imitaient d'énormes rochers bordés de pourpre, ou des phares éclairés d'une lampe à leur sommet. Quelques étoiles diligentes perçaient de leur brillante lumière la lumière expirante du jour, et la lune, à peine à la moitié de sa course, essayait déjà de dessiner en fuyant l'ombre des bois et des cabanes.

M. Silvère et ses hôtes allèrent se promener dans la prairie, pour mieux jouir des charmes de cette belle soirée. Pendant que leurs parens marchaient le long des rives de l'Adour, en s'entretenant de sujets graves, les jeunes gens, assis en cercle sur le gazon, se rendaient compte mutuellement des plaisirs de leur journée.

Les deux sœurs avaient déjà parlé, pendant le souper, de l'aimable caractère de Félicie, de la générosité de son cœur, du charme qu'elle savait mêler à ses occupations ; maintenant elles tâchaient de se ressouvenir de la chanson allégorique de la Bohémienne. Casimir prenant la parole à son tour :

— Je crois, leur dit-il, mes sœurs, que votre temps s'est passé d'une manière fort agréable ; mais je puis vous assurer que j'ai eu pour le moins autant de plaisir que vous. J'ai fait aussi une nouvelle connaissance ; c'est le neveu du pasteur de Campan, que M. Silvère nous a menés visiter cet après-dîner. Figurez-vous un garçon plus grand que moi, et un peu plus âgé, je pense, l'air étourdi, riant à chaque mot qu'il profère, familier au point de nous avoir tutoyés, quoiqu'il nous ait vus aujourd'hui pour la première fois, et vous aurez une idée assez juste de M. Gordian, le neveu du pasteur.

— Voilà une peinture à la façon de

Casimir, et qui me donne tout à fait envie de connaître M. Gordian, dit gaiement Isabelle.

— Oh ! ce n'est là qu'une ébauche, reprit Casimir. Je ne vous parle ni du désordre de sa chevelure, ni de ses bas roulés autour de ses jambes, ni de la manière dont il estropie tous les mots, n'observant entre eux aucune des liaisons usitées, et en créant à tous propos des termes que jamais d'autre bouche que la sienne n'a prononcés.

ADRIENNE.

D'après ce que j'entends, il est facile de deviner que la malice a fait tous les frais de ton amusement.

CASIMIR.

Ecoute-moi seulement, et tu verras si c'est à tort. Arrivés à Campan sur les deux heures, nous avons trouvé notre docteur assis dans sa cour, au pied d'une treille, qui lui donnait sans doute de l'ombre lorsqu'il s'y était placé, mais dont le soleil s'était

emparé, de manière que le pasteur se trouvait alors entièrement exposé à ses rayons. Ce bon vieillard feuilletait avec tant d'attention un gros livre écrit en langue syriaque, que la sueur lui couvrait le visage sans qu'il s'en aperçût. Il se leva à notre approche de l'air le plus aimable, et nous conduisit dans une petite salle meublée à l'antique, où se trouvait M. Gordian. Celui-ci, moins studieux que son oncle, dormait sur un livre ouvert, la bouche béante, et ronflant comme le cyclope Polyphème. Son oncle lui ayant frappé doucement sur l'épaule pour le réveiller, Gordian a ouvert de grands yeux, et s'est mis sottement à rire. Puis donnant un grand coup de pied à son livre, il a dit que c'était ce *maudit savant* qui l'avait endormi.

HYPOLITE.

Si Casimir continue de la sorte, vous pouvez dire, mes sœurs, être venues à Campan, car il n'omet pas une syllabe.

ISABELLE.

Laisse-le faire, Hypolite ; ce début promet.

CASIMIR.

Le pasteur, sans faire attention à la belle action de son neveu, s'est occupé de nous faire servir une collation composée de beaux fruits, de laitage et de miel. Il s'est excusé avec beaucoup de grâce de l'extrême simplicité de ce repas, qu'il a comparé à celui que prirent Jupiter et Mercure dans la cabane de Philémon. Pendant que nous mangions d'excellentes pêches, dont M. Gordian se régalait aussi à merveille, sans s'occuper seulement de nous, mon père s'est mis à louer la beauté de ces fruits, ce qui a donné occasion au pasteur de nous apprendre qu'ils sont originaires de la Perse, et qu'il y en a quinze espèces d'une qualité supérieure. Il a nommé ces quinze espèces dans le plus grand détail, et nous a fait voir un pêcher nain qu'il élève dans un vase pour le servir

ainsi sur la table lorsqu'il sera couvert de ses fruits, non que ces derniers soient jamais d'un goût agréable, mais uniquement pour le plaisir des yeux. De là il a passé aux différentes greffes qu'on emploie, à la taille, à la manière de préserver l'arbre des gelées. Il a dit que le pêcher était sujet à une maladie nommée la *cloque*, dans laquelle les feuilles se crispent et se colorent de jaune et de rouge; qu'il fallait couper soigneusement les branches qui en sont attaquées; enfin, il s'est étendu à loisir sur tout ce qui concerne le pêcher, et nous l'écoutions avec plaisir, lorsque Gordian s'est penché vers nous, en disant à demi-voix :

— Que faites-vous là, vous autres? ne voulez-vous pas venir voir mon hibou?

— Comme il vous plaira, lui a répondu Hypolite.

Nous l'avons suivi dans la cour, où il nous a montré dans un trou le vilain oiseau de nuit qu'il élève. Pendant que nous

l'examinions attentivement, Gordian a repris la parole :

— Avouez, nous a-t-il dit, que je vous ai rendu un grand service en vous donnant l'occasion de sortir de l'appartement.

— Pourquoi cela? lui ai-je demandé.

— Pourquoi? voilà une belle question! Ne t'ennuyais-tu pas de toutes ces histoires de greffes, de tailles et de cloque, que mon oncle racontait depuis une heure?

— J'y prenais, au contraire, beaucoup de plaisir. J'ignorais ces détails relatifs à un arbre que je vois tous les jours, et dont je mange les fruits avec délices.

— Oh! pour cela, j'en suis. J'aime bien les pêches; mais je ne me soucie point de savoir comment on les fait venir.

— Cependant vous êtes avec un oncle fort instruit. Sa conversation attache malgré qu'on en ait; et sant étudier vous pourriez, par ce moyen, apprendre beaucoup de choses.

— Mon oncle! Si je voulais l'écouter je serais plus savant que le roi.

— Le roi est-il un savant? demanda Hypolite.

— Ma foi, je n'en sais rien, a répondu Gordian. Le roi ou un autre, cela m'est égal.

— Je vois que vous n'aimez point l'étude, ai-je répliqué en riant.

— Est-ce que vous l'aimez, vous autres? a continué Gordian.

— Eh mais, pas autant que nous le devrions. Nous lui préférons souvent les jeux et la promenade. Néanmoins nous prenons plaisir dans la société des hommes instruits, et la lecture nous fait passer des heures agréables.

— La lecture! ah, bon Dieu! qu'est-ce que vous me dites-là? Il me semble que je suis mort quand on me met un livre entre les mains. La couverture seulement me fait mal à la tête.

— C'est pousser loin l'aversion, a dit en riant Hypolite; mais si vous ne lisez pas, si vous n'écoutez pas ceux qui savent quelque chose, vous n'apprendrez jamais rien.

— Le beau malheur! s'est-il écrié; en vivrai-je moins vieux pour cela?

— Vous en vivrez peut-être plus mal. On nous fait étudier dans notre jeunesse, pour que nous puissions, par la suite, embrasser un état qui nous donne les moyens de vivre avec honneur.

— Mon oncle a du bien; je ne m'inquiète pas de cela.

— Le bien qu'on possède ne répond pas toujours de celui qu'on aura. Est-il quelqu'un à l'abri d'un revers de fortune? On en voit mille exemples, depuis le citoyen le plus obscur jusqu'à Denis le tyran, qui a été maître d'école à Syracuse.

— Ah, ah! tu le connais donc?

— J'en ai entendu parler comme tout le monde.

— Oh bien, je t'avertis que tu te trompes. Ce n'est point à Syracuse, c'est à Saint-Jean-de-Luz qu'il a été maître d'école.

— Vous vous trompez vous-même: Denis.....

— Je le connais mieux que toi, puisque son fils m'a déniché des merles ce matin.

A ces mots, Adrienne et Isabelle se prirent à rire de si bon cœur, que leurs parens y firent attention.

— Je gage, dit M. Silvère en passant à côté d'elles, que vous vous amusez aux dépens de ce pauvre Gordian? Il faut convenir que son ignorance volontaire mérite bien cette humiliation; et j'imagine qu'il l'éprouvera souvent, s'il continue à ne vouloir rien apprendre.

Casimir fut quelque temps sans pouvoir reprendre son récit, parce que ses sœurs recommençaient à rire aussitôt qu'il ouvrait la bouche. Enfin profitant d'un moment de calme, il continua de la sorte :

— Ce quiproquo ne nous a pas paru moins plaisant qu'à vous, et nous en avons ri d'aussi de bon cœur que vous faites. Ce qui redoublait notre gaieté, c'est que Gordian riait encore plus fort que nous sans savoir pourquoi. Ce Denis, dont il nous

parlait, est un barbier de Campan qui a été maître d'école à Saint-Jean-de-Luz, d'où, n'ayant pas eu sans doute beaucoup de succès, il est revenu dans son village. Nous lui apprîmes de notre côté que le Denis de Syracuse était un roi qui, ayant abusé de sa puissance, fut détrôné par un général corinthien nommé Timoléon, et qui ouvrit ensuite une école où il enseignait publiquement au milieu de sa propre capitale.

—Permets-moi de te dire, mon cher Casimir, interrompit Adrienne, que ta mémoire se trouve un peu en défaut. C'est à Corinthe, et non pas à Syracuse, que Denis tenait son école. Si Gordian eût été moins ignorant, il en aurait fait l'observation; mais sûrement il ne s'en doutait pas.

CASIMIR.

Non-seulement il n'en savait rien, mais il ne sait rien encore de tout ce que j'ai pu lui dire. Autant aurait valu parler à son hibou. Il sifflait et ne nous écoutait

pas. Hypolite, qui prenait grand plaisir à le faire jaser, lui a demandé à quoi il passait son temps.

— Moi, dit Gordian, je dors quand mon oncle me donne quelque chose à étudier ; je joue quand il ne me voit pas, et je mange aussi souvent que je peux.

— Admirable façon de s'occuper ! ai-je repris à mon tour ; mais cela vous empêche-t-il de vous ennuyer ?

— Pas toujours. Quelquefois je ne sais que faire ; la journée me semble longue, et tous les jeux insipides.

— Je le crois bien. A quelle sorte de jeux vous livrez-vous ?

— Aux quilles, à la boule, au petit palet. D'autres fois je me divertis à jeter de l'eau sur ceux qui passent ; à faire peur aux petites filles qui sortent de l'école, ou à mettre un sabot à la queue d'un chien. D'autres fois encore je m'étends sur le banc qui est auprès de la porte, et je reste là à regarder ce qui se passe dans la rue.

— Tout cela me paraît fort divertis-

sant; mais il me semble qu'il doit y avoir quelques inconvéniens à ces sortes de plaisirs. J'imagine que les passans que vous arrosez ne manquent pas de vous dire des choses fort désagréables; que les mères des petites filles viennent se plaindre à votre oncle, et que le pauvre chien que vous tourmentez, vous donne, quand il le peut, de bons coups de dents. Si vous aimiez tant soit peu le travail, vous n'auriez pas besoin de vous livrer à ces malices pour abréger le temps.

— Votre serviteur! je ne l'aime point ni ne veux l'aimer. Il m'en coûte beaucoup moins de répandre un verre d'eau que de lire une page.

— Et que dit votre oncle de cette grande répugnance pour l'étude?

— Mon oncle espère que le goût m'en viendra; mais moi je jure bien tout bas le contraire.

— Vous n'aimez donc pas les histoires?

— Si fait. La servante m'en raconte qui me plaisent infiniment. Les aventures

de *Pierre le sot*, de *la demoiselle aux pieds d'argent*, de *l'arbre qui parle et qui voyage*, me tiendraient éveillé toute la nuit.

— Je suis persuadé que votre oncle en sait de bien plus intéressantes.

— Point du tout; il en revient toujours à ses Grecs et à ses Latins. S'il ne parle d'une rivière, il faut absolument qu'il m'apprenne où elle *prend son embouchure*; s'il nomme une ville, c'est la même chose; et je n'entends jamais que de la science qui m'ennuie.

Hypolite ouvrait la bouche pour lui dire qu'une rivière ne prend point son embouchure, mais qu'elle prend sa source et a son embouchure en tel ou tel endroit. Je lui fis signe de ne pas se donner cette peine dont l'habile Gordian n'aurait tenu aucun compte. On nous rappela en ce moment. Nous prîmes congé du pasteur et de son aimable neveu, et nous revînmes au logis tout émerveillés de notre nouvelle connaissance.

Le récit de Casimir amusa infiniment les demoiselles, qui s'entretinrent long-temps de Gordian, en répétant ses paroles avec de grands éclats de rire. Pendant ce temps-là, M. Albert racontait à M. Silvère, qu'en voyageant sur la mer de Kamschatka, il avait vu une espèce de phoque, appelé aussi ours-marin, et qui offre dans son histoire des particularités fort remarquables. Ces animaux, réunis en société comme les hommes, forment entr'eux des familles de plus de cent individus, tous soumis à un chef, et qui ne se mêlent jamais avec les autres familles. Si d'un côté la soumission est sans bornes, de l'autre, les pères marquent la plus vive tendresse à leurs femmes et à leurs enfans, jusqu'à répandre des larmes lorsqu'on en tue quelqu'un. Parmi ces citoyens, le courage est en honneur, et la lâcheté punie de mort; ils se jettent sans pitié sur tous ceux qui paraissent vouloir prendre la fuite dans un combat. Si deux chefs s'attaquent, la famille du vaincu est ajoutée à celle du

vainqueur; mais si les forces sont inégales, l'opprimé trouve une foule de défenseurs dans les autres ours-marins, qui regardent ordinairement ces querelles sans s'en mêler Violens et emportés entr'eux, ils ne sont point féroces à l'égard des hommes, qu'ils n'attaquent jamais. Cependant si on les blesse ou les insulte, leur intrépidité extraordinaire les rend fort dangereux. Ils voyagent pendant deux mois dans les mers Méridionales, et passent le reste de l'année dans celles du Nord. Ce sont là, sans doute, ces immenses troupeaux du vieux Protée, dont nous parle Virgile, et que le devin menait paître le long des rivages de la mer, à l'ombre des écueils.

Les jeunes gens s'étaient rapprochés de M. Albert pour écouter ces détails. Lorsqu'il eut cessé de parler, Isabelle se souvenant de leur petite discussion du matin au sujet des mœurs de l'ours, en proposa la décision à M. Silvère.

— Vous aviez raison toutes les deux, répondit le savant vieillard; il y a plu-

sieurs espèces d'ours qui ont des mœurs différentes. Ce que vous avez lu, Isabelle, regardait l'ours noir des pays septentrionaux. Quoique plus grand que les autres, il est farouche sans être féroce, et refuse de manger de la chair. Le lait et le miel sont ses mets favoris. L'ours brun, qui habite différentes températures, et qui est aussi celui des Pyrénées, est réellement féroce, et souvent carnassier. Il paraît cependant qu'il ne l'est que lorsque la nécessité l'y contraint, car il mange de toute espèce de fruits avec plaisir; mais dans l'hiver, lorsqu'après avoir jeûné longtemps, il sort de son antre, pressé par le besoin de manger, il se jette sur les troupeaux, sur les cadavres, et ne serait pas dans ce moment une rencontre fort agréable. On prétend bien qu'il n'attaque jamais le premier, mais il est certain aussi que la présence de l'homme ne le met point en fuite, et que lorsqu'il le rencontre, il ne se détourne point de son chemin.

— J'avais donc bien raison de frémir à sa vue, s'écria Adrienne, et j'espère que si jamais nous nous trouvions d ns une semblable circonstance, ce dont je prie Dieu de nous préserver, Isabelle ne serait pas si imprudente.

— Au reste, reprit en riant M. Silvère, il faut que vous sachiez que les ours ont beaucoup de respect pour les femmes. On dit qu'ils les laissent passer près d'eux sans les insulter, et que les ours du Kamschatka les suivent lorsqu'elles cueillent des fruits sauvages, sans leur faire d'autre mal que de leur dérober quelques uns de ces fruits.

— Pour moi, répliqua Adrienne, je ne me fierais point à leur politesse.

ISABELLE.

Celui que nous avons rencontré t'a fait plus de peur que de mal, et il n'avait point l'air méchant.

M. SILVÈRE.

Ils ne sont guère dangereux dans cette

saison où ils trouvent abondamment de la nourriture. Ils deviennent même assez rares dans nos montagnes, au moins dans les lieux habités. C'est un animal triste et ami de la solitude.

M. LÉOPOLD.

J'ai connu un Irlandais qui m'a assuré que dans son pays on le chasse par le moyen d'un gant qu'on lui jette. L'ours le ramasse, et pendant qu'il s'amuse à en retourner tous les doigts, ce qu'il ne manque jamais de faire, le chasseur lui tire son coup de fusil.

M. SILVÈRE.

De quelque manière qu'elle se fasse, cette chasse est toujours périlleuse. Il y a quelques années qu'un seigneur espagnol qui était venu prendre les eaux à Barèges, voulut se donner le plaisir de chasser l'ours. Il invita du monde. Je m'y trouvai. L'animal fut attaqué près de l'amphithéâtre de Gavarnie. Je ne puis songer encore sans effroi à la fureur de l'ours blessé. Il

faisait avec ses dents un bruit horrible, et se précipita sur l'Espagnol pour le dévorer. Celui-ci l'évita en montant sur un arbre : l'ours intrépide l'y suivit. Nous courions au secours du chasseur, lorsqu'il nous cria de ne pas remuer, et d'être sans inquiétude. Nous regardions avec terreur l'animal furieux s'approcher de son adversaire. Celui-ci, sans paraître ému, tira un coutelas, et en coupa adroitement à l'ours les deux pattes de devant. L'ours tomba, et l'Espagnol ayant rechargé son fusil, l'étendit mort sur la place.

— L'amphithéâtre de Gavarnie est peut-être un édifice consacré à ces sortes de combats ? demanda Hypolite, qui ouvrait rarement la bouche.

— Il n'est consacré à rien, répliqua M. Silvère ; c'est un espace immense entre les montagnes, un amphithéâtre naturel. Il y en a beaucoup dans les Pyrénées où on les appelle des oules. L'oule de Héas est la plus magnifique. Des deux chaînes de montagnes qui l'embrassent en forme

de croissant, l'une est terminée par deux rochers saillans semblables à deux bastions qui se détachent par leur blancheur des murailles rembrunies ; l'autre est une roche nue que surmonte une espèce de tour naturelle et tronquée nommée la tour des Aiguillons. Des glaces éternelles, des aiguilles qui se perdent dans les nues, de profondes déchirures à travers lesquelles s'échappent sans cesse des torrens gonflés par les neiges, sont les objets imposans qu'offre le mont de Troumousse où se réunissent les deux pointes du croissant. Trois millions d'hommes ne rempliraient pas cette arène magnifique, et dix millions seraient à l'aise sur son amphithéâtre. Les murs n'ont nulle part moins de deux mille quatre cents pieds d'élévation. Ce cirque, qui a deux lieues d'étendue, se trouve à la crête des Pyrénées ; il est couvert de verdure et de fleurs ; et d'innombrables troupeaux y paissent tous les jours.

— C'est là sans doute ce que vous m'aviez promis de me faire voir, monsieur,

dit Isabelle en rougissant, lorsque vous me parliez à Coaraze de ces sites extraordinaires dont je suis si curieuse. Vous ne vous en souvenez plus.

— Je conçois fort bien votre petit reproche, répliqua M. Silvère, et pour faire en sorte de ne plus le mériter, je vous conduirai à l'amphithéâtre de Gavarnie, si toutefois vous vous en sentez le courage et la force; car je vous avertis que la route est pénible et difficile.

— Je suis toute décidée, répondit Isabelle avec joie. Quand il me faudrait grimper le long des rochers avec des câbles, comme font quelques montagnards pour cultiver des champs escarpés, je ne vous en suivrai pas moins partout où vous voudrez me conduire.

— Voilà qui est bien, répondit M. Silvère; si votre famille y est disposée, nous partirons dès demain matin à la petite pointe du jour.

M. Léopold et M. Albert ayant accepté cette proposition, le voyage fut ainsi ré-

solu, et l'on se sépara pour profiter du reste de la nuit en se livrant au sommeil.

Cependant Adrienne était devenue toute triste. Loin de se faire, comme Isabelle, une fête de la journée du lendemain, le courage que M. Silvère avait recommandé d'avoir, la glaçait déjà de terreur. Elle se peignait mille dangers dont la plupart n'étaient pas imaginaires. L'ours y entrait aussi pour quelque chose. Tourmentée par ces diverses pensées, elle eut beaucoup de peine à s'endormir.

CHAPITRE XIX.

Le voyage à Gavarnie. — L'ermite de la chapelle.

Isabelle s'éveilla la première, et son premier soin fut de réveiller aussi Adrienne. Celle-ci eut à peine ouvert les yeux, qu'elle retrouva bientôt ses dispositions de la veille, et se tenant tristement assise sur son lit, elle ne se pressait point de s'habiller. Isabelle devina ses craintes et lui proposa de rester.

— Tu te feras conduire chez madame Clémence, lui dit-elle, et tu passeras la journée avec Félicie.

— Cette proposition, plus conforme à

son humeur, pensa tenter Adrienne. Elle y réfléchit quelques momens, et la rejetant ensuite :

— Non, dit-elle, je n'irai point chez Félicie. Pendant que je serais là en sûreté, vous courriez peut-être de grands dangers ; cette idée me poursuivrait et me rendrait malheureuse. J'aime encore mieux vous accompagner; quel que soit votre sort, je serai là pour vous secourir ou pour m'exposer avec vous.

— Généreuse Adrienne, reprit Isabelle en l'embrassant, sois sans inquiétude ; il ne nous arrivera, je l'espère, que d'agréables aventures dont tu seras ravie d'avoir été témoin. Nos parens et M. Silvère sont trop prudens pour nous exposer à des périls au-dessus de nos forces. Un peu de fatigue, quelques mauvais repas qui nous feront rire, quelques ruisseaux qu'il nous faudra peut-être traverser, voilà, j'imagine, les plus terribles accidens qui nous menacent. En t'engageant à demeurer ici, je ne songeais qu'à m'accommoder à tes

désirs; mais si tu viens avec nous, je serai bien plus satisfaite.

Les paroles d'Isabelle firent sur l'esprit d'Adrienne leur effet ordinaire. Elle se rassura, se mit à sourire, et les deux sœurs s'habillèrent promptement.

Le soleil ne faisait que de paraître sur l'horizon, lorsque les voyageurs, montés sur leurs mules, quittèrent la maison de M. Silvère. De jolies chaumières, bâties sur le penchant des montagnes, et ayant chacune son bouquet de bois, l'Adour promenant ses eaux claires entre les saules et les prairies, multipliaient sur la route une foule de petits tableaux pleins de grâce et de fraîcheur. Ce riant paysage se prolongea jusqu'à la vallée de Bastan; là un horrible désert se montra seul aux regards des voyageurs. Plus de cabanes, plus de verdure. L'Adour avait porté ailleurs ses ondes délicieuses. Le seul torrent du Bastan roulait ses eaux furieuses entre des débris de roches nues et déchiquetées. Des sapins déracinés et flétris, des pierres

énormes entraînées par le torrent et abandonnées sur ses rivages, des montagnes dont les cimes gigantesques répandaient en se courbant en voûte sur le chemin leurs ombres effrayantes : tels furent les objets terribles et imposans qui accompagnèrent les voyageurs, que des éboulemens récens obligeaient souvent à descendre de dessus leurs mules. Ils arrivèrent enfin à Barrèges-les-Bains, très fatigués et mourant de faim. Quelques heures de repos et un repas copieux leur rendirent assez de forces pour visiter le lieu où ils se trouvaient. Le torrent du Bastan était encore là ; mais dans ses horribles ravages, il s'est écarté de sa route, et non loin de celui qu'il occupe on retrouve son ancien lit dans l'emplacement des bains. Soixante maisons, situées dans un ravin, au pied d'une montagne qui s'élève perpendiculairement à la hauteur de plus de quatre cents pieds, forment le village de Barrèges. Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai il est enseveli sous la neige, et confié à la garde d'un seul ber-

ger. Les bains se prennent dans de petits caveaux voûtés, sombres et noirs. Quelques personnes pâles et chancelantes, qui étaient venues chercher dans ces fontaines salutaires la fin de leurs souffrances, se promenaient aux environs. M. Silvère fit remarquer à Adrienne sur un petit plateau au nord, un peu au-dessous de Barrèges, une vingtaine de chaumières entrecoupées d'arbres, et formant ensemble un paysage délicieux. Sur ce même plateau, il n'y avait autrefois qu'une seule chaumière, que madame de Maintenon, alors la veuve Scarron, avait habitée quelque temps.

Le reste de la journée s'étant passé en promenades, nos voyageurs soupèrent avec quelques étrangers qui prenaient les eaux. L'un, qui était un militaire blessé, jurait contre ces eaux, qu'il assurait ne le soulager aucunement.

— Un verre de vin de Bordeaux, disait-il, vaut mieux que toutes les fontaines du monde. Aussi je pars demain matin sans différer.

— Monsieur, lui répliqua gravement un médecin, il y avait ici l'année dernière un jeune officier qui s'exprimait comme vous. Au lieu d'observer le régime qui doit seconder l'effet des eaux minérales, il s'abandonnait à des excès dangereux. L'intempérance était sa plus grande maladie. Il quitta Barrèges pour aller se livrer ailleurs sans réserve aux plaisirs de la table. Sa blessure devint beaucoup plus grave, et il périt des suites de ses débauches.

— Pour moi, reprit une dame d'un certain âge, je n'ai qu'à m'applaudir des bienfaits de ces fontaines, et si c'était encore la mode, j'offrirais des dons à leurs naïades. Voilà dix ans que j'y viens constamment, et j'en suis toujours aussi contente.

Tout le monde se mit à rire de cette dernière observation.

— Comment, morbleu! s'écria le militaire, vous y venez depuis dix ans sans pouvoir vous en rassasier? C'est faire un singulier éloge de leur vertu. La cure a donc besoin de se renouveler?

— Précisément, monsieur le militaire, répondit la dame ; toute l'année je suis languissante et ennuyée ; les personnes que je vois me semblent monotones et tristes. Dès que la saison des eaux est venue, je les abandonne avec joie ; je viens à Barrèges, où la vue des allans et des venans m'amuse, me distrait, et me remet en moins de deux jours dans un état de santé parfaite.

— J'entends, reprit le médecin qui avait déjà parlé ; ce sont les baigneurs et non les bains qui vous guérissent. Si Barrèges se trouvait désert, vous n'y viendriez plus.

— Non certainement, repartit la dame. Qu'est-ce que des bains où il n'y aurait personne ?

— C'est à ceux-là que je courrais, dit un envieux à l'œil sombre et au teint de citron. N'est-ce pas assez qu'on soit obligé de voir le monde pendant des mois entiers, et ne peut-on se guérir au moins dans la solitude ? Mais, non ; il faut souffrir la vue de tant de gens dont la joie

semble vous insulter, et qui étalent une opulence qui ne leur était pas due ; le chagrin que cela donne augmente le mal au lieu de le détruire.

— Madame, reprit un magistrat que trois laquais s'occupaient à servir, et qui faisait briller à dessein un diamant qu'il avait au doigt, puisque vous aimez si fort la compagnie, pourquoi n'allez-vous pas à Bagnères ? La réunion est beaucoup plus nombreuse, plus magnifique qu'ici, où l'on ne rencontre guère que des personnes souffrantes.

— Il en coûte trop cher dans cette ville, répliqua la dame ; mais vous, monsieur le magistrat, qui avez trois laquais, qui faites ici de la dépense, et qui jouez si gros jeu, comment n'y allez-vous pas de préférence ?

— Oh ! pour moi, répondit le magistrat d'un air plein de vanité, je n'aime pas la cohue. Il arrive à ces bains des aventuriers qui font plus d'étalage que les honnêtes gens. On passe auprès de vous sans vous

remarquer, et il faudrait se ruiner pour garder tant soit peu son rang.

Un petit vieillard, qui était assis à côté de M. Léopold, se penchant à son oreille, lui dit malignement :

— Ce magistrat est un pauvre diable à peine regardé dans sa ville. Dévoré du désir de passer pour quelque personnage important, il jeûne deux ou trois ans pour mettre en réserve de quoi mener ici trois laquais qu'il congédie à son retour.

— Les eaux auraient bien de la vertu, lui répondit M. Léopold, si elles pouvaient guérir de l'intempérance, de l'ennui, de l'envie et de la vanité.

M. Silvère et ses amis n'attendirent point la fin du souper pour se retirer. Fatigués de leur voyage, qu'ils devaient continuer le lendemain, ils allèrent se livrer à un repos qui leur était si nécessaire.

Les buveurs et les baigneurs dormaient encore, quand notre famille se remit en route accompagnée de quatre bons guides. Le pays présentait un aspect encore plus

affreux que celui de la veille, et le chemin se rétrécissait d'une manière effrayante. Près du pont de l'Enfer il était tout à fait suspendu sur un abîme dont on n'osait mesurer la profondeur. Le village de Bircos, incliné sur un précipice, était le seul qu'ils eussent rencontré; et à l'exception de quelques troupes d'Arragonais armés de gros mousquets et chargés de rosaires, ils ne trouvaient personne dans ces lieux désolés.

Cauterès, placé dans un vallon charmant et solitaire, vint s'offrir enfin aux regards des voyageurs. On s'y arrêta pour déjeûner. Il y avait encore là des buveurs d'eau minérale, mais en plus petite quantité qu'à Barrèges. L'un des guides, qui était de Cauterès, montra aux voyageurs la fontaine du Roi, ainsi nommée de ce qu'Arbaca, premier roi d'Arragon, y avait recouvré la santé, et la fontaine de la reine Marguerite, sœur de François premier, dont quelques sentiers périlleux qui y conduisent portent aussi le nom.

Marguerite, femme aimable et spirituelle, sœur tendre, reine éclairée, se rendait avec toute sa cour dans cette profonde solitude. Des poëtes, des musiciens, des savans mêmes y suivaient ses pas. Chacun portait en croupe une dame vêtue d'une cape de toile cirée ; et le petit vallon de Cauterès devenait le lieu le plus agréable du monde. L'esprit et la décence régnaient au milieu de cette cour, sans en bannir la joie et la liberté. Marguerite écrivait facilement en vers et prose. On regrette que cette reine, dont les mœurs étaient pures, n'ait pas craint de souiller sa plume par des peintures licencieuses. Non-seulement une femme doit être chaste et modeste, mais ses discours et ses écrits doivent encore porter l'empreinte de ce caractère. Toutes les fois que cette harmonie lui manque, on éprouve une surprise semblable à celle que nous causerait une rose dont l'odeur serait fétide.

Dans une gorge étroite et ombragée, voisine de Cauterès, Adrienne aperçut

des gens occupés à construire de petites cabanes de feuillage à la cime de trois perches réunies et extrêmement élevées. Elle demanda au guide de Cauterès à quel dessein on élevait ces cabanes.

— C'est pour chasser les palombes ou ramiers, lui répondit-il ; ces oiseaux arrivent en foule, à la chute des feuilles, du côté de l'Espagne. Tout le long de la gorge on aura élevé alors des cabanes semblables à celles que vous voyez. On étendra aussi un grand filet entre ces arbres à l'extrémité de la gorge. Quand les oiseaux paraîtront, un homme caché dans chaque cabane leur jettera une palette de bois blanchie ou une flèche garnie de plumes. Les palombes croyant que c'est un oiseau de proie, abaisseront leur vol vers la terre. De cabane en cabane ainsi épouvantées, elles se laisseront conduire sous le filet qu'on fera retomber aussitôt par le moyen des poulies. On prend souvent de cette manière plus de cent ramiers à la fois.

Adrienne remercia le guide, et regarda

les cabanes avec un peu de tristesse ; elle plaignait le sort de ces pauvres oiseaux à qui l'on préparait un accueil si peu favorable.

Il y avait déjà long-temps que M. Silvère avait montré à ses amis la montagne de Gavarnie qui paraissait dans le lointain, lorsqu'ils parvinrent à un lieu fort extraordinaire appelé le Chaos. Ce nom peint parfaitement le désordre qui y règne. On dirait qu'un grand bouleversement de la nature vient de jeter au hasard les uns sur les autres d'énormes quartiers de rochers, des montagnes entières ; et personne ne se souvient de cette époque. De quelques côtés que les regards se promènent, ils ne rencontrent que des sujets d'étonnement. Sur la terre les débris des montagnes ; et quels débris que ceux des Pyrénées ! Dans les airs les Tours de Marboré, le Pic blanc, la Brêche de Roland, la Neige Vieille, la Vigne Mâle, sommets glacés et inaccessibles du côté de la France, varient de hauteur, de forme et d'étendue. L'am-

phithéâtre de Gavarnie est tout près de là. Son arène est couverte de neige dans les plus grandes chaleurs. Le Gave s'est frayé une route sous cette neige qui, en se gèlant, est devenue un pont solide. Enfant des glaciers éternels, ce même torrent sort du lac du Mont-Perdu, se précipite du haut des rochers de plus de trois cents pieds d'élévation, et retombe en sept cascades dans l'enceinte de Gavarnie. J'ai tort de dire qu'il retombe, un vent léger le soutient dans les airs, et au lieu de cascades, il forme sept voiles transparens que le soleil peint souvent des couleurs de l'arc-en-ciel. A la place de l'énorme masse d'eau qu'elle s'attend à recevoir, la terre n'est arrosée que par une pluie douce et légère; mais bientôt le torrent dispersé se réunit, retrouve ses forces et roule avec fracas sous la neige et parmi les rochers. De chute en chute il arrive enfin aux bains de Saint-Sauveur. Là, plus calme et plus paisible, semblable à un homme dont les revers ont

corrigé l'humeur fougueuse, il coule entre les frênes et les tilleuls dont ses bords sont ombragés.

Les voyageurs arrivés au terme de leur course pénible, n'en regrettaient point les fatigues. Le spectacle admirable qu'ils avaient sous les yeux les en dédommageait amplement. M. Silvère les mena voir une caverne de glace adossée au mur du cirque. Sa large ouverture leur permit de jeter un coup d'œil dans son intérieur, vaste et d'une profonde obscurité ; mais il eût été imprudent d'y pénétrer dans une saison où ces masses de glaces, insensiblement amollies, sont sujettes à s'écrouler subitement. La caverne avait trop de profondeur pour qu'on pût en distinguer le fond. Il en sortait un bruit confus semblable à celui que produit une chute d'eau ; on supposa qu'elle provenait du torrent qui, après avoir traversé la caverne, s'échappait en bouillonnant par son immense ouverture.

Tandis qu'on admirait mille objets plus

surprenans les uns que les autres, et mille perspectives qu'il est impossible de décrire, les heures amenaient à leur suite un orage dont on ne s'aperçut qu'en entendant gronder la foudre. Les guides, occupés à manger sur le bord d'un précipice, n'y avaient pas fait plus d'attention que les autres; mais au bruit du tonnerre, ils se levèrent avec effroi. M. Silvère pâlit, M. Léopold jeta sur sa famille un regard inquiet et douloureux. Moins instruit des dangers qui les menaçaient, M. Albert ressentait aussi moins de crainte, et, à l'exception d'Adrienne, ses enfans n'en eussent éprouvé aucune, sans la consternation qu'ils découvrirent sur le visage de ceux qui les entouraient. Une chaleur étouffante se faisait sentir jusque dans ces lieux couverts de neige. Pas une maison pour recevoir les voyageurs; les villages de Gèdres et de Pragnères étaient trop éloignés, pour qu'on eût le temps de s'y rendre. Le vent apportait avec violence des nuages effrayans : bientôt ils ce déchi-

rèrent et versèrent des flots de pluie qui, en fondant rapidement les neiges, formaient d'autres torrens dont les vagues se précipitaient de toutes parts avec un mugissement épouvantable. Des arbres, vieux enfans de ces rochers, les rochers eux-mêmes suivaient ces eaux furieuses et écumantes. Un nuage de feuilles, de neige et de pluie obscurcissait le ciel déchiré en tons sens par des éclairs, et ébranlé par le fracas continuel de la foudre.

Les malheureux voyageurs, retirés à l'abri d'une caverne qui pouvait à chaque instant les écraser par sa chute, contemplaient avec effroi ce désordre de tous les élémens. Un morne silence régnait au milieu d'eux. M. Albert et M. Léopold tenaient entre leurs bras leurs enfans alarmés, mais qui regardaient néanmoins avec admiration un spectacle si extraordinaire. Pour Adrienne, pâle, tremblante, appuyée sur le bras de son père, elle cachait son visage dans son sein, et priait Dieu de consoler sa mère de leur perte; car il

lui semblait impossible d'échapper à de pareils dangers. Tout à coup un éclair illumine toute la caverne ; le coup presque aussi prompt déchire la nue ; la foudre est tombée : elle a frappé un rocher sur lequel le temps en avait entassé d'autres. L'édifice s'écroule avec un lugubre fracas et va former de ses décombres un nouveau *chaos* qui sera l'effroi des voyageurs. Ce moment fatal sembla devoir être le dernier des infortunés réunis dans la caverne ; des cris doûloureux leur échappèrent et se perdirent parmi l'horrible bruit des rochers bouleversés. Ce fut le dernier trait de fureur que lança l'orage. Satisfait de sa puissance, il reploya lentement ses nuages, changea ses torrens de pluie en rosée, et ses affreux rugissemens en une voix lente et majestueuse. De loin en loin les éclairs perçaient encore la nue ; mais leurs feux moins étincelans avaient cessé de menacer les hommes, et n'offraient plus qu'un beau spectacle à leurs regards encore épouvantés.

A peine M. Albert fut-il un peu remis de sa frayeur, qu'il s'aperçut qu'Adrienne était évanouie. On essaya vainement de la ranimer en lui jetant de l'eau au visage. Son père la soutenait entre ses bras; M. Léopold cherchait à réchauffer ses mains dans les siennes; Isabelle la délaçait; Hypolite et Casimir pleuraient autour d'elle. Pendant ce temps, M. Silvère et les guides s'occupaient à rassembler les mules qui s'étaient écartées pendant l'orage. Ils en trouvèrent deux écrasées par des éclats de rocher. En entrant dans la caverne, M. Silvère dit qu'on entendait la petite cloche d'une chapelle bâtie dans le chemin de Héas, et qui ne devait pas être fort éloignée. Un des guides se proposa de les y conduire. On mit beaucoup de temps à gravir les sentiers, à chercher des détours et de nouveaux passages, quand les eaux trop abondantes ne permettaient pas de suivre le chemin pratiqué.

M. Silvère, M. Albert et Casimir fai-

saient le trajet à pied, à cause des deux mules qui manquaient. Un des guides, fort et robuste, montait celle de Casimir en tenant Adrienne entre ses bras. Deux fois elle ouvrit les yeux, et deux fois elle les referma, sans avoir la force de parler. Le son de la cloche qui se rapprochait toujours, soutenait le courage des voyageurs. Au moment où elle cessa de se faire entendre, un ermite qui desservait la chapelle accourut au-devant d'eux. Adrienne fut déposée sur le lit de peaux de chèvres qui servait au solitaire. Ce dernier, qui était un homme chargé d'années, lui fit prendre d'une liqueur spiritueuse qui ranima en peu de temps la jeune malade. Adrienne promena ses yeux avec inquiétude sur ceux qui l'entouraient, et reconnaissant toute sa famille, elle pleura de joie, en lui tendant ses bras affaiblis. Chacun lui répondit par des larmes et des caresses. Le solitaire, ému de cette scène, la fit cependant cesser, de peur qu'elle ne devînt dangereuse pour la malade. Il laissa

retomber sur le lit une grosse étoffe de laine qui en formait les rideaux, et toute la compagnie se retira doucement à l'autre extrémité de la chambre. L'ermite s'occupa alors des autres voyageurs. Il alla chercher un faix de branches de sapin, et il en alluma du feu, autour duquel chacun put sécher ses habits. Les guides en faisaient autant devant la porte de la chapelle, car l'ermitage n'aurait pu contenir tant de monde. Le bon solitaire, toujours actif malgré son grand âge, donna aux guides un jeune chevreau pour se régaler. Il en servit un autre à sa compagnie, avec du vin qu'il achetait des marchands espagnols qui l'apportaient sur des mules dans des outres poissées. Il y ajouta de magnifiques asperges cueillies dans son jardin. Isabelle et ses frères l'aidèrent dans ces préparatifs. Adrienne se trouvant beaucoup mieux, vint se mettre à table avec sa famille. Son visage avait conservé une si grande pâleur, que ses parens en conçurent de l'inquiétude. L'ermite les rassura; mais il les en-

gagea en même temps à ne pas se remettre en route de la journée.

Cette jeune fille, leur dit-il, n'est pas en état de supporter de nouvelles fatigues. A la vérité, la nuit que vous passerez ici sera mauvaise, puisque je n'ai pas de lits à vous offrir ; mais j'imagine que ce désagrément ne vous empêchera pas de rester. La malade jouira d'un repos qui lui est nécessaire, et vous verrez que demain elle aura repris les couleurs de son âge.

Les voyageurs acceptèrent avec reconnaissance la proposition du bon solitaire, qui se dévouait comme eux à veiller toute la nuit ou à dormir mal à son aise. M. Léopold renvoya les guides à Cauterès avec les trois mules, après leur avoir donné l'ordre d'en amener deux autres de plus le lendemain, pour remplacer celles qui avaient péri pendant l'orage. On alla se promener ensuite autour de l'ermitage. Un petit jardin d'environ trente pieds carrés, le seul espace qui pût être cultivé dans ce désert, se trouvait derrière la maison. Ce jardin,

entouré d'une haie de genévriers, était presque tout rempli de ces belles asperges dont on avait mangé au repas, et d'une plante basse à larges feuilles, que l'ermite nommait la carline. Il dit qu'on en mangeait les fleurs lorsqu'elles étaient jeunes et tendres, et que ses racines, qui passent pour guérir les maladies contagieuses, furent employées autrefois à cet usage par Charlemagne, dont les soldats étaient attaqnés de la fièvre maligne. Plusieurs essaims d'abeilles, recueillis dans des troncs d'arbres creusés, bourdonnaient dans ce petit jardin. Casimir se garda bien d'en approcher; il se rappelait encore la piqûre qu'il avait reçue des mouches du fermier Tiburce.

En sortant du jardin, l'ermite ouvrit à ses hôtes la porte de la chapelle. Elle était ornée partout de l'image de la Vierge, à qui elle était dédiée, et des offrandes des pélerins qui y accouraient tous les ans. Des bras, des jambes de cire ou de plâtre, ou grossièrement sculptés en bois, tapis-

saient les murs de cette chapelle. Ils attestaient la guérison de ceux qui les y avaient suspendus. La nuit du 7 au 8 octobre, les habitans de toutes les vallées se rendaient en ce lieu, et animaient le désert du bruit de leurs danses et de leurs cantiques. De longs repas suivaient les actes religieux. Les parens éloignés se saluaient, se rassemblaient avec joie. Les vieillards s'étonnaient de voir leurs petits-enfans devenus grands et agiles, et ils prenaient entre leurs bras les nouveaux nés qu'ils n'avaient point encore embrassés. Ce jour-là, ils recommandaient aux prières de l'ermite leurs familles, leurs troupeaux et leurs moissons. Ils lui apportaient de nombreuses offrandes à l'aide desquelles il vivait solitaire le reste de l'année.

— Quoi! vous êtes toujours entièrement seul dans ce désert? demanda M. Léopold au vieillard. C'est donc vous qui sonniez cette petite cloche dont le bruit nous a guidés jusqu'ici?

— C'est moi-même, répliqua le vieil-

lard. Toutes les fois qu'il se prépare un orage ou qu'il a cessé, je sonne la cloche de ma chapelle pour appeler les voyageurs égarés dans ces montagnes. Avant l'orage, vous n'avez pu l'entendre de Gavarnie, parce que le vent emportait le son du côté opposé.

A la fin du jour, le bon ermite ayant pris une flûte douce, s'avança sur la pointe d'un rocher, et se mit à jouer un air champêtre que les échos redisaient après lui. Tandis que les voyageurs l'écoutaient avec d'autant plus de surprise qu'ils reconnurent dans sa manière de jouer une supériorité à laquelle ils ne s'attendaient pas, on vit descendre des sommets les plus aigus une dizaine de chèvres, ayant à leur tête un bouc vénérable. Ce troupeau vint se ranger autour du vieillard, qui, après avoir été quérir un grand vase de bois, se mit à presser les mamelles gonflées de lait de ses chères nourrices. Chacune des chèvres venait à son tour lui livrer cette liqueur bienfaisante. Il les caressait, les appelait

par leur nom, car elles avaient chacune le leur. Quelques unes, moins familières depuis leur maternité, ne s'amusaient point à recevoir ses ceresses; arrêtées à la porte de leur étable, elles répondaient aux cris de leurs chevreaux. Le solitaire n'exigea rien de celles-là; il les laissa entrer avec tout le lait que contenaient leurs mamelles. Le bouc n'avait point suivi ses compagnes : il regardait toujours le vieillard, en lui donnant de temps en temps de petits coups de tête.

— Eh bien, mon vieil ami, lui dit l'ermite, tu n'es pas content; il te manque quelque chose? Je vais te donner ce que tu désires.

C'était un morceau de pain. A peine le vit-il entre les mains de son maître, qu'il s'éleva en lui posant sur la poitrine les deux pieds de devant, ce qui faillit à renverser le vieillard.

— Oh, oh! reprit-il, tout vieux que te voilà, ta force surpasse encore la mienne. Cet animal, ajouta le solitaire, en s'adres-

sant à ses hôtes, est âgé de près de vingt ans. Il est le père de mon petit troupeau. Comme il m'eût été très fatiguant de courir de rochers en rochers pour le conduire au pâturage, et qu'aujourd'hui cela me serait impossible, j'ai accoutumé mon bouc à revenir au son de ma flûte, à la tête de ses compagnes. Je l'aime, parce que nous avons vieilli ensemble. Comme moi, il a perdu une grande partie de sa vigueur, et sa barbe touffue est presqu'aussi blanche que la mienne. Toutefois, exempt des soucis qui ont rongé une partie de mes ours, il supporte encore mieux que son maître le poids de ses longues années. En général, tous les animaux jouissent de cette faveur. L'innocence de leurs mœurs, l'uniformité de leur vie, concourent à leur faire atteindre une vieillesse exempte d'infirmités; et tandis que nous traînons avec peine, sans pouvoir nous en rassasier, un reste d'existence non-seulement inutile, mais souvent à charge à nos semblables, ils nous ser-

vent jusqu'à leur dernier soupir avec un courage et une docilité sans bornes.

Le vieillard exprimait ces pensées avec bien plus de grâces que je ne les rapporte. Son langage avait une pureté, une élégance peu ordinaires.

— Maintenant, dit-il à ses hôtes en souriant d'un air agréable, il est bon de songer à notre souper. Des gens qui doivent passer la nuit sans dormir ont besoin de préparer leurs forces. Au bas de ce petit sentier que vous voyez là, il y a un lac rempli de truites excellentes. Ce matin j'y ai posé une nasse; allons voir s'il y a du poisson de pris.

Soutenu par un bâton, il entra le premier dans le chemin rocailleux, et marcha d'un pas assez sûr pour son âge. Il se trouva dans la nasse quatre truites avec lesquelles on soupa fort délicatement.

Après le souper, M. Silvère, enchanté des manières nobles et engageantes du vieillard, lui demanda comment, avec tant de bonté, tant d'amabilité dans l'esprit,

il pouvait mener une vie si solitaire, et qui semblait ne devoir convenir qu'à un misantrope.

— Mon cher monsieur, répondit le vieillard d'un air moitié gai, moitié sérieux, vous en eussiez fait autant à ma place. Vous voyez en moi un naufragé qui a enfin gagné le port. Plus la tempête a été violente, plus un long et entier repos est nécessaire. Le récit des événemens qui m'ont conduit ici ne vaudrait pas la peine de vous occuper, si nous avions toute autre chose à faire ; mais puisqu'il vient à propos pour répondre à votre question, je vais tâcher par ce moyen d'abréger un peu notre veillée. Si ces jeunes gens ne sont point trop emportés par le sommeil, ils y trouveront peut-être une leçon importante.

CHAPITRE XX.

Histoire de l'ermite. — Le retour à Campan. — Le bouquet de roses.

Le solitaire ayant versé du vin à ses hôtes, en but lui-même quelques gouttes, et prenant la parole d'un ton de voix assez doux pour ne pas troubler le repos d'Adrienne, il commença ainsi son histoire :

L'ABUS DU GÉNIE.

Un adage assez commun dans le monde, qui est qu'avec de grands talens il se trouve toujours de grands vices, fut ce qui perdit ma jeunesse. De la facilité dans l'esprit, de la hardiesse dans le caractère, beaucoup d'ambition m'égarèrent dès les pre-

miers pas. Celui qui foule aux pieds des principes généralement respectés, sort de la route commune, et paraît par cela même supérieur aux autres. Cependant quelquefois cette supériorité n'est que dans le plus ou le moins de dépravation; et tel homme qui prêche le mal avec éloquence, parlerait moins bien de la vertu qu'un cœur simple et honnête. J'eus des vices dès ma jeunesse. La débauche et l'orgueil me conduisirent à l'impiété. Ma mère, car je n'avais plus qu'elle, s'efforçait en vain, par ses leçons et son exemple, de m'arracher au précipice; je me riais tout bas de sa piété, et la vertu ne me semblait faite que pour les âmes communes. Je passais mes jours au milieu des orgies les plus scandaleuses, où tout ce qu'il y a de respectable et de sacré était tourné en plaisanterie. En sortant de là je prenais la plume; j'écrivais rapidement des volumes impies et immoraux, dignes des lieux qui me les avaient inspirés. Un style entraînant et hardi les rendit bientôt remar-

quables. Je n'y mis point d'abord mon nom, aveu tacite de la honte dont ils devaient me couvrir. Quelques personnes vertueuses ne furent point éblouies de la malheureuse facilité de mes écrits ; elles portèrent jusqu'au fond de l'abîme le flambeau de la vertu, et me désignèrent aux regards du public comme l'apôtre dangereux de tous les vices. Mais un grand nombre d'autres furent séduits ; je trouvai des juges et des défenseurs ; j'acquis de la célébrité.

Ma mère ignorait mes travaux et ma gloire ; elle ne soupçonnait pas toute ma perversité. Mes écrits, qu'elle ne lisait point, mais dont elle entendait parler avec indignation, soit dans les feuilles publiques, soit dans les conversations, passaient dans son esprit pour ceux d'un homme de mes amis, qui parcourait la carrière dans laquelle je m'étais engagé. Elle gémissait souvent de la liaison qui existait entre nous. Pour moi, dont l'aveuglement augmentait de plus en plus,

je m'indignais de n'oser jouir de tous mes succès; toute retenue m'abandonnait, et je brûlais du désir d'avouer mes livres. Cependant la crainte de ma mère, ou plutôt un certain respect pour ce que j'appelais ses préjugés, m'enchaînait encore malgré moi.

Un jour je la trouvai toute en larmes. La maison sur laquelle une grande partie de notre bien avait été placée, venait de manquer à ses engagemens. Je crus devoir profiter de cette circonstance pour lier au mien l'intérêt de ma mère.

— Consolez-vous, lui dis-je; je puis vous dédommager de cette perte. La fortune nous sourira encore, et ses faveurs vous seront d'autant plus douces, qu'elle les accordera aux talens de votre fils.

Ma mère me regarda avec étonnement.

— Ceci, repris-je, va vous dévoiler un mystère. Apprenez que je suis un auteur aimé du public, et qu'il n'est point de libraire qui ne payât fort cher mes ouvrages.

— Qu'entends-je, mon fils? s'écria ma mère. Pourquoi m'avoir caché votre gloire? Quand tout le monde jouit de vos ouvrages, pourquoi suis-je la seule à les ignorer?

— Vous les connaissez... Vous en avez lu des extraits... Mais leur hardiesse ayant paru vous déplaire, je vous ai laissé croire qu'ils sortaient de la plume de mon ami.

— Malheureux! reprit ma mère en lançant sur moi des regards effrayés : quoi! tu serais l'auteur de ces livres infâmes, où l'impiété ose s'ériger en système, où la vertu n'est traitée qu'avec mépris! et c'est sur de pareils crimes que tu fondes l'espoir de notre fortune!

— Modérez-vous, de grâce, lui répondis-je, et soyez un peu plus sensible à la gloire de votre fils, dont les talens généralement admirés.....

— Ne crois pas me séduire par ce moyen, répliqua-t-elle. Je déteste ces mêmes talens dont tu parais si fier, puisqu'ils sont cause de ta perte. Ingrat, non-seulement tu méconnais la main qui te les a donnés,

mais tu t'armes contr'elle de ses propres bienfaits ! Homme corrompu, tu veilles pour corrompre les autres ! Mais quoi ! es-tu donc perdu sans ressource ? C'est la débauche, c'est l'orgueil, vices dont j'ai essayé vainement de te guérir, qui t'ont précipité où te voilà.

— Ma mère, il vous était impossible en effet de m'arracher à ces penchans, que vous appelez des vices. Ils sont la suite de cette disposition extraordinaire que la nature a mise en moi, et se trouvent placés dans mon esprit de la même manière et pour la même fin que les ombres dans un tableau. Rien n'est beau sans contrastes.

— Insensé ! reprit ma mère. Ainsi tu ne crois point que le mérite et la vertu puissent exister ensemble ! Tu n'as donc jamais rencontré cette union respectable ? Combien de livres que leur supériorité a rendus immortels, et qui reçurent de l'âme de leurs auteurs cette empreinte de la vertu qu'ils reproduisent avec tant de charmes ! O mon fils ! tu es encore jeune,

prends pitié de ta mère, de toi-même ; quitte les sentiers du vice pour ceux de la vertu. Fais un meilleur usage de tes talens. En recueillant les louanges de la terre, mérite aussi l'approbation du ciel. Ne m'expose point à vivre dans les remords ; car une bonne mère s'accuse toujours des crimes de son fils. Peut-être suis-je coupable de trop d'indulgence : ne m'en punis pas plus long-temps.

En me parlant ainsi, ma malheureuse mère répandait un torrent de larmes, et se tenait presqu'à genoux devant moi. Tout autre qu'un impitoyable esprit fort eût été attendri de sa situation. Je me contentai de lui répondre froidement :

— Ma mère, cessez de m'affliger par des larmes et des prières inutiles. Il faut que ma destinée s'accomplisse.

— Je vois que le mal est encore plus grand que je ne l'imaginais, reprit ma mère en retenant ses pleurs. Dieu seul peut vous retirer de l'abîme dans lequel vous êtes tombé ; puisse-t-il avoir pitié de

vous ! Il me reste une sœur. Dans ma détresse, j'aurai recours à son amitié. Le pain que je lui devrai me sera moins amer que le pain que je recevrais de mon fils, puisque celui-ci serait le produit de ses crimes. Je n'aurai point à gémir de les avoir encouragés, et j'en mourrai peut-être moins malheureuses.

Je combattis ce dessein par des sophismes ; je poussai même l'audace jusqu'à essayer de ranger ma vertueuse mère au nombre des mes prosélytes. Elle me jeta alors un regard que toute ma philosophie fut incapable de soutenir, et se renferma dans son appartement. Pour moi, je courus tout troublé chez mon ami. Il donna de grands éloges à mon odieuse fermeté, et finit par se moquer des prétendues faiblesses de ma mère. Lorsque je revins le soir, elle n'était plus dans la maison. Cette séparation si prompte m'accabla malgré moi. De toutes les vertus dont le ciel a mis le germe dans notre âme, il n'en est point de plus puissante que celle de la piété

filiale. Quelque pervers que l'on soit, on entend toujours cette voix sacrée de la nature, et sa violation ne demeure jamais impunie. Je restai long-temps comme anéanti; mon cœur était fortement oppressé. Je me rappelais la scène du matin, les pleurs de ma mère, sa bonté passée; tous ces souvenirs étaient autant de coups de poignard qui me perçaient le cœur. Je résolus de l'aller voir le lendemain, et de faire tout mon possible pour la ramener, sans toutefois me résoudre à aucun des sacrifices qu'elle exigeait de moi. A mon réveil, je reçus d'elle le billet suivant :

« Je vous ai quitté, mais je suis toujours votre mère. Si vous n'avez point entièrement renoncé aux sentimens d'un bon fils, abandonnez la vie criminelle que vous avez adoptée, et venez vous jeter dans mes bras. Si rien ne peut changer votre caractère, ne cherchez jamais à me voir. »

Ce billet augmenta mes anxiétés, et j'y rêvais profondément, lorsque mon librair

entre chez moi. Il m'apportait le plan d'un ouvrage dont le but était de prouver que *le vol n'est pas un crime.* A ce seul titre, le génie infernal qui m'inspirait enflamma mon imagination. Une foule de pensées aussi fausses que perverses me firent perdre de vue le souvenir de ma mère. Je ne m'en occupais plus que de loin en loin, lorsque, plongé dans la solitude, je n'avais rien pour m'en défendre. Je cessai même de m'informer de sa situation, et je m'enfonçai de plus en plus dans le précipice dont ma mère avait dit que Dieu seul pouvait me faire sortir. En effet, il daigna me tendre un jour sa main puissante et secourable.

Mon ami tomba dangereusement malade d'une fièvre contagieuse. Tout le monde le fuyait, j'étais seul auprès de lui, et je lui lisais souvent des morceaux de philosophie : c'est une triste consolation pour celui qui est étendu sur son lit de mort. Il gardait un morne silence. Cependant plus son état empirait, plus il pa-

raissait inquiet et agité. Il se plaignait de ne voir personne que moi dans cette chambre. Enfin ne pouvant plus résister à ses remords, il me demanda une nuit de lui amener un ministre de la religion. Je partis d'un grand éclat de rire. Alors (jamais cette image terrible ne sortira de ma pensée) il se leva sur son séant, et me laissant voir une partie de son corps décharné :

— Tu ris ! s'écria-t-il d'un ton effroyable ; tu ris ! malheureux ! Ah ! il n'est plus temps de se tromper ; l'heure de la mort a sonné ; le monde s'est évanoui !.... où est maintenant sa funeste approbation ? Ses louanges me sauveront-elles de la mort ? J'entends une voix qui me crie que ces mêmes talens qu'il encensait rendront ma condamnation plus terrible. Plus j'avais reçu de biens, plus le compte sera difficile à rendre ! Dieu est là qui m'attend !... Où fuir, hélas ! son aspect redoutable ? Qu'emporterai-je avec moi pour l'apaiser ? Toute ma vie n'a été

qu'une offense continuelle... Je l'ai méconnu... je l'ai outragé... et je ne puis lui échapper !... Il est là... là... devant moi, prêt à saisir mon âme !... Va, cours, misérable complice de mes crimes, va me chercher une voix sainte qui prie au moins pour moi !...

Je vois encore les grosses gouttes de sueur dont son visage mourant était inondé, ses cheveux hérissés sur son front, et son corps semblable à un squelette. Tremblant, accablé, je courus chez un prêtre. Il se leva aussitôt. Dès que je l'aperçus, je me jetai à ses pieds, et dans le trouble où j'étais, je m'écriai :

— Sauvez-moi ! sauvez-nous !...

Le prêtre surpris m'interrogea. Alors je me souvins de mon ami, auprès duquel je l'entraînai.

— Si vous êtes vertueux, s'écria le moribond en s'adressant au prêtre, priez pour moi, car je me suis rendu indigne de prononcer le nom de mon juge.

Le prêtre lui répondit avec douceur en

lui parlant de la miséricorde de celui qui *ne brise point le roseau cassé, ni n'éteint point le lumignon qui fume encore.* Ses discours répandaient la consolation dans l'âme du mourant; mais à peine ce dernier avait-il cessé de les entendre, que le souvenir de ses crimes en détruisait tout l'effet. Il mourut ainsi dans une incertitude pénible. Ses derniers regards s'arrêtèrent sur moi : ô ciel ! avec quelle éloquence foudroyante ils parurent s'exprimer ! et me montrant le ciel du doigt, il poussa un grand cri, et expira.... Dans ce regard terrible, dans ce cri déchirant.... je crus entrevoir l'arrêt de ma propre condamnation. Je restai pâle et immobile devant ce cadavre défiguré. Un froid mortel parcourut tous mes membres. Enfin, je saisis le bras du prêtre qui était en prières, et je lui demandai presque bas, et d'une voix étouffée :

— Les péchés de cet homme lui sont-ils pardonnés ?

— Dieu seul peut savoir, me répliqua-



Et me montrant le Ciel du doigt,
il poussa un grand cri et expira.

t-il, si quelques heures de repentir ont suffi pour racheter plusieurs années d'offenses; mais malheur à celui qui se reposerait sur cette miséricorde infinie ! C'est une planche flottante qui sauve du naufrage celui qui ne l'espérait point, et qui échappe à la main avide du passager qui comptait sur elle. Que celui qui a des jours en profite, car le dernier est bien court pour une œuvre aussi importante.

Je ne balançai plus; je me jetai dans le sein de ce prêtre en versant un torrent de larmes, et au bord de ce même lit sur lequel reposait encore le cadavre de celui qui partagea mes égaremens, je promis solennellement à Dieu de lui consacrer le reste de mes jours.

Mon premier soin fut d'aller me jeter aux genoux de ma mère. Elle était expirante. La nouvelle de ma conversion ne prolongea point sa vie; mais elle lui donna de la joie jusque dans le sein de la mort. Elle s'endormit paisiblement comme à la fin d'une journée laborieuse. Le calme et

la sérénité ne l'abandonnèrent point. Dieu fit ainsi passer sous mes yeux les deux plus grandes leçons qu'il puisse donner aux hommes, la mort du coupable et celle du juste. Dès que j'eus perdu ma mère, je me retirai du monde pour ne plus vivre que pour Dieu. Je sentais que mes crimes exigeaient une réparation extraordinaire, car bien que j'y eusse renoncé, ils n'en existaient pas moins dans mes livres, et pouvaient perpétuer ainsi leur funeste poison. Je donnai aux pauvres tout l'argent qu'ils m'avaient acquis, et même celui qui m'était dû par les libraires. J'exhortai ceux-ci au nom de leur salut à suspendre le cours des exemplaires encore entre leurs mains; leur avidité fut sourde à ma voix. Alors, pour la dernière fois, je pris la plume; je fis moi-même justice de mes ouvrages; j'en dévoilai les criminels sophismes; je les déclarai dangereux pour la société. Les uns se moquèrent de ma conversion, les autres la taxèrent d'hypocrisie. Pour moi, qui n'agissais plus que pour Dieu, certain

qu'il lisait dans mon cœur, je fus peu sensible aux jugemens du monde. Dans le dessein où j'étais de vivre solitaire, j'arrivai dans les Pyrénées. Cette petite chapelle se trouvait sans desservant. Je demandai avec instances ce poste misérable et péu envié; je l'obtins.

Il y a vingt-deux ans que je l'habite. Le jeûne, la prière et la méditation se partagent mes jours. Toute ma bibliothèque se borne à des livres de piété; car j'ai fait vœu de renoncer aux lettres qui m'ont perdu. Je me livre à d'innocentes occupations, telles que le soin de mon troupeau, la culture de mon petit jardin, la pêche et la musique. D'autres fois, assis pendant plusieurs heures sur la pointe d'un rocher, je repasse dans mon esprit les événemens de ma jeunesse, ou livré à une douce oisiveté de pensée, je regarde en souriant mes chèvres brouter les capillaires et les ronces à cinquante pieds au-dessus de ma tête. Souvent aussi je m'amuse à voir les chasseurs d'i-

sards (1), sauter de roches en roches appuyés sur le bout de leur fusil. Lorsque ces chasseurs passent auprès de mon ermitage, je les invite à venir s'y reposer et se rafraîchir. Voilà quelle est mon existence. J'y trouve plus de charmes que vous ne pensez ; une certaine douceur est attachée à sa monotonie, et je me crois en paix avec Dieu, puisqu'il permet que je le sois avec moi-même.

M. Silvère et ses amis remercièrent l'ermite de sa complaisance. Ils donnèrent des éloges à sa courageuse et sage résolution, et regrettèrent que de malheureux penchans eussent si mal dirigé les moyens qu'il avait reçus de la nature. Hypolite et Casimir, accablés par le sommeil, s'étaient endormis sur leur chaise ; Isabelle seule avait écouté attentivement le récit du solitaire.

Adrienne se trouvant tout à fait réta-

---

(1) Espèce de chèvres sauvages communes dans les Pyrénées.

blie le lendemain, on partit aussitôt que les guides furent de retour, et après avoir rendu grâce à l'ermite de son aimable hospitalité. De son côté, il parut regretter les voyageurs, qu'il accompagna des yeux aussi long-temps qu'il put les apercevoir.

— Mon père, dit Isabelle qui était assise en croupe derrière M. Léopold, que pouvait donc écrire ce solitaire pour être aussi criminel qu'il prétend l'avoir été?

— Il paraît, d'après ce qu'il nous a dit, répliqua M. Léopold, qu'il se livrait à l'impiété, c'est-à-dire, qu'il offensait Dieu personnellement, soit en niant son existence, soit en doutant de son pouvoir. C'est le plus grand de tous les crimes, puisque c'est manquer à la première des obligations.

— Il a parlé aussi d'un ouvrage dans lequel il soutenait que le *vol n'était pas un crime*; comment pouvait-il prouver cela?

— Il lui eût été impossible de le persuader à un honnête homme. Il n'y a que les gens vicieux qui, désirant l'impunité de leurs désordres, admettent aisément toutes sortes de raisons; car il ne faut pas croire que le bien et le mal en trouvent d'également bonnes. Dieu a mis en nous un juge éclairé qui ne se trompe jamais, lorsque l'on veut l'interroger de bonne foi. Ce juge, c'est la conscience, auprès de laquelle les plus séduisans sophismes sont impuissans.

— Si, comme vous le dites, mon père, la conscience ne se trompe jamais, pourquoi les mauvais livres seraient-ils dangereux? Les méchans n'ont pas besoin de leur lecture pour devenir ce qu'ils sont, et les gens de bien ne doivent pas redouter leur influence.

— Il est encore une sorte de personnes dont tu ne parles point, reprit M. Léopold, et qui est justement la plus importante; c'est celle des jeunes gens entre les mains desquels ces livres peuvent mal-

heureusement tomber. Comme les forces de leur corps ne se développent pas tout d'un coup, de même leur intelligence ne se développe qu'avec lenteur. Cette conscience dont nous parlons ne leur est pas encore bien connue ; ils peuvent mal interpréter son langage, et alors ils se jettent dans un grand danger. On en a vu se décider au mal ou au bien d'après une simple lecture faite au hasard. C'est pourquoi un enfant qui souhaite d'être vertueux doit toujours se tenir dans la défiance de lui-même, et ne jamais se permettre d'ouvrir un livre inconnu sans avoir consulté ceux qui l'élèvent.

En ce moment, M. Silvère rapprocha sa mule de celle de M. Léopold pour lui montrer les ruines du village de Saint-Martin, qui fut entièrement détruit par des lavanges. Des limites placées dans ce lieu funeste, arment souvent les uns contre les autres les Barrégeois et les Arragonais. Ils se disputent quelques rochers stériles et chargés de nouvelles lavanges prêtes à

les engloutir : tant l'ambition des hommes les rend avides de tout, même des choses les plus nuisibles. En passant à Gèdre, nos voyageurs s'arrêtèrent un moment dans une grotte délicieuse. A l'ombre de deux rochers, qui se rapprochent en voûte sans se joindre, s'élance une cascade si pure et si limpide qu'on aperçoit les truites qui roulent avec ses flots. Des festons de lierre, d'églantiers, de capillaires, des arbustes toujours verts, toujours frais, tapissent la voûte et les parois de cette grotte, qui n'est éclairée que par un jour fort doux. On aime cette obscurité mystérieuse et le murmure de l'eau qui s'y fait entendre. Cette grotte charmante, placée au milieu d'un désert, ressemble à la demeure de quelque dieu champêtre. Adrienne, fatiguée par des images austères et effrayantes, s'y reposait avec volupté. Il fallut l'arracher de cet asile, qu'elle ne put quitter sans se plaindre.

M. Silvère et ses amis ayant repassé une seconde fois à Barrèges, en sortirent

par cette route magnifique sur laquelle on a construit douze ponts de marbre, et de superbes chaussées entretenues à grands frais. Des champs de sarrasin en fleur, des prairies entrecoupées de ruisseaux, des sapins et des roches bleuâtres composent le paysage de cette route, qu'on pourrait comparer aux plus belles voies romaines ; mais rien n'est frais, rien n'est gracieux comme la vallée de Campan. Partout l'érable, le hêtre, l'aube-épine et le sapin réunissent leurs différens feuillages ; partout ils prêtent leur doux ombrage à des pelouses émaillées de fleurs. Attiré par la fraîcheur de ces bois, vous arrivez à de petites cabanes qu'ils cachent de leurs rameaux. Un toit de chaume et des murs de marbre abritent une famille innocente et heureuse. De Sainte-Marie, les voyageurs se rendirent à la grotte de Campan. Les montagnes plus rapprochées ne laissent de place que pour la grande route. Mille ruisseaux se précipitent en cascades, et vont se mêler aux flots de l'Adour qui

arrose des prairies, des habitations et des champs cultivés. Tantôt il serpente paisiblement à travers des roseaux ; tantôt il franchit en grondant les rochers que des torrens ont entraînés dans son lit. Là, il semble se hâter de fuir les montagnes ; ici, il s'endort à leur pied ou les embrasse dans leurs détours sinueux.

Arrivés à la grotte dite de Campan, les voyageurs mirent pied à terre, et ayant fait allumer les torches dont ils s'étaient pourvus, ils entrèrent dans cette grotte célèbre. Ils furent d'abord frappés des magnifiques draperies de cristal dont ses parois étaient revêtues. Des colonnes transparentes descendues de la voûte jusque sur le terrain, formaient ensemble un dédale éblouissant. Entre ces colonnes se trouve une espèce de stalactite appelée fleur de fer, qui se compose d'une infinité de rameaux croisés en tout sens, d'un éclat admirable. D'autres représentaient des choux-fleurs, des culs-de-lampes, des jeux d'orgues, et divers autres objets

que la nature avait imités dans ses caprices (1).

L'imagination remplie de cascades, de déserts, d'aspects extraordinaires, nos jeunes voyageurs arrivèrent enfin à Campan, où ils se reposèrent quelques jours avant de reprendre la route de Coaraze. Pendant leur dernier séjour à Campan, Adrienne et Isabelle se trouvèrent plusieurs fois avec Félicie, qu'elles aimaient toujours de plus en plus. Elles revenaient un soir de l'accompagner jusqu'à une petite distance de la maison de M. Silvère, lorsqu'elles rencontrèrent une femme dans un fort grand embarras. Elle portait sur la

---

(1) Cette grotte, qui était en effet fort belle autrefois, est loin de ressembler aujourd'hui à la description que j'en donne ici. « Depuis qu'on en a enlevé ses belles stalactites, dit l'auteur du *Voyage dans les Pyrénées françaises*, ce n'est plus qu'une sale caverne. » Toutefois on peut supposer qu'elle était encore dans sa splendeur lorsque nos voyageurs la visitèrent.

tête un panier plein de fruits. Une cruche remplie d'eau occupait l'une de ses mains; de l'autre elle conduisait un petit enfant, et deux bœufs cheminaient devant elle. Ce qui augmentait encore son embarras, c'est que le petit enfant ne voulait pas marcher. Il lui tendait les bras pour qu'elle le prît entre les siens, et sur le refus qu'elle en faisait, il se traînait à terre en criant de toutes ses forces.

— Vous voilà plus occupée qu'il ne faut, lui dit Adrienne en souriant. Ce pauvre enfant est peut-être fatigué; je vais le prendre dans mes bras.

—Vous êtes bien bonne, mademoiselle, répondit la paysanne. Je croyais que son frère viendrait me soulager; mais les enfans ne songent à rien. Je suis toute honteuse de votre complaisance.

Adrienne avait pris l'enfant, qui la regardait d'abord avec crainte; mais dès qu'elle l'eût caressé, il se mit à sourire, et passant ses petits bras autour du cou d'Adrienne, il joua paisiblement avec les

boucles de ses cheveux. Pendant ce temps-là les bœufs s'étaient détournés de leur chemin ; la paysanne posa sa cruche pour courir après. Isabelle s'empara de cette cruche, qui était légère , et voulut la porter aussi jusqu'à la maison de la paysanne. Cette dernière ne savait comment remercier ces obligeantes jeunes filles, qui étaient toutes rouges de fatigue en arrivant chez la paysanne , dont la demeure n'était cependant pas éloignée. Un garçon d'environ six ans jouait sur le seuil de la porte. Sa mère le gronda de ce qu'il n'était pas venu au-devant d'elle. L'enfant tout confus s'avança pour prendre son frère d'entre les bras d'Adrienne ; mais le petit marmot ne voulait plus la quitter, et il fallut l'y engager en lui présentant quelque chose de son goût.

Pendant que la paysanne renfermait ses bœufs dans leur étable, les deux sœurs, restées en dehors avec les enfans , remarquèrent un rosier couvert de superbes roses. C'était une chose curieuse pour la

saison, qui était assez avancée ; aussi ne se lassaient-elles point d'admirer ces belles fleurs. Le petit garçon avait bien envie de leur en donner, mais il n'osait point en faire l'offre. Il regardait attentivement Adrienne, dont la figure douce et charmante lui plaisait infiniment. La paysanne revint et pria les jeunes filles d'entrer dans sa maison, où elle leur donnerait du lait pour se rafraîchir. Adrienne et Isabelle acceptèrent son offre. Après s'être reposées un moment, elles prirent congé de cette petite famille, et retournèrent auprès de leurs parens.

Lorsqu'elles furent parties, le petit garçon, tout occupé d'Adrienne, apprit à sa mère que la jolie demoiselle avait bien admiré les roses, et que, de son côté, il avait eu un grand désir de lui en présenter. La mère le blâma de sa timidité, et lui en donna le lendemain un gros bouquet à porter chez M. Silvère. Adrienne s'étant levée la première, Vénérande lui donna le bouquet de roses, en lui

désignant le jeune garçon qui l'avait apporté.

— Bon, dit Adrienne, je le reconnais. C'est le fils d'une paysanne qui demeure à côté de ce grand bois de hêtres.

— Justement, reprit Vénérande; elle est la seule qui possède de si belles roses dans cette saison.

— Cet enfant a-t-il dit à laquelle de nous deux il apportait ces fleurs? demanda Adrienne.

— Il n'a désigné personne, répondit Vénérande. Ma mère envoie ce bouquet à la demoiselle, m'a-t-il dit simplement. Comme vous êtes l'aînée, j'ai supposé qu'il était pour vous.

— Je le crois aussi, répliqua Adrienne; et elle courut toute joyeuse le montrer à sa sœur.

— Où est le mien? s'écria Isabelle.

— Tu n'en as pas; mais nous allons partager.

En disant cela, Adrienne déliait le bouquet.

— Il est peut-être pour nous deux ajouta Isabelle.

ADRIENNE.

Non ; le petit garçon a déclaré qu'il était pour la *demoiselle.*

ISABELLE.

Fort bien ! et tu as conclu en ta faveur ?

ADRIENNE.

Mais il me semble que cela est ainsi.... Vénérande a pensé comme moi.

ISABELLE.

Je crois que vous auriez de la peine à m'en donner la raison.

ADRIENNE.

N'est-ce pas moi qui ai porté le petit enfant ?

ISABELLE.

N'ai-je pas aussi rendu service à cette femme en me chargeant de sa cruche ?

ADRIENNE.

J'ai remarqué les roses la première.

ISABELLE.

C'est moi au contraire qui te les ai fait apercevoir.

ADRIENNE.

Enfin je suis l'aînée, et je mérite bien ici la préférence. Loin de vouloir seule en jouir, je t'en offre la moitié.

ISABELLE.

Si j'ai des droits à te l'offrir, pourquoi y renoncerais-je?

— Quelle ridicule obstination, s'écria Adrienne en rougissant de dépit, pour un bouquet de roses !

ISABELLE.

Je n'aime pas les injustices.

ADRIENNE.

Dites plutôt que vous êtes d'une exigeance sans égale. Quoi ! ce n'est pas assez de vous céder la moitié de mon bouquet ?

ISABELLE.

Je veux disposer du tout, ou n'en pas toucher la moindre chose.

Pour toute réponse Adrienne jeta le bouquet avec humeur, et s'en alla pleurer dans le jardin. Isabelle ne releva point les pauvres roses, qui se flétrirent tristement dans un coin de la chambre. Les deux sœurs se boudèrent toute la journée. L'union dans laquelle elles avaient habitude de vivre, leur rendait cet état pénible. Leur humeur était passée depuis longtemps; mais un certain orgueil les empêchait de s'embrasser. Elles sentaient l'une et l'autre combien le motif de leur querelle était frivole, et elles auraient donné maintenant dix bouquets de roses pour que cette petite aventure, dont elles ne savaient comment sortir, ne leur fût point arrivée. Personne n'en avait eu connaissance; cependant le soir après souper le hasard ayant amené la conversation sur les brouilleries :

— J'ai toujours remarqué, dit M. Léopold, que celles qui naissent des motifs les plus misérables sont aussi celles qui durent le plus long-temps. Moins on a eu

raison de se fâcher, plus il en coûte d'avouer ses torts.

— Ce que vous dites, mon père, me rappelle une aventure bien funeste, reprit M. Albert. J'avais deux oncles, l'un nommé Stanislas, et l'autre Raimond. Ils avaient chacun une fille fort tendrement chérie. Appoline devait le jour à Raimond, Irène faisait la joie de Stanislas. Veufs tous les deux, la conformité de leur destinée ajoutait un lien de plus à leur amitié fraternelle. On avait coutume de se réunir chez mon père pour manger le gâteau des rois; cette fête de famille, fort ancienne parmi nous, se célébrait tous les ans avec un nouveau plaisir. Nous avions établi l'usage de chanter chacun un couplet avant que de manger nôtre part du gâteau. La dernière fois que mes oncles se trouvèrent à cette fête, ma sœur, ayant distribué le gâteau aux convives, fit signe à Irène qu'elle avait la fève. Irène enchantée la découvrit légèrement avec la pointe de son couteau, et la montra à son

père ; ensuite son tour étant venu de chanter, elle posa son morceau sur la table. Raimond, qui s'était aperçu de la joie de sa nièce, imagina, par pure plaisanterie, de substituer adroitement la part de sa fille à celle d'Irène, placée à côté de lui. Lorsque les chants furent terminés, chacun mangea son gâteau en cherchant avec soin la preuve de sa royauté. Irène qui l'avait vue, et ne s'était point aperçue de la tromperie de son oncle, s'attendait à trouver la fève, lorsqu'Appoline s'écria :

— Je suis reine !

— Cela ne se peut pas, dit Irène en rougissant. C'est moi qui ai la fève ; mon père l'a vue.

— La voilà pourtant dans ma main, reprit Appoline.

— Il y en avait peut-être deux dans le gâteau, répliqua Raimond en souriant avec malice.

— Pour moi, dit ma sœur, je n'en avais mis qu'une.

La fève ne se trouvant point en effet

dans le morceau d'Irène, elle se mit à pleurer, en protestant qu'on la lui avait volée.

— Console-toi, ma chère fille, reprit Stanislas ; c'est une plaisanterie de ta cousine ; elle te rendra cette fève sur laquelle elle n'a point de droits.

Appoline, qui ignorait la malice de son père, assura que cette fève lui appartenait par le sort, qu'elle était reine, et qu'elle conserverait son titre pendant tout le repas. Irène pleurait toujours. Stanislas, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de sa nièce, s'adressa à son frère, qui répondit qu'il ne se mêlait point des querelles des rois. Stanislas était très vif et très emporté ; les larmes de sa fille excitant sa colère, il en vint à se fâcher d'autant plus sérieusement, que Raimond plaisantait toujours. Bientôt on s'adressa de part et d'autre des paroles outrageantes. Appoline, effrayée de cette scène, voulut remettre la fève à sa cousine ; Raimoud s'y opposa. Les deux frères quittèrent

cette table, où ils s'étaient assis dans la meilleure intelligence du monde, fort irrités l'un contre l'autre, et en défendant à leurs filles de se parler. Nous essayâmes en vain d'apaiser cette querelle ; au lieu de nous écouter, ils s'en allèrent chacun chez soi, le cœur rempli de ressentiment.

Quelque légère que fût la cause de cette brouillerie, Raimond avait cependant le premier tort. Comme il était plus doux que Stanislas, ce fut aussi près de lui que nous réunîmes nos efforts pour commencer la réconciliation. Nous l'avions décidé à visiter son frère, lorsqu'une nouvelle offense de celui-ci vint renverser tout notre ouvrage. Raimond sollicitait une place; Stanislas l'ayant appris, fit tant de démarches auprès de ceux de qui elle dépendait, qu'il l'obtint pour un de ses amis, cherchant ainsi à se venger de l'aventure de la fève. Raimond, piqué au vif d'un trait aussi méchant, fit des couplets anonymes dans lesquels son frère était tourné

en dérision de la manière la plus outrageante, et il eut soin de répandre ces vers par toute la ville. Un jeune officier, qui ne connaissait point mon oncle, les chanta un jour en saprésence. Stanislas, furieux, lui donna un soufflet. Il fallut se battre en duel ; mon malheureux oncle y perdit la vie. Raimond, instruit de cette cruelle aventure, sentit qu'il était coupable de la mort de son frère. Il ne put résister au poids de ses remords ; une maladie mortelle le conduisit au tombeau dix jours après la mort de Stanislas.

— Voilà une aventure bien frappante, dit M. Silvère. Avec quelle effroyable rapidité la haine s'accroît et se fortifie ! Si une fève volée en riant peut conduire deux frères à la mort, combien doit-on veiller à ne pas nourrir dans son cœur des sentimens de malveillance, à ne jamais s'offenser par des paroles injurieuses, à éviter enfin jusqu'à l'ombre de la désunion ! Rien n'est touchant et louable comme la paix et la concorde qui règnent dans le

sein d'une famille. On ne saurait assez l'entretenir par des égards et des complaisances réciproques.

M. Léopold ajouta à ces paroles quelques réflexions sur ceux qui feignent dans le monde une douceur et une condescendance qui ne sont point au fond de leur âme, et dont la bonté factice s'évanouit à la porte de leur maison, où ils n'accueillent leur famille qu'avec chagrin et brusquerie. La conversation s'étant prolongée encore quelques instans, on fit ensemble la prière du soir, et chacun se retira dans sa chambre.

Adrienne et Isabelle avaient écouté attentivement le récit de M. Albert, et les réflexions qui l'avaient suivi, si bien d'accord avec leurs propres pensées. Livrées à une secrète agitation, elles montèrent en silence l'escalier qui conduisait à leur chambre. Adrienne posa la lumière sur la table, et relevant les roses flétries de dessus le plancher :

— Quoi ! dit-elle d'une voix émue,

pour un bouquet de roses je haïrais ma sœur, ou je m'attirerais son inimitié?

— Non, jamais! s'écria Isabelle en fondant en larmes, et se précipitant dans les bras de sa sœur.

— Ma chère Isabelle! reprit Adrienne en la serrant contre son cœur, m'aimes-tu comme avant notre brouillerie?

— Il me semble que je ne t'aimai jamais plus qu'à cette heure, répondit Isabelle, mais toi-même, me pardonnes-tu mon obstination?

ADRIENNE.

Va, c'est moi qui avais tort, je le reconnais à présent. Quelle raison avais-je de m'approprier ces fleurs à ton préjudice? Je me suis même rappelé depuis notre querelle, que tu as demandé au petit garçon s'il ne vendait pas ses roses. Quoique sa timidité l'ait empêché de te répondre, il se sera souvenu de ta question, et c'est toi qu'il aura voulu désigner en disant qu'elles étaient pour la demoiselle.

ISABELLE.

Il est bien plus probable, ma bonne amie, que la paysanne, reconnaissante du service que tu lui as rendu, s'est empressée de te témoigner sa gratitude en t'envoyant ce qu'elle a de plus curieux.

ADRIENNE.

Non, Isabelle, le bouquet était pour toi; et je te remercie de m'en avoir voulu donner la moitié.

ISABELLE.

Je t'assure que tu ne dois m'en savoir aucun gré; car je disposais d'un bien qui t'appartient.

ADRIENNE.

Je voudrais qu'il fût jour, nous irions le demander à la paysanne.

ISABELLE.

Elle se moquerait de nous, et elle aurait raison. Ce matin nous nous sommes disputé la possession de ce bouquet, et ce soir nous voilà prêtes à nous quereller

encore pour savoir à qui il n'appartiendra pas.

— Nous sommes donc devenues folles ? reprit Adrienne en riant ; je vais le jeter par la fenêtre.

— Au contraire, dit Isabelle, il faut le conserver. S'il nous arrive jamais de nous brouiller, la vue de ce bouquet de roses, en nous rappelant les chagrins de cette journée, nous raccommodera. Il servira d'excuse à la plus coupable.

Cette idée plut à Adrienne. Le bouquet fut serré comme un objet précieux ; et il l'était en effet, s'il devait avoir l'influence qu'Isabelle attendait de lui.

Oh ! si un bouquet de roses pouvait entretenir l'union dans les familles, combien ces fleurs charmantes augmenteraient de prix à nos yeux ! Mais leur puissance est vaine sur les âmes dures et intéressées. Pour que le talisman opère, il faut le poser sur des cœurs tels que ceux d'Adrienne et d'Isabelle.

Peu de jours après, la famille de Coaraze

prit congé de M. Silvère. Ce bon vieillard, sincèrement attaché à M. Léopold, aurait voulu le garder plus long-temps; mais le besoin d'embrasser leur mère tourmentait ses aimables enfans. Bien qu'Adrienne lui eût écrit plusieurs fois, et qu'elle en eût reçu quatre lettres, elle parlait tous les jours des inquiétudes que cette bonne mère devait éprouver loin d'eux. M. Silvère n'attendait que la fin des vendanges pour se retirer à Lourde, qu'il habitait l'hiver, mais où il demeurait bien moins qu'à Coaraze; la grande liaison qui existait entre lui et M. Léopold lui faisait regarder pour ainsi dire sa maison comme la sienne. Au lieu de reprendre la route de Saint-Pé, M. Léopold ramena sa famille par Bagnères, désirant lui faire connaître aussi cette ville, si renommée par ses eaux minérales.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

Chap. XIV. *Le bocage historique. — La ronce. — L'histoire de Manès.* Page 1

Chap. XV. *La nouvelle amie. — Le repas à la grecque. — Le cabinet d'histoire naturelle.* 42

Chap. XVI. *Les talens et la bonté. — Le jeune poëte. — L'ours.* 78

Chap. XVII. *La visite. — La leçon de botanique. — La bohémienne.* 112

Chap. XVIII. *L'ignorance. — Les ours. — Le voyage projeté.* 153

Chap. XIX. *Le voyage à Gavarnie. — L'ermite de la chapelle.* Page 177

Chap. XX. *Histoire de l'ermite. — Le retour à Campan. — Le bouquet de roses.* 206

FIN DE LA TABLE.

